

**In compliance with the
Canadian Privacy Legislation
some supporting forms
may have been removed from
this dissertation.**

**While these forms may be included
in the document page count,
their removal does not represent
any loss of content from the dissertation.**

KAREEN LATOUR

**QUELLE HISTOIRE POUR QUEL AVENIR DU CANADA?
LE DÉBAT SUR LA MISE EN HISTOIRE DU PASSÉ DU CANADA DEPUIS 1990**

Mémoire
présenté
à la Faculté des études supérieures
de l'Université Laval
pour l'obtention
du grade de maître ès arts (M.A.)

Département d'histoire
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL

NOVEMBRE 2003



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

Acquisitions et
services bibliographiques

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

ISBN: 0-612-88828-2

Our file *Notre référence*

ISBN: 0-612-88828-2

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

Canada

RÉSUMÉ

La présente étude a pour but d'expliquer la nature et l'orientation du débat actuel sur la mise en histoire du passé du Canada. Pour ce faire, de nombreux documents (livres, articles de périodiques et de journaux, actes de colloques, etc.) ont été analysés. Notre mémoire présente les origines de ce débat dans les années 1990 et propose une vue d'ensemble des principaux arguments que défendent les historiens et autres intellectuels canadiens qui y participent. Cette démarche nous permet de faire ressortir la multiplicité des éléments de tension et de division qui structurent le discours sur l'histoire du Canada. Dans un premier temps, nous exposons la perspective des historiens des régions. Par la suite, nous abordons le débat par l'entremise des historiens du national et des historiens du social. Enfin, un dernier chapitre est consacré au cas particulier du Québec, (mi)lieu où le débat n'a pas les mêmes résonances. Globalement, nous analysons le contenu de l'histoire nationale, régionale et sociale, mais aussi l'espace accaparé par ces domaines dans la trame de l'aventure historique canadienne.

Kareen Latour

Jocelyn Létourneau

REMERCIEMENTS

La rédaction de ce mémoire fut une aventure remplie de rebondissements. J'ai beaucoup appris sur mon domaine d'étude, mais aussi sur moi-même. Je suis très heureuse d'avoir accompli ce travail de recherche qui m'a fait approfondir mes connaissances en histoire canadienne. Plusieurs personnes m'ont soutenu dans ma démarche, m'ont encouragé et ont eu confiance en moi. Je leur dois beaucoup.

Tout d'abord, un grand merci, du fond du cœur, à ma famille. Madeleine, Guy et Frédéric. Une pensée particulière à mon père Guy qui a toujours eu le bon mot pour me convaincre de persévérer... Ça sert à quelque chose d'avoir la tête dure, n'est-ce pas Papa?

Je ne pourrais passer sous silence le support important de mes amis ici à Québec. À Patricia-Anne DeVriendt, Sylvie Lebel et Julie Lavigne, merci pour les petits déjeuners mémorables remplis d'angoisses (d'ambivalences?) et de sourires... Grâce à vous, j'ai compris que je n'étais pas seule et que j'y arriverais. Aussi une pensée à Philippe qui m'a fait sortir de ma tête et de mes questionnements plus souvent qu'à son tour. En plus des amis de Québec qui furent (et qui continueront d'être) essentiels et incontournables, j'aimerais remercier Gabriella DeLeo qui, de Rockland (Ont.) ou de l'Australie, a toujours été présente pour moi.

Un remerciement tout spécial à l'équipe de CPM du PEPS de l'Université Laval. Plus particulièrement à Audrey Samson et Sylvie Roy qui sont des intervenantes enthousiastes, dynamiques, motivées et motivantes.

Une autre pensée va à Frédéric Demers et à Martin Pâquet qui m'ont énormément aidée de leurs conseils, suggestions et commentaires. Je tiens aussi remercier grandement mon directeur de recherche Monsieur Jocelyn Létourneau qui m'a permis de réaliser ce projet et qui m'a toujours appuyé dans ma démarche. J'ai pu, grâce à lui, travailler dans un environnement stimulant et motivant. Merci de m'avoir permis de vivre cette expérience enrichissante. Je peux maintenant «passer à l'avenir» avec un bagage de connaissances et d'expériences exceptionnelles.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	i
Remerciements	ii
Table des matières	iii
Introduction	1
Chapitre 1 : Les raisons, les principes et les origines du débat des années 1990	13
1.1 La complexité du Canada et la mise en histoire de l'expérience historique canadienne	13
1.2 Les usages de l'histoire	15
1.3 L'historique du débat des années 1990	20
1.3.1 La tradition historiographique canadienne-anglaise.....	21
1.3.2 La tradition historiographique canadienne-française	27
Chapitre 2 : «No Man is an Island» : L'histoire régionale dans l'expérience historique canadienne : les réalités particulières, la diversité et l'aliénation	32
2.1 Un récit du désespoir : espace et contenu de l'histoire des provinces de l'Atlantique dans la trame historique canadienne	34
2.1.1 L'«Autre» des provinces de l'Atlantique : l'Acadie	39
2.1.2 Une province pas tout à fait dans l'Atlantique : Terre-Neuve-et-Labrador	43
2.2 De la ressemblance à l'affirmation de la différence : l'évolution du récit historique des provinces de l'Ouest	46
2.2.1 Construire l'identité par la géographie : l'histoire de la Colombie-Britannique	53
Chapitre 3 : L'histoire du Canada comme grande saga nationalitaire - Les tenants de l'histoire «de la nation canadienne» ou quand les (Dead) White Men partent en guerre	58
3.1 Pleurer la mort de l'histoire canadienne dans l'espoir que revive l'histoire nationale	61
3.2 L'épopée médiatique de la série <i>Le Canada, une histoire populaire/</i> <i>Canada : A People's History</i>	67
3.3 Parcs Canada, l'histoire publique et les <i>Minutes du patrimoine</i> : l'écriture d'une histoire uniforme et unifiante	72

Chapitre 4 : L’histoire sociale : celle des petits, des oubliés et des exploités...	
Celle des gens bien ordinaires... <i>HIS</i>tory, <i>HER</i>story, <i>OUR</i>story.....	79
4.1 L’histoire des femmes, ou l’histoire <i>malestream</i> contestée.....	82
4.2 L’histoire de la classe ouvrière, d’un récit militant à un récit total	87
4.3 L’histoire des minorités, des groupes ethniques et des Canadiens à «trait d’union»... « <i>Will it ever be Canadian?</i> »	90
4.3.1 Les Amérindiens dans l’histoire canadienne : une inclusion problématique obligatoire	94
 Chapitre 5 : Le paradigme national en histoire du Québec : les «deux solitudes» ou comment bloquer le dialogue historiographique avec le Canada	 98
5.1 <i>Le Canada, une histoire populaire</i> : la controverse québécoise.....	104
5.2 L’histoire sociale, une trame intégrative?	106
 Conclusion	 111
 Annexe 1 : <i>Les Minutes du patrimoine</i> – Organisation thématique.....	 122
Annexe 2 : Page principale : <i>Le sentier de l’héroïsme</i>	123
Annexe 3 : <i>Sentier No.1 – Héros 2001 - L’étoffe de héros</i>.....	124
Annexe 4 : Cadre thématique des lieux historiques nationaux du Canada	125
 Bibliographie	 126

INTRODUCTION

Actualité et importance du débat sur l'histoire du Canada

« *Happy is the nation that has no history*¹. » Cet adage maintes fois repris ne s'applique certainement pas à l'histoire du Canada. En fait, il serait approprié de dire que le Canada souffre d'un excès d'histoires ! Les Canadiens n'ont plus une seule histoire, mais bien *des* histoires de leurs expérience(s) passée(s). Depuis le début, la diversité géographique et démographique du Canada ont fait de ce pays une entité unique en son genre. Le Canada s'est parfois perdu de vue tellement les réalités particulières qui le constituaient étaient nombreuses. Le même problème se pose encore aujourd'hui. D'où notre interrogation : *Quelle histoire, pour quel avenir du Canada?*

Les dix dernières années ont été témoin d'un important débat sur la mise en histoire du passé canadien. Toujours présent aujourd'hui, ce dialogue - pour ne pas dire cette confrontation - concerne la manière de configurer le passé du Canada. Quelle est la meilleure façon de présenter ce passé ? Quelle trame historique en est la plus appropriée pour rendre compte de l'expérience canadienne ? Quel angle doit-on adopter pour en raconter l'aventure ? Telles sont les questions qui se retrouvent, d'une façon ou d'une autre, dans les textes que nous allons analyser afin d'expliquer la nature et l'orientation du débat sur la mise en histoire du passé canadien.

Nous avons choisi d'étudier le débat depuis 1990 jusqu'à nos jours. On ne peut percevoir l'année 1990 comme une année de rupture nette, mais bien une démarcation de la conjoncture historiographique que nous reconnaissons dans le passé récent du pays. Le champ des historiens se crée ses propres événements-clés dans l'évolution de la réalité historique canadienne. Par exemple, de grandes sorties controversées comme celle de J. L. Granatstein avec son livre *Who Killed Canadian History?*² ont contribué à intensifier le débat historiographique qui nous intéresse.

¹ Citation attribuée soit à Cesare Beccaria, soit à Montesquieu telle qu'expliquée et présentée par Gertrude HIMMELFARB dans «Is National History Obsolete?», dans *The New History and the Old*, The Belknap Press of Harvard University, Cambridge, Massachusetts, 1987, p. 121.

² J.L. GRANATSTEIN, *Who Killed Canadian History?*, Toronto, Harper Collins, 1998, 156 p.

Nous nous rangeons évidemment du côté de l'opinion selon laquelle l'histoire canadienne n'est manifestement pas morte, puisqu'un grand nombre d'historiens et d'intellectuels s'y intéressent, se portent à sa défense et proposent mille et une façons de l'écrire. Cette vivacité bien réelle de l'histoire ressort entre autres dans le dialogue qui concerne la façon de faire l'histoire du Canada. De toute évidence, la sortie de Granatstein a contribué à éveiller de nouveau les historiens à certains problèmes de leur discipline tout autant qu'elle a permis une nouvelle exploration des réalités actuelles de la profession et du pays.

Dans le présent mémoire, nous entreprenons d'expliquer la nature et l'orientation du débat actuel sur la mise en histoire du passé du Canada. Cette tâche nous permettra de faire le point sur une avalanche de propositions mises de l'avant par les historiens. Elle nous permettra aussi de relier plusieurs de ces propositions qui forment en fait un dialogue savant. Enfin, elle rendra possible l'examen des liens entre ce débat d'intellectuels et les réalités sociales actuelles.

Bilan historiographique

Aucun autre historien n'a encore systématiquement envisagé le débat sur l'histoire du Canada dans l'optique qui nous intéresse et pour les années que nous couvrons. Certains se sont concentrés sur quelques-unes des facettes de ce débat, mais sans vraiment en donner une vue d'ensemble. D'autres historiens se sont intéressés au même débat mais pour les décennies antérieures. Disons par ailleurs que le Canada n'est pas le seul pays à être obsédé par son histoire et par les implications de la pratique historique. Les États-Unis et l'Australie sont aux prises avec un questionnement similaire.

L'étude la plus intéressante pour notre mémoire fut celle de Marlene Shore³. En plus d'explorer les débats qui ont mené au débat d'aujourd'hui, Shore s'interroge sur les conséquences négatives découlant de la fragmentation du récit de l'histoire du Canada. Cette fragmentation serait en vérité, selon Shore, l'expression d'une diversité d'approches

³ Marlene SHORE, «Remember the Future' : *The Canadian Historical Review* and the Discipline of History, 1920-1995», *The Canadian Historical Review*, vol. 76, no. 3 (septembre 1995), p. 410-463.

renouvelées⁴. Par ailleurs, Shore utilise l'une de nos sources principales, à savoir les articles de périodiques. Bien qu'elle se concentre exclusivement sur la *Canadian Historical Review* (*CHR*), l'historienne fournit de nombreuses pistes de repérage et de réflexion. Son analyse chronologique du discours contenu dans les articles de la *CHR*, bien que n'étant pas apparentée à notre propre mode d'analyse, offre un exemple pertinent d'interprétation. En effet, l'auteure nous convie à un portrait de la profession historienne au travers des écrits publiés dans la *CHR*. Résultat d'une lecture systématique de nombreux textes d'historiens, son exposé fait ressortir les tendances générales de l'histoire et les liens qu'il est possible d'établir entre ces tendances et les implications dans la société.

Une façon particulièrement courante d'étudier les facettes du débat sur l'écriture de l'histoire est d'observer les tendances de la production historiographique. Par observation, on entend ici une recherche et une analyse précises des travaux commis par les historiens à une époque donnée, qu'il s'agisse de livres ou d'articles. Par exemple, Jean-Paul Bernard⁵ tente de montrer la transition, dans le Canada des 30 dernières années, d'une histoire nationale à une histoire des peuples. Les documents qu'il propose d'utiliser pour son analyse sont les «travaux historiographiques et les bibliographies qui disent les orientations, et qui désignent le meilleur et le plus neuf dans le cas de l'histoire des peuples du Canada⁶». Ce bassin de documents permet très certainement d'établir une perspective d'ensemble de la profession.

Dans un même ordre d'idées, Gertrude Himmelfarb expose l'évolution de la «nouvelle histoire» selon une perspective néo-conservatrice dans son livre *The New History and the Old*⁷. À l'instar de Bernard, elle propose une vue d'ensemble de la profession historienne autour de ce concept de «nouvelle histoire». L'organisation de son livre, effectuée en fonction de nombreux thèmes différents, s'avère des plus pertinentes. Nous reprendrons d'ailleurs plusieurs des thèmes retenus par Himmelfarb dans notre étude. L'auteure discute de multiples changements qui se sont produits dans la production historiographique. Par exemple, elle présente l'évolution de l'histoire racontée sans la politique, la relation entre l'histoire et le

⁴ SHORE, *loc.cit.*, p. 410-463.

⁵ Jean-Paul BERNARD, « L'historiographie canadienne récente (1964-94) et l'histoire des peuples du Canada », *The Canadian Historical Review*, vol. 76, no. 3 (septembre 1995), p. 321-353.

⁶ *Ibid.*, p. 321.

⁷ HIMMELFARB, *op. cit.*, 204 p.

progrès, l'histoire des classes sociales ou celle des nations, etc. Tous ces éléments sont mis en relation avec les changements encourus par la «nouvelle histoire». La logique que propose Himmelfarb semble particulièrement adéquate à notre étude dans sa façon d'aborder l'évolution ou le passage de la «vieille histoire» vers la «nouvelle histoire».

En 1986, Thomas Bender a lui aussi fait paraître une étude abordant la «nouvelle histoire»⁸. À l'instar des historiens ci-haut mentionnés, Bender s'appuie sur des articles et des livres pour faire ressortir le tournant qu'a pris la profession vers la «nouvelle histoire» et pour illustrer l'impasse dans laquelle les historiens se sont empêtrés. Sans disqualifier complètement les changements qui se sont produits dans la profession, Bender propose plutôt des travaux de synthèse qui permettraient de mieux définir et cerner certains des courants qui se perdent aujourd'hui dans la surspécialisation. Cette étude de Bender, consistant en une interprétation des changements de la profession pimentée de son opinion personnelle, servira d'exemple à notre démarche de présentation.

Les textes consacrés à la discussion sur les façons de mettre en histoire le passé canadien n'ont pas tous le même objectif. Une grande majorité de ces textes vise à faire le point sur l'état de la profession à un moment précis. Ainsi, Margaret Prang⁹ et Desmond Morton¹⁰ proposent tous deux, en tant que présidents de la Société historique du Canada, une réflexion sur l'orientation de la production historique relativement à l'histoire du Canada. Leurs contributions, présentées respectivement en 1977 et 1979, établissent un «état des lieux» selon leur perspective personnelle et d'après les publications du moment. Morton s'étend aussi sur le rôle de l'historien dans la société en plus de rendre compte des tendances principales qui émergent de la profession.

⁸ Thomas BENDER, «Wholes and Parts : The Need for Synthesis in American History», *The Journal of American History*, vol. 73, no. 1 (juin 1986), p. 120-136.

⁹ Margaret PRANG, «National Unity and the Uses of History», *Historical papers presented at the annual meeting / Communications historiques présentées à l'assemblée annuelle / Société historique du Canada*, Fredericton (1977), p. 3-12.

¹⁰ Desmond MORTON, «History and Nationality on Canada : Variations on an Old Theme», *Historical papers presented at the annual meeting / Communications historiques présentées à l'assemblée annuelle / Société historique du Canada*, Saskatoon (1979), p. 1-10.

Avec 20 ans de recul, il nous apparaît maintenant évident que les événements entourant la publication de ces deux articles sont d'une importance capitale. Comment ignorer la veille du référendum de 1980 ? On dénote dans ces textes une grande préoccupation pour l'unité canadienne et son lien avec l'histoire. De plus, les contrecoups des changements entraînés par les nouvelles méthodes historiennes (notamment l'influence des sciences sociales) sont illustrés en profondeur. Les questions soulevées il y a 20 ans fournissent donc encore une excellente orientation thématique, tant pour la dimension régionale que pour la problématique Québec/Canada. Morton et Prang sont des historiens qui commentent l'état de la profession à leur époque, ce qui correspond au but de notre propre entreprise, et ils le font en pleine conscience d'écrire à une époque particulière de l'histoire canadienne.

Plus récemment, David Thelen¹¹, puis G. Kornblith et K. Lasser¹², ont publié deux études au sujet de l'histoire américaine. Thelen, en utilisant les réponses de ses collègues à un sondage portant sur ce qui représente, par exemple, les forces et les faiblesses de leur profession ou encore les personnages les plus importants de l'histoire des États-Unis, rend compte des inquiétudes des historiens américains face à leur profession. Un des avantages du travail de Thelen est l'actualité et la précision des informations (opinions et commentaires des historiens) obtenues par le sondage. Dans une démarche semblable, il sera possible pour nous de cerner les opinions des historiens à plusieurs égards, au travers des articles et des chapitres sélectionnés minutieusement.

Un commentaire analogue s'applique à l'étude de Kornblith et Lasser. Leur sondage réalisé en 2001 a pour particularité d'utiliser un espace technologique rarement vu dans l'étude du débat sur l'écriture de l'histoire, à savoir l'Internet. La table ronde virtuelle créée par Kornblith et Lasser permet aux historiens d'interagir et de répondre immédiatement aux questions des auteurs et aux propositions des autres historiens. Bien qu'elle s'intéresse au premier chef à l'enseignement de l'histoire dans les universités américaines (*survey course*), cette étude offre la possibilité unique de lire et de comprendre les interventions directes des

¹¹ David THELEN, «The Practice of American History», *The Journal of American History*, vol. 81, no. 3 (décembre 1994), p. 933-960.

¹² G. KORNBLITH et C. LASSER, «Teaching the American History Survey at the Opening of the Twenty-First Century : A Round Table Discussion», *The Journal of American History*, vol. 87, no. 4 (mars 2001), p. 1409-1441.

historiens. Puisque nous allons établir un lien entre les propos des historiens, d'une année à l'autre ou d'un article à l'autre, le procédé de Kornblith et Lasser, soit la présentation des réponses des intervenants et la mise en relation des opinions des uns et des autres, fournit des pistes particulièrement originales dans la mise en commun des commentaires.

Problématique

Notre mémoire consiste en une explication de la nature et de l'orientation du désaccord entourant la mise en histoire du passé canadien. Nous offrirons une vue d'ensemble des tendances et des principaux arguments que développent les historiens et les intellectuels canadiens à propos de la représentation de l'histoire du Canada. *A priori*, ce débat semble assez simple. En réalité, il nous apparaît cacher des interrogations et des problèmes beaucoup plus profonds qu'un simple conflit de surface au sein de la profession historique. Il semble en effet que le débat soit un reflet des inquiétudes légitimes quant à l'avenir politique et à la refondation identitaire du Canada au cours des années 1990. Nous allons donc interroger le discours contenu ou sous-entendu dans les articles et les livres qui abordent le sujet de l'histoire canadienne. Nous pourrions alors faire ressortir les éléments de tension et de division qui constituent le Canada et qui animent aussi le milieu de ses interprétants. Les historiens, par leur choix de thèmes ou de région étudiée, révèlent une réalité sociale qui va bien au delà de l'écriture du passé du pays. Le rôle que prend la discipline de l'histoire dans la définition de la citoyenneté rend le débat sur la mise en histoire du passé canadien encore plus épineux.

Les questionnements entourant l'écriture de l'histoire canadienne ne sont pas apparus comme par magie. Dans toute société, le choix d'une lunette particulière pour traiter des événements historiques est discutable et doit être effectué avec prudence. La chose est encore plus vraie dans un pays comme le Canada. La complexité canadienne ajoute à la difficulté d'une étude de la discussion sur l'écriture de l'histoire canadienne. L'histoire se révèle très utile dans la formation de l'identité collective d'une population, et comme le disait Desmond Morton en 1979, «l'histoire n'est pas un don divin ; c'est une création consciente, délibérée et humaine¹³». Ainsi, le choix des événements et la manière de les raconter sont des actions conscientes et peuvent influencer les perceptions de chacun.

¹³ MORTON, *loc. cit.*, p. 9.

Le débat des années 1990 n'est pas le premier à voir le jour dans la profession historique. De nombreuses crises ont nourri les décennies précédentes. Bien entendu, lorsque les historiens aperçoivent un manque ou observent un changement important dans l'écriture du passé, ils vont tenter de trouver des solutions au problème en question. C'est d'ailleurs ainsi que se constitueront les identités collective et nationale (au Canada ou ailleurs) : par le dialogue incessant et infini entre les interprétants du passé. Ce dialogue nourrit et enrichit les conceptions du Soi et de l'Autre. La mise en histoire du passé canadien exprime dans sa forme les divisions et les tensions qui rythment la vie de la société canadienne.

Nous ferons donc état des grandes lignes du débat qui entoure la façon d'écrire le passé canadien. À travers cette présentation plus large et complexe qu'une simple recension des tendances argumentatives, il semble possible de faire ressortir l'une des expressions des inquiétudes légitimes de certains Canadiens. Le débat sur l'histoire du Canada illustre de plus le problème que pose l'identité canadienne en tant qu'identité nationale ou personnelle. Puisque l'identité est une réalité dynamique, nous devons revoir sans cesse les balises qui nous définissent. L'histoire canadienne peut-elle faire place à l'histoire des femmes ou de la classe ouvrière sans négliger celle des politiciens ? Est-il possible de dresser une synthèse de toutes les nouvelles versions du passé qui sont proposées par les historiens ? Est-ce qu'une telle synthèse équivaut vraiment à l'expression d'un passé commun ? L'abondance de versions de lectures du passé est-elle un problème ou un avantage ? Voici quelques questions que soulèvent les historiens participant au débat et auxquelles ce mémoire s'attardera.

Choix des sources

Notre corpus documentaire compte environ 250 articles écrits en majorité par des historiens. Ce grand nombre de documents constitue très certainement un avantage pour nous. Puisque nous désirons donner une vue d'ensemble du débat, il importe que nous puissions regrouper les opinions de plusieurs historiens sur le sujet. Il est aussi essentiel d'obtenir les opinions d'historiens provenant de partout au Canada et appartenant à des domaines de recherche variés. L'analyse systématique de notre corpus de textes nous permettra de repérer

les opinions des historiens au sujet de la meilleure façon de raconter l'histoire canadienne, mais aussi de comprendre l'importance de l'histoire dans la définition de l'identité collective.

La majorité des sources que nous utilisons exprime des opinions d'historiens au sujet du débat sur la mise en histoire du passé canadien. Notre corpus de sources se compose donc d'articles de périodiques, de livres (parfois un ou deux chapitres seulement), d'articles de journaux et d'actes de conférences. Nous traiterons de façons différentes les nombreux documents. Alors que certains serviront à la mise en contexte, d'autres seront analysés plus en profondeur afin de définir la position exacte de leur auteur dans la discussion.

Toutes nos sources sont très bavardes. Toutefois, elles devront être utilisées avec grande prudence. Nous devons être consciente à la fois du moment de la rédaction du texte (contexte événementiel) et de la personnalité intellectuelle et professionnelle de son auteur (contexte personnel). Dans le cas des périodiques, il faudra tenir compte aussi des intentions et des buts de ces publications. Tous les périodiques ont des objectifs bien précis qui peuvent imprimer une certaine direction aux articles publiés. Cela ne veut pas dire que cette «direction» soit un handicap à notre étude. Les opinions diversifiées et centrées autour des objectifs du périodique sont des plus intéressantes. Il faut toutefois garder cette donnée à l'esprit et l'intégrer à notre analyse.

Dans le cas des livres, plusieurs historiens se prononcent sur la mise en histoire du passé du Canada dans le chapitre d'introduction. Les livres les plus susceptibles de fournir des opinions sont ceux qui présentent une révision de l'histoire. La justification à cette révision consiste habituellement en une prise de position dans le débat. Comme c'est le cas avec les articles, il faudra faire preuve de vigilance envers le contexte de rédaction du livre. Sans être invalides pour notre exploration du débat, ces textes, qui ont été écrits alors que le Canada vivait de fortes tensions politiques, devront être considérés dans leur contexte afin d'en établir les véritables implications en rapport avec la définition de l'identité et des tensions nationales.

L'une des limites à l'usage de nos sources est spécifique à l'histoire intellectuelle. Certes, s'adresser à un groupe d'intellectuels particulier peut s'avérer être une limite

importante. Mais en considérant tous ces éléments dans leur contexte précis, cette lacune ne devrait pas diminuer l'intérêt et la pertinence de notre analyse. Il faut tenir compte de ce que les historiens, avec toutes les transformations qu'a connues la profession historique ces 30 dernières années, ne sont plus des voix aussi importantes pour la nation, du moins, pas au même titre qu'ils l'étaient jadis. En effet, comme le souligne Bernard, la profession historique change en même temps que la société. «L'institution historique se serait montrée capable d'évoluer en fonction des interrogations du présent. Mais cela dit, il faudra aussi voir les limites de ce que la connaissance historique peut apporter à la définition des enjeux du présent¹⁴.» Considérant ceci, nous devons souvent nous référer au contexte afin de comprendre exactement le rôle de l'historien dans les années 1990.

Méthodologie et traitement des données

L'histoire intellectuelle recoupe un domaine de recherche passablement diversifié. Comme l'a mentionné Robert Darnton, cette histoire «*has no governing* problématique. *Its practitioners share no sense of common subjects, methods and conceptual strategies*¹⁵.» Ce constat ne doit pas nous empêcher d'opter pour une démarche systématique d'analyse de nos sources.

Notre analyse se fera en trois étapes. Une première étape consistera en un repérage et une sélection des articles et des chapitres adéquats. Comme nous le verrons subséquemment, nous compléterons cette étape à l'aide de mots-clés et de thèmes que nous avons définis au préalable, notamment grâce à l'apport essentiel du livre de Robert Comeau et Bernard Dionne¹⁶, celui de J.L. Granatstein¹⁷, et d'un article de Jocelyn Létourneau¹⁸. La distribution des textes sous plusieurs catégories thématiques constituera la deuxième étape de notre démarche. Cet exercice de distribution et de regroupement nous permettra de reconnaître les grandes lignes du débat. Nous poursuivrons l'analyse en questionnant les textes sélectionnés et classés. Comme nous le verrons dans la présentation de cette étape, les questions sont

¹⁴ BERNARD, *loc. cit.*, p. 322.

¹⁵ Robert DARNTON, cité par Donald WRIGHT, «Discourse, Power and Tradition : Approach and Method in Recent English-Canadian Intellectual History», *Acadiensis*, vol. 24, no. 2 (printemps 1995), p. 122.

¹⁶ R. COMEAU et B. DIONNE, dir., *À propos de l'histoire nationale*, Sillery, Septentrion, 1998, 160 p.

¹⁷ GRANATSTEIN, *op. cit.*, 156 p.

¹⁸ Jocelyn LÉTOURNEAU, «L'avenir du Canada : par rapport à quelle histoire ?», *The Canadian Historical Review*, vol. 81, no. 2 (juin 2000), p. 229-259.

simples mais précises, et doivent servir à relever l'essentiel de la position de l'auteur. Finalement, nous mettrons les multiples arguments et positions en interrelation. Cette démarche d'analyse nous permettra de révéler de façon très précise les tendances importantes du débat tout en faisant ressortir les aspects de notre problématique. Les positions des historiens sauront ainsi nous indiquer les dessous du débat, à savoir son lien avec les tensions et divisions du pays.

Dans un premier temps, le repérage et la classification des articles se feront à partir de plusieurs mots-clés et thèmes. Nous avons sélectionné les articles et les chapitres à l'aide de mots et expressions tels que : histoire canadienne, *Canadian History*, *New + Canadian History*, retour à l'histoire..., *Writing History*, identité, *Remembering/Forgetting the Past*, et ainsi de suite. Ces mots-clés nous ont aussi permis de trier les textes qui serviront à la mise en contexte du débat et ceux qui livrent des prises de position relativement à ce débat. En effet, les textes coiffés d'un titre contenant des termes comme «citoyenneté», «identité» ou encore «enseignement» avaient en majorité pour but d'expliquer les différents concepts utiles, les usages de l'histoire et les débats préalables à celui de 1990. Dans un deuxième temps, les textes seront regroupés selon une série de thèmes qui correspondent aux opinions des historiens. Par exemple, notre catégorie «histoire régionale» réunira des commentaires sur l'histoire des provinces de l'Atlantique ou sur l'histoire des provinces de l'Ouest. Une fois ces catégories établies, nous pourrons décrire et analyser les opinions des historiens au sujet du débat sur la mise en histoire du passé canadien.

Pour analyser les textes, nous poserons plusieurs questions simples mais qui permettent de faire ressortir les positions des uns et des autres dans le débat. En premier lieu, nous nous interrogerons sur la position de l'historien dans les champs d'histoire (politique, médiatique, etc.) et ses affiliations. Cette procédure nous permettra de mieux apprécier la signification de certains commentaires contenus dans les écrits. Par la suite, il importera d'interroger l'article. En lisant systématiquement chacun des articles avec plusieurs interrogations en tête — par exemple : quelle est la version de l'histoire présentée dans cet article ?, cet historien adresse-t-il des critiques à une autre version proposée ?, etc. —, il deviendra possible de cerner exactement l'argumentation de l'historien. Ces questions serviront aussi à trier et regrouper

les éléments de contenu qui s'apparentent. À la suite de ce tri, nous pourrions souligner ce que l'on doit retenir des textes en lien avec le débat sur la mise en histoire du passé du Canada. De cette façon, il sera possible de regrouper les articles en thèmes qui présenteront à leur tour les tendances importantes dans le débat.

Une fois les textes classés selon les différentes catégories et leur lecture systématique menée à terme, nous pourrions établir des corrélations entre chaque texte de même que les éléments d'information qu'ils fournissent. Le dialogue entre les historiens s'établira grâce à cette mise en relation des informations contenues dans les textes de notre corpus. Ajoutons que nous montrerons non seulement comment une idée a façonné son environnement, mais aussi comment cette idée a été à son tour façonnée par l'environnement dans lequel elle a été produite. La mise en lumière de cette dialectique se fera par notre analyse thématique parallèle des positions des historiens.

Organisation du mémoire

Notre mémoire est divisé en cinq chapitres. Le premier chapitre est très important pour la compréhension générale de l'ouvrage puisqu'il définit le contexte dans lequel s'est développé le débat sur la mise en histoire du passé du Canada. Nous y explorons la complexité canadienne et ses nombreuses implications et conséquences dans le débat, les multiples usages de l'histoire et le rôle de l'historien dans l'éducation à la citoyenneté. Enfin, nous présenterons les débats qui ont marqué la profession historique avant 1990 par une explication des historiographies canadiennes.

Une fois le contexte exposé, nous présenterons la nature et l'orientation du débat sur l'écriture de l'histoire canadienne. Nous entrerons alors vraiment dans la «conversation historique». Dans les quatre chapitres suivants, nous exposerons les propositions majeures du débat qui nous intéresse. Le chapitre deux fera état des différentes histoires régionales qui sont produites, soit l'histoire des provinces de l'Atlantique et de l'Ouest. Nous devons aussi montrer les particularités de l'historiographie de certaines provinces ou groupes minoritaires dans le paradigme d'histoire régionale. Dans le chapitre trois, nous présenterons l'opinion des tenants de l'histoire nationale. Entre autres points, nous aborderons les demandes de retour à

une histoire nationalitaire provenant surtout de J.L. Granatstein et Michael Bliss. Nous explorerons aussi les propositions et les intentions de la série *Le Canada, une histoire populaire* et de certains projets d'histoire publique (Patrimoine Canada et Parcs Canada). Le chapitre quatre expliquera les positions des historiens du social. Pour ce faire, nous analyserons les développements en histoire des femmes, en histoire de la classe ouvrière, et en histoire des minorités. Enfin, le dernier chapitre concernera le débat que l'on retrouve au Québec et qui peut être considéré de manière relativement autonome par rapport à celui que l'on retrouve au Canada anglais. Le fait d'avoir, au sein du Canada, deux versions distinctes des interprétations du passé présente évidemment un problème.

Grâce à la recension, nous pourrions dresser un portrait du débat sur la mise en histoire du passé canadien. Les propositions de nombreux historiens et intellectuels seront présentées dans notre mémoire. À travers les thèmes expliqués brièvement dans cette introduction, nous pourrions comprendre les implications plus profondes que peut avoir ce débat dans la définition de l'identité collective des Canadiens. Nous parviendrons à extraire des discussions entre historiens une représentation des tensions et divisions qui constituent la nation canadienne. En conclusion, nous tenterons de répondre à la question : *Quelle histoire pour quel avenir du Canada?*

CHAPITRE 1

LES RAISONS, LES PRINCIPES ET LES ORIGINES DU DÉBAT DES ANNÉES 1990

L'expérience historique canadienne est au centre de notre réflexion puisque nous tentons de présenter et de comprendre les versions du passé proposées par les historiens d'un océan à l'autre. Nous voyons aussi l'importance que peut avoir l'histoire dans la construction d'une identité personnelle ou collective. La façon de mettre en histoire l'expérience historique canadienne est une contribution à la formation de soi et à la perception de l'autre. Le désir que certains historiens éprouvent de créer une trame narrative unificatrice n'est pas étranger aux usages que l'on peut faire de l'histoire.

De plus, il faut se questionner sur les origines du débat qui nous concerne. Ce n'est pas d'hier que les historiens s'interrogent sur la validité de leur production, son exactitude, ou la (les) vérité(s) qu'elle peut véhiculer. La théorie postmoderne a remis en question plusieurs concepts touchant à la vérité en histoire, et on ne croit généralement plus que celle-ci soit atteignable. Il est donc peu étonnant qu'ait surgi un débat aussi vif sur la façon d'écrire l'histoire canadienne.

1.1 La complexité du Canada et la mise en histoire de l'expérience historique canadienne

Le passé du Canada peut apparaître questionnable en partie parce qu'il est celui d'une nation à l'identité complexe et surtout multiple. Dans ces conditions, est-ce donc possible de canaliser cette complexité et cette multiplicité dans une trame historique commune? Écrire l'histoire de l'expérience historique canadienne devient un défi de taille. Ce passé commun – l'est-il vraiment, du reste ? – et plutôt controversé, quelles caractéristiques doit-il avoir? Puisque nous sommes maintenant prêts à affirmer que l'idéal de vérité historique ne peut être atteint, comment les historiens peuvent-ils raconter cette expérience historique? «Traditionnellement, dit Gérard Bouchard, l'histoire nationale reposait sur deux prémisses ou deux postulats. Premièrement, la nation qu'elle mettait en scène était donnée comme vertueuse, méritoire et admirable. [...] Selon le deuxième postulat ou la deuxième prémisse, le nous que l'histoire nationale racontait et à qui elle s'adresserait était représentée comme

homogène, [et] organiquement intégré, ce qui assurait le fondement d'un récit univoque¹.» Il semble évident que cette façon de rendre l'expérience historique avait aussi pour objectif de présenter un construit identitaire cohérent et unificateur. Ainsi, la nation neuve obtient un passé commun qui relève autant du politique et de l'économique que du social ou du culturel.

La question reste entière. Les fondements identitaires ont certes grandement évolué, mais en plus, la condition canadienne elle-même a changé au cours des décennies. Or, puisque l'identité est un concept dynamique et en constante mutation, on comprend que la tâche de redéfinition devient assez imposante en soi lorsque même la condition d'une nation change. Dans son article, Frits Pannekoek propose une explication qui rend compte de la complexité canadienne. *«Perhaps in the end Grey Owl was deluded by the myth of Canada, and in turn further deluded Canadians by extending the myth of the great northern wilderness. And maybe when we know it is all delusion, after having accepted the message, the delusion becomes real. Such may be the case with our national myth as well : having accepted a single delusional narrative, we will fondly continue to look for it².»* Cette explication de l'illusion canadienne pourrait peut-être s'appliquer à la quête d'une définition consensuelle de la nation et de l'identité canadiennes. Les vieux mythes et les vieilles valeurs étant tellement ancrés dans l'imaginaire collectif, on finit par y croire et rechercher les preuves du bien-fondé de ces mythes. Mais le mythe n'est-il pas, par définition, une création de l'imaginaire ? Les réalités canadiennes se multiplient à un rythme effréné. Est-ce que la ou les définitions identitaires peuvent suivre la cadence ? Est-ce possible de mettre à jour les différents mythes nationaux ?

Il est évident que des problèmes de taille confrontent le Canada si celui-ci persiste à ne parler que d'une réalité unique. Le Canada, incarné à plusieurs égards, la multiplicité des origines, des langues, des traditions, des histoires, etc. Et pour complexifier la question, comme le mentionne Paul Romney : *«In Quebec alone, the story goes...³»*, c'est-à-dire que l'histoire du Québec tient logiquement toute seule, utilisant l'histoire du Canada comme

¹ Gérard BOUCHARD, «Le social et l'actuel : deux clés pour la réécriture de l'histoire nationale», *Bulletin d'histoire politique*, vol. 7, no. 3 (printemps 1999), p. 93-94.

² Frits PANNEKOEK, «Who Matters? Public History and the Invention of the Canadian Past», *Acadiensis*, vol. 29, no. 2 (printemps 2000), p. 217.

³ Paul ROMNEY, «Introduction», dans *Getting it Writing : How Canadians Forgot their Past and Imperilled Confederation*, Toronto, University of Toronto Press, 1999, p. 3.

contexte lointain seulement. Il est maintenant essentiel de tenir compte de l'impact des immigrants sur la mémoire collective du Canada, d'autant plus que le Canada est un pays d'immigrants. La mosaïque culturelle canadienne, souvent mise en valeur à côté du creuset américain, aurait-elle une conséquence négative sur la définition de la nation canadienne? Une chose est certaine, c'est que ce concept prôné au Canada a contribué à complexifier la compréhension de la nation.

Comment, alors, pouvons-nous construire un récit qui tiendra compte des incohérences et la complexité du Canada ? Un récit qui souligne le fait que le Canada est composé de dix provinces et de trois territoires, de peuples fondateurs (les Français, les Anglais et les Amérindiens), et d'hommes, de femmes et de travailleurs qui forment dorénavant la complexité canadienne ? Un récit qui souligne aussi que les idées de la mosaïque canadienne tiennent toujours, et que nombreux sont ceux qui peuvent dorénavant se proclamer des Canadiens à l'identité composée (*hyphenated Canadians*) ? Qu'en est-il alors, dans ce récit, du Québec? Nous entendons consacrer un chapitre exclusivement à l'histoire au Québec. En fait, comme nous pourrions le voir plus en détail, les traditions historiographiques au Canada français (donc au Québec) et au Canada anglais sont différentes. Nous devons absolument tenir compte de ces réalités et des facteurs de complexification de l'expérience historique canadienne.

1.2 Les usages de l'histoire

«History is never only history of; it is always history for.» (Lévi-Strauss)⁴

Il est déjà apparu dans notre propos que l'histoire n'est pas une discipline qui peut se pratiquer en toute innocence. L'histoire ne sert pas exclusivement à raconter les événements passés. Elle a aussi un grand rôle à jouer dans la formation d'une nation et de son identité (qu'elle soit nationale ou collective). Pour plusieurs, l'histoire est une forme d'éducation à la citoyenneté et d'éveil à son passé, à son identité. *«How could we define ourselves in relation to the world and envisage our future, demande Thomas Symons, if we had no roots, no*

⁴ Beverly SOUTHGATE, *History What & Why? – Ancient, Modern, and Postmodern Perspectives*, London, Routledge, 2001, p. 50. Nous choisissons ici de laisser la citation de Lévi-Strauss en anglais, malgré ses origines, pour que le lecteur profite des subtilités de la langue anglaise.

*memories, no history with which to identify ourselves ?*⁵» Il est possible de comprendre les nombreux usages de l'histoire lorsque l'on se questionne sur l'éducation, mais aussi lorsqu'il est question d'histoire publique (*public history*).

L'histoire étant une discipline qui tend vers l'objectivité, il est difficile de parler de vérité absolue en histoire. Dans le cadre de leur pratique, les historiens tentent bien entendu de demeurer les plus objectifs possibles. Mais le simple fait d'insister sur un fait plutôt que sur un autre relève en soi de l'interprétation. «*By and large, the historian will get the kind of facts he wants to catch. History means interpretation*⁶.» De plus, au Canada, la version du passé choisie peut très bien signifier une compréhension ou un rejet de l'autre. «*To do history these days involves, for many historians, looking for "a usable past", and this search inevitably leads to revision and controversy. Older interpretations are called into question not only because of the discovery of new data, but more significantly, by virtue of new interpretive frameworks*⁷.»

Puisque de nombreux contacts initiaux avec l'histoire sont au niveau de l'école, il est ici essentiel d'expliquer les fonctions de l'histoire en éducation. Pour André Ségal, l'histoire a deux fonctions principales : renforcer l'identité collective et développer un esprit critique (l'identité et l'altérité).⁸ René Durocher pousse encore plus loin ces idées sur les usages de l'histoire, évoquant en effet pour celle-ci deux fonctions, sociale et identitaire :

La fonction sociale de l'enseignement de l'histoire, c'est la formation du citoyen. Il importe de communiquer à l'élève des points de repère, un cadre de références, des concepts et des connaissances. Mais au-delà, l'histoire doit fournir des outils et une méthode pour analyser et comprendre le présent qui est inintelligible sans le passé. Elle permet de mieux comprendre les mécanismes du changement qui met en œuvre des forces politiques, économiques, sociales, etc. [...] On doit [aussi] tenir compte de la fonction identitaire de l'histoire qui

⁵ Thomas H.B. SYMONS, *The Place of History : Commemorating Canada's Past*, Ottawa, La Société royale du Canada, 1997, p. 3.

⁶ Donald J. WILSON, «The New Diversity in Canadian Educational History», *Acadiensis*, Vol. XIX, No. 2, printemps 1990, p. 150.

⁷ *Ibid.*, p. 148-149.

⁸ André SÉGAL, «L'éducation par l'histoire», *Éducation et francophonie – L'enseignement de l'histoire au Canada français*, vol. 19, no. 2 (août 1991), p. 16 à 25.

contribue à l'enracinement du citoyen, membre d'une communauté dotée d'une mémoire collective⁹.

Bien qu'il soit essentiel de connaître (et, en fin de compte, de comprendre) son passé, il faut parallèlement savoir aussi s'en détacher. « Comment les héritiers, demandait Jocelyn Létourneau, doivent-ils configurer leur sentiment d'histoire, c'est-à-dire se situer par rapport à une certaine continuité mémorielle, sans par ailleurs hypothéquer la possibilité d'explorer de nouveaux territoires identitaires ?¹⁰ » Ces questionnements sont inévitablement liés à la construction de l'identité collective. L'histoire, beaucoup l'ont rappelé, peut être une arme dans la mesure où elle peut servir à approfondir une pensée et une relation à l'autre - un autre dont la définition variera d'ailleurs selon les propos choisis.

Il faut aussi considérer que, dans leur élaboration du discours historique, les historiens anglo-canadiens et franco-canadiens sont engagés dans un dialogue de sourds. Il semble qu'ils présentent deux « versions » d'histoire du passé sans toutefois que les uns soient au courant de l'histoire mise de l'avant par les autres. Comme l'exprime Paul Romney, les historiens francophones et anglophones ne paraissent pas exprimer leur passé de la même façon. « *One of the things that bedevils relations between the two peoples is the discrepancy between what they each learn about the history of their country*¹¹. » Le paradigme des « deux solitudes »¹² hante les interprétations du passé canadien.

Il existe également un intérêt culturel à maintenir une identité qui, souvent, se nourrit de la connaissance de l'histoire. Au sein des communautés minoritaires, ce sens de la connaissance de soi, de l'autre et du passé est d'autant plus essentiel qu'il permet d'affirmer son identité en rapport avec le groupe majoritaire. La connaissance de l'histoire permet de tirer des leçons du passé, de se situer dans le temps et dans l'espace, de se donner une idée de la place que l'on occupe, bref de se mettre en contexte.¹³ Un commentaire similaire

⁹ René DUROCHER, « L'enseignement de l'histoire du Québec et du Canada : peut-on faire les deux en même temps ? », communications du CONGRÈS DE L'AFCAS. *L'enseignement de l'histoire du Québec et du Canada au secondaire*, Montréal, Université McGill, 15 mai 1996, p. 31.

¹⁰ Jocelyn LÉTOURNEAU, « Les limites du devoir de mémoire », *Le Devoir* (4 et 5 novembre 2000), p. A-15.

¹¹ ROMNEY, *op.cit.*, p.3.

¹² Hugh MacLENNAN, *Two Solitudes*, Toronto, Collins, New York, Duell, Sloan and Pearce, 1945, 370 p.

¹³ Gaétan GERVAIS, « L'enseignement de l'histoire au Canada français », *Éducation et francophonie - L'enseignement de l'histoire au Canada français*, vol. 19, no. 2 (août 1991), p. 2.

s'applique aux immigrants. Jack Jedwab supposait qu'une meilleure connaissance des histoires nationales compte pour une part fondamentale de la dimension de l'éducation à la citoyenneté.¹⁴ Avec plus de connaissances, il est possible que l'on manifeste un plus grand attachement à la communauté citoyenne¹⁵.

L'histoire n'est pas seulement présente dans les salles de cours. Plusieurs organismes à travers le Canada ont comme tâche de raconter l'histoire canadienne et leurs buts sont aussi très liés au travail de construction identitaire. Un des plus importants organismes à cet effet est la Commission des lieux historiques nationaux du Canada. Travaillant étroitement avec Parcs Canada, cette commission a pour objectif de faire connaître l'histoire du pays aux Canadiens, et sa version du passé est positive à l'extrême dans son contexte d'histoire publique. Le programme se veut très simple : il doit refléter l'âme canadienne !¹⁶ Ambitieux, ce projet révèle clairement l'importance que peut prendre le récit de l'expérience canadienne dans un contexte d'éducation.

Il est donc ici pertinent de souligner que l'histoire peut être aisément considérée comme une façon d'endoctriner la population. Le message véhiculé par Parcs Canada est essentiellement un message unificateur. La plupart des lieux historiques nationaux du Canada tendent à créer un discours positif, uniforme et adapté aux nouvelles réalités historiques et nationales. Comme nous le verrons, la production historique au Canada (et ailleurs dans le monde) a subi des changements majeurs au cours des dernières décennies. L'histoire sociale a pris de plus en plus d'ascendant et le discours historique de Parcs Canada s'y est adapté. En phase avec ses objectifs unificateurs, cette nouvelle version de l'histoire se veut inclusive et ouverte aux femmes, aux autochtones, aux immigrants et à la contribution de chacun de ces groupes à l'expérience historique canadienne.

¹⁴ Jack JEDWAB, «History, Citizenship and Identity in Canada», *Thèmes Canadiens/Canadian Issues*, octobre-novembre 2001, p. 26-29.

¹⁵ Jean-Pierre CHARLAND. *Le rapport à l'histoire et à la citoyenneté des élèves des régions de Montréal et de Toronto*, Doctorat en didactique, Faculté des sciences de l'éducation, Université Laval, septembre 2002.

¹⁶ Michel DUPUY, «Allocution du ministre» dans Thomas H.B. SYMONS. *The Place of History : Commemorating Canada's Past*, Ottawa, La Société royale du Canada, 1997, p. 1.

Dans ce contexte où l'histoire est appréhendée comme outil d'éducation à la citoyenneté, il est réaliste de se demander s'il est possible de déterminer une trame narrative globale. «*Any national or regional narrative that legitimizes the present through reference to the past will highlight some elements of the past to the exclusion of others*¹⁷.» Est-il alors possible d'offrir une version de l'histoire qui engloberait tous les Canadiens ? «*The elites, at least those who are shaping the Euro-North American past, have conceded that there are parallel narratives, or that the narratives of the marginalized are sub-themes of the national narrative*¹⁸.» Comment faire de ces sous-thèmes des éléments à part entière de l'histoire du Canada ? Peut-être la diversité est-elle en fait ce qui fonde notre trame narrative nationale.

Pendant longtemps, les historiens se sont perçus comme les constructeurs de la nation. C'était par eux que la population pouvait connaître et comprendre son passé. Encore aujourd'hui, comme nous l'avons vu, leur(s) discours contribue(nt) à définir la nation dans son identité collective, de sorte qu'ils peuvent en effet apparaître comme des guides dans la création de la nation. Mais de nos jours, les historiens n'ont peut-être plus autant d'importance qu'auparavant. Avec Internet et les nouveaux moyens de communication, les gens ont maintenant d'autres façons de se définir et de construire leur identité. À l'égard du passé et de la construction identitaire, l'historien n'est plus qu'un créateur de sens parmi plusieurs. En 1973, Ramsay Cook affirmait que chaque génération était responsable d'écrire son histoire. «*Indeed, soutenait-il, it is the responsibility of the historian to describe a community's past in terms that are meaningful in the present*¹⁹.» Bien que l'historien ait perdu de son importance, vu la grande compétition médiatique à laquelle il fait face, il sera toujours intéressé à définir son passé selon les circonstances du moment.

L'historien n'en garde pas moins une responsabilité assez lourde. Comme le mentionnait Robert Fulford, «*the historians are the great social thinkers of Canada, the people who shape our souls and define our aims. They are the priests of Canadianism*²⁰.» Sans aller si loin, et parler d'embrigadement, il faut reconnaître que l'historien doit être

¹⁷ PANNEKOEK, *loc.cit.*, p. 213.

¹⁸ *Ibid.*, p. 206.

¹⁹ Ramsay COOK, «Introduction», dans Eleanor COOK, éd. *The Craft of History*, Toronto, Canadian Broadcasting Corporation, 1973, p. 1 de l'introduction.

²⁰ *Ibid.*, Robert FULFORD, cité par R. COOK, p. 2 de l'introduction.

vigilant avec le pouvoir qui lui est conféré. L'histoire est centrale dans la formation de l'identité, et c'est pourquoi le discours créé et véhiculé par les historiens est si important. Considérant que nous vivons dans une société en mal d'identité, l'histoire devient d'autant plus importante à la création, la formation et l'intégration de celle-ci. « *In fact, all of us gain from understanding ourselves and the past that shaped us*, soutenait Desmond Morton. *Canada is a complicated country. Part of that "Arduous Destiny" [...] includes understanding our multiple identities and how they created the commitments and compromises that have made Canada possible...²¹* » Voilà bien des éléments avec lesquels nous devons jongler. Nous ne sommes cependant pas la première chercheuse à nous questionner sur la validité de l'histoire canadienne. Plusieurs historiens ont déjà créé et recréé une trame historique qu'ils croyaient adéquate.

1.3 L'historique du débat des années 1990

Le débat des années 1990 n'est pas le premier à mobiliser la profession et, de toute évidence, il ne sera pas le dernier non plus puisque chaque génération semble vouloir exprimer sa propre version de l'expérience historique canadienne. Chacun s'intéresse à de petites parcelles de l'histoire et rejoint, à travers elles, les questionnements et les préoccupations actuels. L'un des points de départ du débat des années 1990 est la présence de plus en plus affirmée et persistante de l'histoire sociale qui s'est fauflée dans l'univers historien depuis 1960 environ. La tradition imposée par les premières générations d'historiens valorisait l'histoire politique et économique du Canada. Plusieurs se consacraient aussi à produire une histoire biographique. Les *dead white men* étaient prioritaires au programme et c'est autour d'eux que devait s'élaborer la trame narrative nationale. Bref, le récit autant que les historiens étaient très masculins.

Sans jamais être complètement reléguée au placard, cette histoire très politique et masculine a vu sa position s'affaiblir avec les années. Il est maintenant nécessaire d'aborder des questions comme la place des femmes ou des autochtones aux différents moments de l'expérience historique canadienne. Le problème que cette diversité de paradigmes occasionne est celui du manque éventuel d'intégration dans le récit historique. Considérant les

²¹ Desmond MORTON, «Canadian History - Alive and Well», *The Gazette*, (24 mai 1998), p. A-8.

usages de l'histoire mentionnés plus tôt, il devient alors difficile de créer un récit global et, conséquemment, une identité collective qui soit porteuse d'avenir, créatrice de concordance et de compromis.

Les questionnements postmodernistes adressés à la profession historique représentent un problème additionnel dans le cadre de notre étude. L'écriture du passé subit nécessairement l'influence à la fois de la période et du contexte dans lesquels elle se fait. Le débat des années 1990 est donc le débat d'une génération seulement, et un nouveau débat lui succédera un jour. «*History then becomes in Buckhardt's words, 'the record of what one age finds worthy of note in another', or rather the record of what individual historians find noteworthy*²².» L'historien étant humain, il ne peut se dissocier de son milieu et de sa génération. Aussi n'est-il pas étonnant de voir émerger des débats et des querelles sur les versions de l'histoire les plus appropriées. Il faut s'attendre à ce qu'une version très plaisante pour l'un ne corresponde pas au contexte de l'autre.

Les traditions historiographiques ne sont pas les mêmes au Canada français et au Canada anglais. Elles n'ont pas évolué dans le même contexte et ne se sont pas préoccupées des mêmes éléments du passé. Les deux traditions se sont transformées côte à côte, sans jamais vraiment s'influencer. Un des premiers obstacles est évidemment la langue : les premiers historiens du Canada, n'étant pas nécessairement bilingues, pouvaient difficilement consulter les œuvres de leurs compatriotes. Mais ce n'est pas tout. Comme nous le verrons dans la description des deux traditions historiographiques canadiennes, les questionnements à la base du travail des historiens n'étaient pas les mêmes.

1.3.1 La tradition historiographique canadienne-anglaise

Au Canada anglais, l'écriture de l'histoire du Canada s'amorce avant même la création politique du pays. En effet, dès les premières décennies du XIX^e siècle, quelques amateurs commencent à raconter le récit d'un pays, d'une nation en construction. Ce n'est toutefois qu'avec George Wrong, dans les années 1900, que débute officiellement l'écriture « professionnelle » de l'histoire canadienne. Basé à l'Université de Toronto, Wrong est un

²² SOUTHGATE, *op.cit.* p. 74.

impérialiste convaincu et Britannique d'abord et avant tout, comme la majorité de ses collègues à cette époque. Le thème récurrent dans ses récits est le «*nation-building*».

Sans être un historien de métier comme nous les connaissons aujourd'hui, Wrong a créé de façon distincte le département d'histoire de l'Université de Toronto. C'est lui aussi qui a fondé la revue scientifique *The Canadian Historical Review*²³, afin d'offrir aux historiens une tribune d'où ils pourraient communiquer et exposer leurs idées. Wrong accordait beaucoup de responsabilités à l'historien dans le processus de construction d'une nation canadienne. À ses débuts en tant qu'historien, le Canada était encore une toute jeune nation. Il n'existait donc aucun «*historical halo*»²⁴ qui eût pu fournir héros, buts partagés et causes communes. Tout était encore à construire. À l'Université Queen's, Adam Shortt emprunte les mêmes sentiers. Dépourvu d'une formation d'historien, Shortt entreprend lui aussi d'offrir au Canada un récit de son passé. Sa formation très axée sur l'économie influence grandement son interprétation du passé canadien.

Comme le disait G. Wrong : «*English-speaking Canada has a shorter story, it is hardly yet conscious of the quality of its founders, and for this reason it still lacks the sense of unity in tradition which makes the Scots and the Englishmen proud to be known as such*»²⁵. Il y a, malgré sa nouveauté, plusieurs éléments qui définissent le Canada aux yeux des premiers historiens. Laurence Cros identifie à cet effet trois pôles de représentation du Canada anglais qui se reproduiront de génération en génération. Ces trois pôles sont le détachement du statut colonial, la préservation de l'existence du Canada face aux États-Unis et la lutte pour le maintien de l'unité nationale.²⁶

Entre 1920 et 1950, le nombre d'historiens s'accroît de manière substantielle au Canada anglais. Conséquemment, l'écriture de l'aventure historique canadienne se raffine et propose plus d'un paradigme. La domination de l'histoire politique n'en est pas moins

²³ La *Canadian Historical Review* fut fondée en 1896 et se nommait à l'époque *Review of Historical Publications Relating to Canada*.

²⁴ Carl BERGER, *The Writing of Canadian History : Aspects of English-Canadian Historical Writing since 1900*, Toronto, University of Toronto Press, 1986, p. 3

²⁵ Laurence CROS, *La représentation du Canada dans les écrits des historiens anglophones canadiens*, Paris, Collection des thèses du centre d'études canadiennes de Paris III/Sorbonne Nouvelle, No.4, 2000, p. 30.

²⁶ *Ibid.*, p. 6

écrasante à cette époque, et le récit proposé se veut très patriotique et surtout très anglais. Les lendemains de la Première Guerre mondiale voient apparaître de nouveaux historiens formés à Toronto. Chester Martin, Arthur Lower, Frank Underhill, Harold Innis, John Bartlett Brebner et Donald Creighton imposent un rythme différent qui opère selon de nouvelles méthodologies et de nouvelles perspectives.

Tout comme leurs prédécesseurs, les historiens de l'après-guerre pratiquent en général à Toronto. Le Canada central semble être l'endroit où se situe une partie substantielle de la production intellectuelle. Sans délaisser les trois pôles d'interprétation nommés précédemment, les historiens de la deuxième génération investissent notamment la question de la géographie, sous l'angle du rôle de la nature et du territoire au cœur des représentations du pays. Cette génération dispose aussi d'un univers intellectuel bien campé dans la discipline historique. Le département d'histoire de l'Université de Toronto est autonome. Deux Écoles historiques dominent alors l'historiographie canadienne-anglaise : l'École de la frontière (*Frontier Thesis*) et l'École laurentienne (*Laurentian Thesis*)²⁷.

Les tenants de l'École laurentienne affirment que la géographie est une contrainte qui sert à diriger le développement économique. Le politique ne pouvant pour cette raison se soustraire à son influence, la géographie est ainsi appelée à devenir le fondement de la nation. Parallèlement, selon l'École de la frontière, « la géographie est surtout envisagée du point de vue des incidences qu'elle exerce sur les comportements et la psychologie des individus, influences qui expliquent ensuite le caractère distinctif de la nation et de ses institutions²⁸. » Ces deux Écoles, ou « thèses », persisteront dans la tradition historiographique canadienne-anglaise. Nous constatons aussi qu'elles permettent d'ouvrir les interprétations vers le social et l'économique, ce qui offre une perspective autre que politique. Ce déplacement mènera bientôt à de grands changements dans l'historiographie canadienne-anglaise.

Jusque dans les années 1950 et 1960, la trame narrative historique du Canada se concentrait sur une histoire politique, constitutionnelle et économique. La tradition

²⁷ On relie l'École laurentienne à la *Staple Theory*, vue l'importance de l'économie dans cette école.

²⁸ L'influence de Frederick Jackson Turner est évidente dans la création de ces théories au Canada. Jean LAMARRE, *Le devenir de la nation québécoise*, Sillery, Septentrion, 1993, p. 40.

historiographique de cette époque recèle elle aussi des éléments qui ont servi à bâtir la nation. « [History] showed a 'persistent tendency toward nationhood' [...]. Textbooks dwelt on those figures who were seen as responsible for the geographic and political shape of Canada – missionaries, explorers, pioneers, railways builders, political leaders...²⁹ » Mentionnons au passage que les deux générations présentées ci-haut n'accordaient qu'une petite place aux Canadiens français qui sont un sujet bien secondaire dans les thèmes abordés. Cette histoire très concentrée sur les origines, l'évolution et les caractéristiques du Canada envisagé comme une communauté nationale proposait un récit unificateur et constructeur de la nation canadienne.

Les années 1960 remirent en question ces interprétations. La tradition, tout à coup, exerçait moins d'influence dans les milieux historiens. Plusieurs jeunes historiens s'intéressaient maintenant à l'histoire sociale, à l'histoire des régions, à l'histoire des minorités, bref, à ce que l'on a nommé les thématiques de « la nouvelle histoire ». Les influences des sciences sociales, florissantes dans certaines universités américaines, se faisaient sentir. Le récit à tendances conventionnelles ne tenait plus la route et ne correspondait plus aux intérêts des nouveaux historiens. À l'opposé, les historiens dits conventionnels (ou même nationalistes) virent dans cette diversification de l'historiographie conventionnelle, une fracture du Canada puisque cette histoire racontait en fait la diversité plutôt que l'unité du pays. « *The Canadian historical profession was changing rapidly and with that change, both the homogeneity and the nationalism which was the particular expression of the profession was about to give way to alternate views of the Canadian historical experience and the Canadian historian's purpose*³⁰. »

À la fin des années 1960, faisant appel à une plus grande ouverture dans les trames historiques, J. M. S. Careless et Ramsay Cook introduisent le concept de *limited identities*. En 1967³¹ et 1969³², ces historiens ont commenté la situation de l'écriture de l'histoire du Canada

²⁹ Ken OSBORNE, «'Our History Has Us Gasping' : History in Canadian Schools - Past, Present and Future», *The Canadian Historical Review*, vol. 81, no. 3 (septembre 2000), p. 411.

³⁰ Doug OWRAM, «Narrow Circles : The Historiography of Recent Canadian Historiography», *National History*, vol. 1, no. 1 (hiver 1997), p. 5-21.

³¹ Ramsay COOK, «Canadian Centennial Celebrations», *International Journal*, vol. 22, no. 4 (automne 1967), p. 659-663.

et son homogénéité qui ne correspondent pas à la réalité canadienne. Ces commentaires, bien qu'orientés vers l'historiographie, sont aussi inspirés par l'identité canadienne qui se veut unitaire. En fait, l'article initial³³ de Cook consistait en une critique et une revue de livres d'histoire canadienne écrits récemment. Tous les livres étudiés avaient un thème commun : le manque d'unité et d'identité nationale. En effet, les années 1960 sont le théâtre de plusieurs tensions (politiques, constitutionnelles et démographiques). Cook a lancé l'expression d'identités limitées en conclusion alors qu'il déclarait : «*Perhaps instead of constantly deploring our lack of identity, we should attempt to understand and explain the regional, ethnic and class identities that we do have. It might just be that it is in these limited identities that "Canadianism" is found, and that except for our over-heated nationalists intellectuals, Canadians find this situation quite satisfactory*»³⁴.» L'idée était alors lancée de considérer d'autres facettes de l'histoire du Canada pour qu'enfin il soit possible aux Canadiens de se comprendre vraiment.

Par la suite, Careless a grandement élaboré le concept de *limited identities*. Il propose plusieurs façons d'aborder les composantes régionales, ethniques et de classes (allait éventuellement s'ajouter le concept de genre) de l'identité et l'histoire canadienne. Il déplore que les modèles traditionnels soient encore et toujours accrochés à l'idée de «*nation building*». Le problème encouru par le «*nation building*» est que cela implique l'utilisation de l'histoire dans la construction de la nation unie et forte. Il est toutefois nécessaire de se rendre à l'évidence que le Canada est un pays divisé par les langues, la multiplicité des origines, etc. Les éléments présentés par le thème de «*nation building*» sont parfois erronés et mettent dans l'ombre d'autres facettes très intéressantes du passé. «*What may be [new], however, is the notion that the Canadian people have fallen short of the Canadian dream (held, that is, chiefly by historians and intellectuals) it could be because their interests were elsewhere – and that they nevertheless shared in a viable Canada, if not that laid up in heaven for them. Accordingly, it might be worth investigating what their Canadian experience was...*»³⁵

³² J.M.S. CARELESS, « 'Limited Identities' in Canada », *The Canadian Historical Review*, vol. 50, no.1 (mars 1969), p. 1-10.

³³ Nous utiliserons le terme «initial» pour l'article de Cook et de Careless puisque ce sont ces deux historiens qui ont utilisé ce terme en premier et ce sont eux qui l'ont popularisé.

³⁴ COOK, «Canadian Centennial Celebrations», *loc.cit.*, p. 663.

³⁵ CARELESS, *loc.cit.*, p. 2.

Careless et Cook expriment ainsi le souhait qu'une plus grande attention soit portée à l'histoire des régions et des provinces. Cette évolution nécessaire vers l'exploration d'histoires particulières n'est cependant pas surprenante. Il semble que le passé canadien soit tout sauf homogène. La géographie et la diversité sont des réalités indépassables. Il faut cependant s'en accommoder. C'est ce que les historiens des années 1980 ont fait, sans toutefois réussir à obtenir l'accord de tous.

Les années 1980 ont donc vu se renforcer la tendance vers l'histoire sociale. On ne pouvait retourner au vieux modèle qui ne correspondait plus aux intérêts et à la réalité du Canada. On ne pouvait pas non plus refermer cette boîte de Pandore de la diversité dans les interprétations du passé canadien. On se souviendra à ce propos de l'expression de J. M. S. Careless qui disait : « *In this situation [de surabondance], I feel a little like the farmer in the midst of a flood, when he declared : Lord, I know I prayed for rain - but this is ridiculous*³⁶. » C'est à ce moment que la profession historique a connu un développement sans précédent dans le domaine de l'histoire des femmes, par exemple, ou dans celui de l'histoire de la classe ouvrière. Ces années sont également marquées par l'expansion du monde universitaire, de sorte que les jeunes historiens qui creusaient ces nouveaux sillons et manifestaient un désir de sortir des cadres traditionnels de la profession voyaient en même temps leurs rangs grossir rapidement.

La génération contemporaine - plusieurs de ces historiens participent au débat des années 1990 - a commencé à s'affirmer dans les années 1960 et 1970, mais son influence se fait sentir bien au-delà. On pense ici à Ramsay Cook, J. L. Granatstein, Desmond Morton, Michael Bliss, David Bercuson et plusieurs autres. Les parcours qu'ont suivis ces historiens se ressemblent beaucoup. En effet, tous viennent de l'Ouest ou y sont allés pour étudier, et nombreux sont ceux qui ont abouti à Toronto ou dans le Canada central (Bercuson a, pour sa part, effectué le parcours inverse). Néanmoins, par-delà cette homogénéité de parcours, on décèle une certaine diversité dans les thèmes abordés et dans les interprétations privilégiées. Pour mémoire, rappelons, à la suite de Cros, que les historiens des générations précédentes

³⁶ J.M.S. CARELESS, «Limited Identities – Ten Years Later», *Manitoba History*, no. 1 (printemps 1976), p. 3.

que nous avons identifiés plus haut représentaient l'ensemble de la profession. À leurs yeux, le fil conducteur de l'histoire nationale était simple et pratiquement unique. Mais la simplicité n'était toutefois plus à l'ordre du jour pour la nouvelle génération. Les thèmes empruntant à l'histoire sociale et à l'histoire régionale se sont multipliés. La profession historique a ouvert de nombreux paradigmes.

Le problème qui a résulté de cette avalanche de nouvelles histoires est la surspécialisation. Que faire de tous ces fragments d'histoire, de ces histoires limitées ? Plusieurs historiens se sont rapidement plaints du fait qu'il devenait impossible de discuter d'histoire tellement les champs d'études avaient rétréci et tellement chacun s'était confiné à son seul petit compartiment. Les années 1990 ont donc été ensevelies sous des fragments d'histoire, à telle enseigne que certains en ont conclu que ces nouveaux champs d'histoire étaient responsables du déclin d'une histoire nationale. Cet éloignement de l'histoire conventionnelle peut effrayer les tenants de cette version de l'histoire. Les bases du discours sont balayées et oubliées par plusieurs. Les points de repère, jadis si évidents, sont désormais plus subtils et difficiles à trouver. Les multiples versions d'histoire sociale sont aussi porteuses de messages concernant les divisions et les conflits réels de cette nation. Révéler des inégalités et des injustices ne favorise pas la fondation d'une trame narrative unificatrice. Pouvons-nous en venir à la conclusion que le «*Master Narrative is dead*³⁷» ?

1.3.2 *La tradition historiographique canadienne-française*

À la lumière de son développement dans le milieu universitaire, il apparaît indéniable que l'historiographie canadienne-française s'est modifiée différemment de sa consœur canadienne-anglaise. La première histoire écrite au Canada français est celle de François-Xavier Garneau. Déjà chez lui perce un certain projet de conservation. Les autres historiens du XIX^e siècle sont des autodidactes, à savoir des gens qui soit manifestent un intérêt pour l'histoire, soit poursuivent un but précis par l'écriture de l'histoire. Mentionnons à cet effet les abbés Henri-Raymond Casgrain et Jean-Baptiste-Antoine Ferland, Benjamin Sulte, L.O.

³⁷ Robert WRIGHT, «Historical Underdosing : Pop Demography and the Crisis in Canadian History», *The Canadian Historical Review*, vol. 81, no. 4 (décembre 2000), p. 652.

David et Charles-Auguste-Maximilien Globensky qui sont tous des amateurs³⁸. La version de l'histoire du Canada français qu'ils produisent s'avère plus ou moins teintée de religion, selon qu'ils sont ecclésiastiques ou pas, et une grande place est faite aux héros du passé canadien-français. C'est à partir de Garneau que l'on commencera à parler de la survivance, et cette thèse collera à l'historiographie pendant très longtemps, même dans certains cas jusqu'à nos jours. La première génération d'historiens est surtout laïque et sa vision de l'histoire canadienne-française porte le sceau du romantisme.

Gustave Lanctôt serait le premier à s'interroger sur les problèmes de l'historiographie du point de vue méthodologique et épistémologique³⁹. Avec lui commence la recherche scientifique sur le passé du Canada français. Comme c'est le cas au Canada anglais, la primauté est accordée à l'histoire politique. Mais, il ne faut pas s'étonner que l'aspect providentiel de la nation canadienne-française devienne un élément persistant vu la participation importante du clergé à l'écriture du récit historique.

Il est aussi incontournable de parler du chanoine Lionel Groulx. Il est le premier à enseigner l'histoire à l'université au Canada français. Sa version de l'histoire est grandement influencée par le concept de survivance de la nation canadienne-française. Très nationaliste, son histoire du Canada français est dominée par une certaine inquiétude. En fait, son interprétation de l'histoire amalgame un sentiment religieux et un sentiment national⁴⁰. Tout comme G. Wrong, Groulx fonde (1947) une revue qui sert de forum aux historiens qui veulent s'exprimer : la *Revue d'histoire de l'Amérique française*⁴¹. L'histoire du Canada français possède à cette époque « un double caractère dans la recherche. D'une part, la priorité est accordée à la période française, à la conquête britannique et, dans une certaine mesure, au début du XIX^e siècle, et un désintérêt général pour les aspects récents. [...] D'autre part, cette histoire est monopolisée par des ecclésiastiques qui règnent sans partage dans la vie

³⁸ Sur l'historiographie du Canada français et du Québec, voir Serge GAGNON, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920 – La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1978, 474 p. et Serge GAGNON, *Le passé composé – De Ouellet à Rudin*, Montréal, VLB Éditeur, 1999, 190 p.

³⁹ A. BEAULIEU, J. HAMELIN et B. BERNIER, *Guide d'histoire du Canada*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1969, p. 33.

⁴⁰ Au sujet de la pensée de Lionel Groulx voir, Gérard BOUCHARD, *Les deux chanoines – Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Boréal, 2003, 316 p.

⁴¹ La création de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* correspond à la fondation de l'Institut d'histoire de l'Amérique française.

intellectuelle et universitaire jusqu'à la Révolution Tranquille⁴².» Ces éléments valent autant pour l'époque de Groulx que pour celle de ses successeurs de l'École de Montréal.

Durant les années 1940, le discours des historiens se transforme, tandis que sont créés le Département d'histoire de l'Université de Montréal (1946) et l'Institut d'histoire de l'Université Laval (1947). C'est seulement à compter de 1971 qu'un département en bonne et due forme est mis sur pied à l'Université Laval.

Guy Frégault, Maurice Séguin et Michel Brunet constituent les trois piliers de l'École de Montréal, un courant d'inspiration néo-nationaliste. Ces historiens sont réunis par une perception et une interprétation communes du sens à donner à la Conquête de 1760. Selon eux, « l'infériorité des Canadiens français, le caractère rétrograde des institutions, l'influence disproportionnée qu'exerce le clergé au sein de la société, ainsi que l'idéologie de survivance nationale ne sont que les conséquences de la rupture qu'a provoquée la Conquête anglaise pour le devenir de la nation canadienne-française⁴³.» Cette interprétation se veut nettement négative et teintée de politique (histoire noire). « La Conquête et plus tard les rapports minorité-majorité constituent la trame naturelle des événements de nature à rendre compte de l'aliénation de la collectivité minoritaire⁴⁴.»

D'autres historiens ont cependant une conception différente des événements historiques entourant la Conquête. Regroupés sous le nom d'École de Québec, Jean Hamelin, Fernand Ouellet, Albert Faucher et Marcel Trudel (pour n'en nommer que quelques-uns) proposent une lecture différente de cet élément de rupture que fut la Conquête. L'angle d'approche qu'ils privilégient veut que «ce que l'École néo-nationaliste considère comme les conséquences de la défaite équivaldrait aux véritables causes de notre statut économique⁴⁵.» Les historiens de l'École de Québec choisissent de se concentrer sur une perspective plutôt socio-économique du devenir, faisant appel à des sources différentes. L'École historique de Québec a l'avantage d'ouvrir la discipline à de nouvelles voies, autant méthodologiques que

⁴² Claude FOHLEN, «Mutations de l'historiographie canadienne», dans Jacques PORTES, dir. *Le fait français et l'histoire du Canada*, Paris, Société française d'histoire d'Outre-mer, 1990, p. 112.

⁴³ LAMARRE, *op. cit.*, p. 21.

⁴⁴ A. BEAULIEU, J. HAMELIN et B. BERNIER, *op. cit.*, p. 57.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 45.

thématiques. Il est possible de retrouver dans l'historiographie de cette époque une influence de la recherche interdisciplinaire, entre autres de la sociologie et de l'économie⁴⁶. Avec l'École de Québec, de nouveaux champs sont défrichés, comme l'histoire sociale, l'histoire intellectuelle, ou encore l'histoire économique.

L'évolution de la profession allait encore se faire sentir dans les années suivantes. Les mutations dans la pratique de l'histoire au Canada français doivent beaucoup au mouvement des Annales. Avec un personnel laïque et surtout professionnel, l'élargissement des perspectives idéologiques et la multiplication des domaines de recherche sont nécessaires et rafraîchissants.

La mutation d'une histoire nationaliste traditionnelle vers une histoire sociale davantage sociale s'est effectuée en deux directions : développement d'une histoire sociale appuyée sur l'économie et centrée sur le concept de classe ; émergence d'une histoire socio-culturelle qui privilégie l'idée de communauté. L'un et l'autre courants entraînent le renouvellement des anciennes questions (infériorité économique des Canadiens français ; histoire politique, histoire religieuse, histoire des idées...) en même temps que l'ouverture de nouveaux secteurs (agriculture et féodalité, industrialisation et classe ouvrière ; démographie et géographie historique, histoire urbaine, histoire des sciences, histoire des femmes...)⁴⁷.

Gagnant toujours plus d'ampleur et d'importance, l'histoire sociale permet de relire les interprétations traditionnelles à la lumière de nouvelles perspectives. Un élément additionnel caractérise les années 1970 et 1980 et les changements qu'on y perçoit : il n'existe pas vraiment d'école dominante dans la profession, mais plutôt une coexistence d'interprétations et d'approches variées.

⁴⁶ À ce sujet, voir J.-P. WARREN et E.-M. MEUNIER, *Sortir de la grande noirceur : l'horizon personnaliste de la Révolution tranquille*, Sillery, Septentrion, 2002, 207 p. et Albert FAUCHER, dir., *Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval : l'histoire de la Faculté des sciences sociales (1938-1988)*, Ste-Foy, Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, 1988, 390 p.

⁴⁷ Fernand OUELLET, «La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale», *Recherches sociographiques*, vol. 26, no. 1-2 (1985), p. 11.

Comme nous avons pu le constater, les traditions historiographiques du Canada anglais et du Canada français présentent de nombreuses différences, mais aussi quelques rapprochements, notamment dans le cas de la persistance de l'histoire politique. Là où les deux historiographies se séparent, c'est dans le problème qu'elles ont traditionnellement cherché à résoudre. Au Canada français, on a voulu interpréter la signification du devenir du Canada français à l'intérieur d'une société plus englobante que la Conquête a rendue britannique. Au Canada anglais, cependant, on s'est plutôt employé « à définir un fondement à l'identité de la société canadienne-anglaise qui puisse la distinguer de ses anciens compatriotes devenus Américains⁴⁸.» Cela dit, les changements qui se sont opérés dans la profession dans les années 1970 et 1980 ont été similaires. On remarque de chaque côté un intérêt accru pour l'histoire sociale et les nouvelles méthodologies. L'historiographie canadienne était donc en train de s'ouvrir à de nouveaux horizons qui allaient bien entendu influencer les questionnements des années 1990.

En quoi consiste donc le débat des années 1990 ? Qui sont les opposants ? Quelles positions défendent-ils ? Nous verrons dans la suite de ce mémoire qui sont les protagonistes du débat des dernières années et en quoi leurs positions proposent une meilleure version pour expliquer l'aventure historique canadienne. Christopher Moore écrivait que le Canada « *has been a hard country to fit into a lasting historical synthesis*⁴⁹ ». Et pour cause. Il nous apparaît en effet que cette tâche est pratiquement impossible. Aucune trame narrative ne peut prétendre être fixe ou définitive. D'où les nombreux débats qui ont émergé avant 1990. Nous pensons que le débat des années 1990 n'est pas le dernier... Vu l'évolution constante qui s'opère au Canada, il est improbable que nous en arrivions à une fin relativement à ce questionnement.

⁴⁸ Jean LAMARRE, *op. cit.*, p. 30.

⁴⁹ Christopher MOORE, «Interpreting History», *The Beaver*, vol. 80, no. 1 (février-mars 2000), p. 88.

CHAPITRE 2
«NO MAN IS AN ISLAND¹»
L'HISTOIRE RÉGIONALE DANS L'EXPÉRIENCE HISTORIQUE CANADIENNE :
LES RÉALITÉS PARTICULIÈRES, LA DIVERSITÉ ET L'ALIÉNATION

La géographie est évidemment une importante réalité du Canada, un pays dont le territoire a toujours été divisé en plusieurs régions depuis sa création. Si les limites exactes et les frontières précises de la réalité canadienne ont changé au fil du temps, des différences et des ressemblances ont néanmoins perduré, de sorte que chaque région peut élaborer un récit historique qui lui soit propre. Quelle est donc la nature de ces récits historiques régionaux ? Quelles en sont les versions proposées par les historiens ? Quelle relation unit les récits de la périphérie au récit dominant du centre ?

L'expérience historique canadienne comporte nécessairement une dimension régionale et l'expérience régionale est pour sa part essentielle à l'expérience historique canadienne globale. «*Canada has not enough history and too much geography²*», aurait déjà dit John A. Macdonald. Comme l'exprime cet aphorisme très célèbre, l'expérience historique canadienne est grandement victime de sa réalité géographique. L'historiographie conventionnelle s'étant majoritairement préoccupée du Canada central, il en résulte souvent de l'inconfort au sein des autres provinces qui ne se retrouvent pas dans le récit qui leur est proposé. La Confédération a certes uni les provinces canadiennes, mais elle n'a pas éliminé les réalités régionales ou provinciales. «*In the West as well as in Atlantic Canada, there was a strong undercurrent of scepticism of the historiographical and the political pretensions of Central Canada³*.» C'est à cause de cette négligence (perçue dans les régions), de cet inconfort et de cette impression d'inexactitude de l'expérience racontée qu'est née l'histoire régionale.

Une région géographique n'est jamais un donné statique et immuable. De la même manière que les générations qui se succèdent réinterprètent leur histoire, chacune à sa façon,

¹ John Donne (1572-1631), «No man is an island, entire of itself ; every man is a piece of the continent, a part of the main...». Donne fut le principal poète anglais de l'École métaphysique et doyen de la St.Paul's Cathedral de Londres.

² Cette citation attribuée à John A. Macdonald a été reprise maintes fois, notamment par Stephen Leacock et William Lyon Mackenzie King.

³ John G. REID, «Writing About Regions», dans John SCHULTZ, éd. *Writing About Canada – A Handbook for Modern Canadian History*, Scarborough, Prentice-Hall Canada Inc., 1990, p. 76.

elles peuvent aussi réinterpréter leur perception et leur compréhension de leur région dans un contexte historique différent. Gerald Friesen, dans l'une de ses études sur l'Ouest canadien, expose trois approches différentes du concept historique de région : formelle, fonctionnelle et imaginée.⁴ Ces approches sont toutes utiles et valables, car les types de région qu'elles définissent ne sont pas indépendants ni exclusifs les uns par rapport aux autres. Ils se complètent et s'entrecroisent dans l'imaginaire populaire et la compréhension de l'histoire des régions. La création des provinces, par exemple, a délimité de manière parfois inadéquate des régions naturelles qui existaient par la force des choses avant la Confédération et subsistent aujourd'hui encore dans les représentations.

Les régions périphériques ont d'abord compté pour peu dans les premiers récits. Si l'histoire sociale a grandement fait progresser et modifié l'interprétation de l'expérience historique canadienne, l'empreinte des historiens conventionnels «centristes» demeure toutefois très visible et, dans la majorité des cas, les historiens régionaux se comparent à eux dans le choix des sujets abordés et, surtout, se laissent influencer par eux. Et pourtant, l'expérience historique canadienne n'a pas été vécue partout dans les régions au même rythme sur la ligne du temps ni par des gens d'une même origine.

Comme nous le verrons dans le présent chapitre, les provinces de l'Atlantique et de l'Ouest se sont aménagés un récit régional très précis et spécifique à leur expérience. Les historiens se questionnent sur la place que devrait occuper l'histoire régionale dans un plus grand récit canadien, sur le contenu du récit historique régional, mais aussi sur la pertinence du paradigme régional dans l'étude des expériences historiques. Nous n'aborderons pas ici la question de l'histoire du Québec qui est parfois considéré comme une région. Le débat en cours au Québec explore une problématique différente qui sera exposée dans le chapitre 5. Pour ce qui est de l'Ontario, il est plutôt rare de trouver des historiens qui réclament que l'on

⁴ Gerald FRIESEN, «The Prairies as Region – The Contemporary Meaning of an Old Idea», dans *River Road – Essays on Manitoba and Prairie History*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 1996, p. 165-182. L'approche formelle de la région est la plus simple, selon Friesen, parce qu'elle explique la logique d'un endroit par son climat, sa géographie et son unité dans le temps. L'approche fonctionnelle considère que les régions existent strictement en relation avec un tout plus grand. Cette approche repose sur les idées de frontières et de métropoles. Enfin, l'approche imaginée stipule qu'une région n'existe que si elle est d'abord imaginée comme telle. C'est par elle que se créent les mythes régionaux et cela implique une recherche de soi, une compréhension de la logique de son existence dans le contexte du Canada.

prête davantage d'attention à cette province, puisque dans l'optique de plusieurs, l'Ontario, *c'est* le Canada. Malgré cela, certains considèrent la province comme une région au même titre que les provinces de l'Atlantique. Nous discuterons alors de l'expérience historique ontarienne à travers l'analyse de l'histoire conventionnelle.

2.1 Un récit du désespoir : espace et contenu de l'histoire des provinces de l'Atlantique dans la trame historique canadienne

Malgré notre connaissance du Canada, nous avons été surprise par la variété des termes utilisés pour qualifier les quatre provinces de la région atlantique. Peut-être sous l'influence de gens d'autres générations, nous avons commencé notre exploration de la présente section en parlant des Maritimes, pour nous apercevoir que nous étions en train d'exclure, sans le savoir, Terre-Neuve-et-Labrador. Le problème consistait donc à trouver une appellation adéquate qui nous permettrait d'inclure à la fois le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse, l'Île-du-Prince-Édouard et Terre-Neuve-et-Labrador. Pour le résoudre, nous avons décidé de regrouper ces quatre provinces sous la dénomination de *provinces de l'Atlantique*.

Nous avons également constaté que l'abord des provinces de l'Atlantique est chose complexe. En effet, «*Mi'kma'ki, Acadie, Africadia, Atlantica, Cape Breton and Labrador are only the most obvious examples of the regions that exist within, across and beyond provincial boundaries*⁵.» Ce qui, pour nous, constituait une unité bien établie dans sa géographie comme dans son identité se voyait donc aussi remis en question. Une telle vision régionale relève en fait d'une façon spécifique d'aborder les réalités passées et présentes. «*While the Atlantic "region" can be easily found on a map, mentionnaient Conrad et Hiller, 'regionalism' implies a political stance, a consciousness of a shared outlook that can be summoned up when other structures – familial, communal, provincial, national, global – fail*⁶.» Or, et comme nous le verrons également pour les provinces de l'Ouest, il n'existe pas d'interprétation consensuelle du passé qui soit propre à l'ensemble des provinces de l'Atlantique. Au contraire, la multiplicité des expériences a produit plusieurs interprétations concurrentes au sein même de la région.

⁵ M.R. CONRAD et J.K. HILLER, «Introduction», dans *Atlantic Canada – A Region in the Making*, Don Mills, Oxford University Press, 2001, p. 2.

⁶ *Ibid*, p. 6.

Jusque dans les années 1970, le bilan des travaux historiques sur l'Atlantique était des plus déprimants. Non seulement l'histoire des provinces de l'Atlantique occupait-elle un espace très restreint dans le récit général de l'histoire du Canada, mais l'image de la région et de ses habitants était, de plus, particulièrement négative. Fait à noter, autant les historiens des provinces de l'Atlantique que ceux du Canada central partageaient cette perception, et tous les écrits en portaient la marque. «*Reflecting on the state of Maritime historiography at the end of the 1960's, one Central Canadian historian offered a pessimistic prognosis. "Further study is rather a discouraging prospect", he concluded, "since Maritime history, in a way, stopped in 1867"*»⁷.» Cette idée, acceptée par certains, selon laquelle l'histoire des provinces de l'Atlantique ne vaudrait même pas la peine d'être racontée n'a d'ailleurs pas complètement disparu aujourd'hui.

Tous les historiens de l'Atlantique sont d'avis que les provinces de l'Atlantique méritent une plus grande place dans le récit de la grande expérience canadienne. La majorité des écrits historiques perpétuent encore la vision des historiens du Canada central, ou du moins s'en inspirent, mais ils ne correspondent pas nécessairement à l'expérience historique des provinces de l'Atlantique. Cela dit, le processus d'intégration de l'histoire des provinces de l'Atlantique est grandement entamé. Depuis la création de la revue *Acadiensis*, le volume de travaux d'histoire consacrés aux provinces de l'Atlantique s'est considérablement accru, offrant ainsi une connaissance détaillée du passé de cette région⁸. La quantité et surtout la qualité des travaux historiques effectués constituent une sorte de défi lancé à ceux parmi les historiens qui privilégient toujours l'interprétation conventionnelle articulée sur le Canada central.

On trouve dans les livres et les revues spécialisées une histoire des provinces de l'Atlantique beaucoup plus diversifiée et fouillée que par le passé. L'histoire sociale qui a influencé la pratique de la profession a trouvé dans les provinces de l'Est un terreau fertile où

⁷ Colin D. HOWELL, «Two Outs ; Or, Yogi Berra and Maritime Historiography», *Acadiensis*, vol. 29, no. 1 (automne 1999), p. 106. (Cette citation provient de C.M. Wallace, mais elle est très souvent attribuée à Frank Underhill qui avait mentionné, au sujet des Maritimes, que «*nothing much ever happens down there.*»)

⁸ À compter de 1974, dans la foulée de la création de la revue *Acadiensis* trois ans plus tôt, des colloques sur l'histoire des provinces de l'Atlantique ont commencé à se tenir régulièrement. Ces deux initiatives se sont avérées cruciales dans la production de l'histoire régionale des provinces de l'Atlantique.

s'enraciner et contribue à produire un récit positif. «*Canadian history has at times been presented as a story of "winners and losers", of the important and the unimportant, or the triumphant and the victimized. [It is now possible to] challenge the notion that Maritime history is peripheral and unimportant, or that ours is the history of losers and victims*⁹.» Certes, les provinces de l'Est ont connu leurs difficultés économiques ou politiques à leurs heures, mais adopter leur perspective régionale dans l'étude du passé canadien nous fait comprendre leur expérience particulière.

Bien que tout ce que nous venons d'énoncer démontre une évolution certaine, il n'en demeure pas moins que la condition identitaire des gens des provinces de l'Atlantique a été plutôt malmenée dans le récit historique récent. Leur perception d'eux-mêmes est fortement affectée par l'existence d'une histoire très stéréotypée. Même les historiens de la région sont confrontés à certains lieux communs persistants. «*Atlantic Canadians, past and present alike, have combined regional pride and relentless optimism with a Sisyphean resignation to the idea that it may well be their lot to struggle rather than to arrive. "To be a scholar of Atlantic Canada", Ian McKay (historian) has observed, "is to wrestle, often at the very outset of one's inquiries, with a subtle, pervasive and durable language of disparagement and marginality"*¹⁰.» La complaisance pour le rôle de victime et le complexe d'infériorité que les citoyens des provinces de l'Atlantique ont développés et adoptés en se comparant constamment au reste du Canada demeure très présent. Les provinces de l'Atlantique sont aussi perçues, par plusieurs historiens du reste du Canada et même par certains historiens de l'Atlantique, comme très conservatrices dans leur approche de l'économie ou de la politique. Les faiblesses et les manques de tous genres logent encore au centre de l'interprétation du passé des provinces de l'Atlantique. D.A. Muise exprime à cet effet : «*After post-Confederation scholarship had started up in earnest, a sense of optimism was replaced by analysis of economic and political decline in terms of the ineluctable trend of capitalist concentration, the inherent weakness of regional leadership and the limitations of geographical position or endowment*¹¹.»

⁹ HOWELL, *loc cit.*, p. 106.

¹⁰ CONRAD et HILLER, *op.cit.*, p. 3.

¹¹ D. A. MUISE, «Organizing Historical Memory in the Maritimes : A Reconnaissance», *Acadiensis*, vol. 30, no.1 (automne 2000), p. 52.

Un élément particulièrement important a contribué à la construction de stéréotypes négatifs dans l'historiographie des provinces de l'Atlantique : l'École de la frontière. Les thèses proposées par cette École dominant constamment les entreprises d'écriture de l'histoire du Canada. Or elles ne pouvaient expliquer la réalité historique des provinces de l'Est de façon adéquate. «*If the frontier encouraged progressive, egalitarian and democratic attitudes, then that part of the country furthest removed from the frontier stage must be conservative, socially stratified and unprogressive*¹².» Le conservatisme des provinces de l'Est est certes l'un des plus importants stéréotypes qui collent au récit historique de l'Atlantique. Ces stéréotypes «ont l'avantage, non seulement de répondre d'avance à toutes les questions, mais également de correspondre aux nécessités des démonstrations de la thèse de la frontière. [...] La tentation est grande – et on y a succombé allègrement – d'ériger le conservatisme des Maritimes en donnée irréfutable et universelle, qui explique la médiocrité de leur destin¹³.»

Mais là ne s'arrête pas la construction de l'imaginaire historique des provinces de l'Atlantique. «*Rooted in the land and shaped by the sea before the Industrial Revolution had its way with them, Atlantic Canadians developed a sense of place more reminiscent of time-bound European Nations*¹⁴.» L'histoire régionale, dans leur cas, s'avère donc essentielle étant donnée l'importance des repères spatiaux dans leur représentation de la réalité historique de leur région. Leur situation géographique impose un état de fait incontournable avec lequel plusieurs historiens tentent aujourd'hui de composer dans leur interprétation du passé des groupes de cette région. En adoptant constamment le paradigme du sous-développement et des lacunes des provinces de l'Atlantique, l'identité régionale ne peut qu'être perçue négativement. La condition de forte dépendance des provinces de l'Atlantique envers le Canada central a également renforcé l'adoption d'une posture de victime. P.A. Buckner a nommé cette version négative de l'histoire la « *“Empty Harbours, Empty Dreams” version of Atlantic Provinces History.* » Une telle version, croit-il, «*has operated to preserve existing*

¹² E.R. FORBES, «In Search of a Post-Confederation Maritime Historiography, 1900-1967», *Acadiensis*, vol. 8, no. 1 (automne 1978), p. 6.

¹³ Jean-Claude ROBERT, «Perspectives régionales», *Acadiensis*, vol. 8, no. 1 (automne 1983), p. 133-136.

¹⁴ M. CONRAD et J.HILLER cités par Gerald FRIESEN, «Atlantic Canada's Historical Writing Today : No Howe?», *Acadiensis*, vol. 30, no. 1 (automne 2000), p. 65.

*power relations in the past and present*¹⁵.» Les manières conventionnelles d'aborder le passé du Canada nous orientent donc usuellement vers les aspects négatifs de l'histoire des provinces de l'Atlantique. D'où la nécessité de persister dans l'élaboration d'un récit régional qui sache développer des dimensions autres que l'économique et le politique.

Profondément stimulante du point de vue académique et identitaire, cette valorisation du passé des provinces atlantiques n'est pas passée inaperçue au sein des professionnels de l'histoire du Canada central. L'explosion produite par l'arrivée au sein du monde académique de la revue *Acadiensis* a parfois valu aux historiens des provinces de l'Atlantique d'être perçus comme des anti-nationalistes et des destructeurs de l'unité canadienne¹⁶. Au lieu de recevoir cette perspective comme un essai d'explication de certaines différences structurelles qui façonnent le Canada, les historiens conventionnels ont plutôt interprété cette initiative à la manière d'une menace. Loin de souscrire à ce point de vue, P.A. Buckner croit pour sa part que *«regionalism has also been an integrative force, placing regional issues on the national agenda. Indeed, the creation of regional myths may help the population of small and peripheral populations to define a place for themselves within a larger national community*¹⁷.» Pour ses défenseurs, une telle démarche de renouvellement du récit des provinces de l'Atlantique offre à un plus grand nombre d'acteurs l'occasion d'occuper l'avant-scène et de valider leur expérience historique dans sa spécificité.

Colin Howell est d'avis que l'historiographie des provinces de l'Atlantique n'a pas encore atteint sa pleine maturité. Considérant que, présentement, l'angle d'approche est trop économique et centré sur l'individu et ses conditions de travail, il propose un retour à l'histoire politique de la région et à l'importance du monde militaire dans le développement des

¹⁵ P.A. BUCKNER, «“Limited Identities” Revisited : Regionalism and Nationalism in Canadian History», *Acadiensis*, vol. 30, no. 1 (automne 2000), p. 10.

¹⁶ À plusieurs égards, la production de la génération *Acadiensis* a été vue comme destructrice de la trame historique conventionnelle. Même que certains historiens de cette génération conviennent que la trame historique proposée était plutôt anti-nationaliste. D.A. Muise mentionne d'ailleurs : *«While hardly countenancing an anti-nationalist perspective, it became commonplace to demand at least inclusion in the emerging national narrative.»* D. A. MUISE, «Organizing Historical Memory in the Maritimes : A Reconnaissance», *loc.cit.*, p. 52. Les avertissements ont aussi été nombreux concernant l'histoire régionale. *«Attacks on regional history were seldom direct. Usually they were couched as warning against “antiquarianism” or as that beautifully question-begging accusation of “navel-gazing”.»* E.R. FORBES, «Dalhousie University and the Flowering of Atlantic Provinces Historiography 1960-1980», *Acadiensis*, vol. 30, no. 1 (automne 2000), p. 46.

¹⁷ BUCKNER, *loc. cit.*, p. 14.

provinces de l'Atlantique. En outre, Howell estime qu'il devrait y avoir encore plus d'histoire sociale écrite dans la perspective de la région. Il aimerait aussi que la sphère culturelle fasse l'objet d'une plus grande attention dans l'historiographie des provinces de l'Atlantique, vu son importance dans la formation de l'identité historique des habitants de ces provinces.¹⁸ «*Take, for example, the ways in which music has been produced and consumed in Atlantic Canada over time, the representation of our history in radio and television production... the significance of churches, service groups and other voluntary organizations to the social and cultural identities of our communities... and finally, the production and commercialization of sport and recreational life*¹⁹.» Toutes ces facettes de l'histoire des provinces de l'Atlantique sont encore à explorer, mais la simple prise de conscience de leur existence, de leur importance et de leur potentiel suffira déjà à ouvrir d'autres chemins à l'histoire régionale.

Dans les années 1990, plusieurs historiens ont noté les lacunes qui affectent l'historiographie des provinces de l'Atlantique. Mais il est aujourd'hui possible d'espérer qu'une plus grande place soit faite aux quatre plus petites provinces du Canada dans les récits historiques généraux. Les travaux de recherche réalisés par les historiens des universités des provinces de l'Atlantique, combinés aux efforts d'*Acadiensis*, favorisent l'élaboration d'un récit historique plus complet et plus réaliste. «*What we can say with certainty is that in recent years formal, functional and imagined Atlantic regions have coincided more completely than ever before in recorded history*²⁰.» De plus, l'intérêt pour cette région du pays semble même s'étendre à l'extérieur des universités de l'Atlantique.

2.1.1 L'«Autre» des provinces de l'Atlantique : l'Acadie

La figure de l'*Autre* existe à l'intérieur même des provinces de l'Atlantique, et l'Acadie compose une importante manifestation dans le récit de leur expérience historique, parmi les autres groupes culturels. De là vient l'impératif, pour la région de l'Atlantique, de se réconcilier avec cette histoire spécifique qui s'avère parfois douloureuse. Minoritaires partout au Canada, les Acadiens sont tout de même un quart de million au Nouveau-Brunswick, ce qui représente le tiers de la population de cette province.

¹⁸ HOWELL, *loc. cit.*, p. 106.

¹⁹ *Ibid.*, p. 109.

²⁰ CONRAD et HILLER, *op. cit.*, p. 11.

Dans plusieurs cas, l'Acadie est laissée pour compte dans les récits nationaux, régionaux et provinciaux. Pourtant, puisque cette communauté nationale a vécu la Déportation en 1755 et qu'elle constitue une minorité depuis ce temps, le récit historique de son passé semble encore plus crucial aux yeux de plusieurs observateurs. «La question du traitement de l'Acadie dans le récit historique national est important, pas simplement d'un point de vue acadien, pour mieux se comprendre soi-même à travers le regard des autres, mais aussi d'un point de vue canadien, afin d'interroger les fondements de l'un des principaux mythes canadiens, à savoir celui de la grande nation mythique et bilingue, qui fait une bonne place à tous et toutes dans la définition de ce qu'est le Canada, dans le respect des identités particulières²¹.» Or, l'Acadie n'est souvent qu'un détail²² dans un métarécit qui laisse peu de place aux autres communautés nationales culturelles particulières. Le problème principal de l'historiographie de l'Acadie est que le récit semble bien souvent s'arrêter en 1755. Si la Déportation a changé le destin des Acadiens, elle ne les a pas éliminés du paysage canadien pour autant. Une histoire incomplète de l'expérience acadienne résulte cependant de cette coupure en 1755, laquelle fait apparaître les Acadiens dans le grand récit canadien comme une survivance du passé, un groupe folklorique, et non pas comme une communauté moderne possédant non seulement un passé, mais aussi et surtout un avenir.

Les paradigmes de l'histoire acadienne ont pris forme au XIX^e siècle et certains d'entre eux survivent encore aujourd'hui. C'est notamment le cas de la thèse de «l'enracinement dans le silence», un postulat tout d'abord proposé lors de l'émergence de la conscience acadienne. «La thèse de l'enracinement dans le silence repose sur l'idée fondamentale que les Acadiens refusent toujours de se soumettre aux Britanniques, c'est-à-dire à l'étranger. Leur passivité, interprétée comme une stratégie de non-participation aux cadres établis par une société étrangère à la leur, constitue en effet le prolongement de la stratégie de la neutralité : la non-implication dans les affaires autres qu'acadiennes²³.» Puisque la Déportation réside au cœur de l'histoire acadienne pour la majorité des historiens de cette communauté, il ne faut pas se surprendre de retrouver un discours qui s'articule autour de l'idée de la victime. La

²¹ Jacques-Paul COUTURIER, « 'L'Acadie c'est un détail' : Les représentations de l'Acadie dans le récit national canadien », *Acadiensis*, vol. 29, no. 2 (printemps 2000), p. 102-103.

²² *Ibid.* (En référence au titre de cet article)

²³ Phyllis LEBLANC. «Les grandes périodes de l'histoire de l'Acadie», dans Joseph-Yvon THÉRIAULT, dir., *Francophonies minoritaires au Canada – L'état des lieux*, Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1999, p. 138.

communauté nationale acadienne y est dite victime de son destin, et cette idée, déjà présente chez Rameau de Saint-Père, s'érigera éventuellement en mythe guidant l'écriture de l'expérience historique acadienne.²⁴ Cette thèse s'avérera d'ailleurs des plus persistantes au fil des années.

L'historiographie de la première moitié du XX^e siècle semble continuer celle du XIX^e. L'attention se porte encore vers la tradition autant pour les grands thèmes de recherche (ruralité, religion, famille, etc.) que pour la méthodologie. Cependant, avec la création de l'Université de Moncton en 1963, les Acadiens se retrouvent pourvus d'une institution d'enseignement supérieur, productrice d'idées nouvelles et de façons novatrices d'interpréter le passé. L'évolution politique et sociale des années 1960 cause de l'insatisfaction en rapport à la thèse de l'enracinement dans le silence. En même temps se développe un nouveau vocabulaire capable de rendre compte de la réalité acadienne. Dorénavant, on parlera volontiers de «l'acadianité», un concept forgé par Joseph Yvon Thériault et qui regroupe les aspects culturel et territorial de la réalité acadienne²⁵.

Il ne faut pas s'étonner que «les tendances actuelles de la production historique portant sur les Acadiens démontrent [...] un intérêt croissant pour l'analyse des comportements sociaux et des structures qui établissent les fondements des rapports entre les Acadiens et les autres communautés²⁶.» Patrick Clarke explique très bien cette nouvelle tendance : «l'historiographie acadienne se renouvelle toujours à la source même de la mémoire populaire acadienne, sur un fond tout aussi permanent de lutte ethnique. L'éclipse de l'historiographie néo-nationaliste, à la faveur d'une historiographie scientifique et pluraliste, est signe que ce

²⁴ Le Français Edmé Rameau de Saint-Père est sans aucun doute l'historien le plus influent de l'Acadie. Il alimente sa passion pour l'Acadie en y effectuant plusieurs voyages et en écrivant la première histoire des Acadiens au milieu du XIX^e siècle. P.D. CLARKE mentionne «Son récit du passé acadien, le premier en langue française, fit ce que l'historiographie précédente n'avait pas réussi : une synthèse complète qui faisait revivre le révolu et qui le liait au présent.» dans «Sur l'empire», ou récit et mémoire en Acadie», dans Jocelyn LÉTOURNEAU, dir, avec la collaboration de Roger BERNARD. *La question identitaire au Canada francophone – Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Colloque de la CEFAN, Ste-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1994, p. 21.

²⁵ Joseph Yvon Thériault a développé le concept d'«acadianité». Plusieurs articles expliquent ce concept ou son évolution. Nommons ici Joseph Yvon THÉRIAULT, «Le triangle de l'acadianité», *Égalité*, no. 35, (printemps 1994), p. 83 à 97. et Joseph Yvon THÉRIAULT, «L'Acadie politique et la politique en Acadie : Essai de synthèse sur la question nationale», *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 27, no. 2, (1994), p. 9 à 30.

²⁶ LEBLANC, *op.cit.*, p. 132.

processus identitaire a fait un tour complet : un nouveau discours identitaire se prépare en coulisse²⁷.» Cette expression de la mutation en cours dans l'historiographie acadienne et de sa portée identitaire porte à réflexion. On se retrouve en effet ici avec de nouveaux sujets et de nouvelles interprétations qui se distancient des interprétations traditionnelles.

L'idée d'une Renaissance acadienne, dans les années 1880, est devenue centrale dans les interprétations du passé. Se préoccupant moins de rappeler que les Acadiens ont été dispersés, le nouveau discours préfère insister sur la force et la détermination avec laquelle les Acadiens se sont relevés et rassemblés pour former de nouveau une communauté nationale. La Renaissance acadienne, c'est en fait la prise en charge de la population par l'élite acadienne dans le but de promouvoir les intérêts de la communauté nationale.²⁸ La Renaissance est une idée des historiens par laquelle ils interprètent différemment le développement de l'Acadie, mais aussi un état de faits qui parvient à orienter par sa seule existence l'écriture de l'histoire de l'Acadie. La Renaissance est un autre topique qui force le discours à s'orienter vers la vitalité et la résistance plutôt que vers la stagnation et la résignation. La vitalité est reconnue et promue comme essentielle à la survie du groupe acadien dans son contexte minoritaire.

Il faut donc reformuler le projet historiographique acadien de façon à présenter l'histoire acadienne dans sa globalité. Ainsi il faut situer le passé acadien dans le contexte plus large de l'expérience historique maritime et canadienne, par exemple, pour en faire une analyse en parallèle, comparative, globalisante. Reconnaissons que le passé acadien n'est ni si spécifique, ni si isolé des autres sociétés, pour qu'il convienne de l'étudier dans sa spécificité uniquement. Il faut donc intégrer le milieu, la société, les institutions et l'expérience de «l'autre» dans notre analyse du passé acadien²⁹.

Dans sa courte intervention dans *Le Congrès mondial acadien – l'Acadie en 2004*, Phyllis LeBlanc est catégorique au sujet de l'importance de renouveler le discours historique acadien. En même temps, elle suggère une mouvance et une évolution des identités qui sont sans aucun doute affectées par les mutations du monde extérieur.

²⁷ CLARKE. *op.cit.*, p. 38.

²⁸ LEBLANC. *op. cit.*, p. 141.

²⁹ Phyllis LEBLANC. «L'historiographie acadienne», *Le Congrès mondial acadien – l'Acadie en 2004*, Actes des conférences et des tables rondes, Moncton, Éditions de l'Acadie, 1996, p. 232 et 233.

L'historiographie acadienne abandonne maintenant le cadre rural pour s'adapter aux réalités urbaines. Bien entendu, certains anciens points de repères demeurent et les conventions meublent encore les discours historiques et identitaires des Acadiens. «À [la] vision d'une Acadie soumise et renfermée sur elle-même succède celle d'une société vivante et dynamique qui vit en synchronisme avec le milieu ambiant. La production vient à la fois du milieu et de l'extérieur³⁰.» Cette affirmation traduit un souci de s'ouvrir à l'autre et un attachement émotif à la tradition. Tout comme Phyllis LeBlanc, Jean Daigle insiste sur la nécessité d'ouvrir le discours acadien à de multiples influences. L'identité acadienne continue de se légitimer aux yeux du reste du Canada, des autres communautés francophones et de leur communauté régionale.

2.1.2 Une province pas tout à fait dans l'Atlantique : Terre-Neuve-et-Labrador

Comme l'Acadie, Terre-Neuve-et-Labrador pose au récit historique des provinces de l'Atlantique de nombreux problèmes d'intégration. Le fait que cette province ne soit pas entrée dans la Confédération canadienne avant 1949 s'est traduit par un cheminement historique divergent de celui des trois provinces maritimes. Si la création d'*Acadiensis* s'est avérée essentielle à la valorisation du passé méconnu de l'Est du Canada, la géographie joue malgré tout contre l'intégration complète des provinces, même au sein de cette revue. Comme le mentionnait Malcolm MacLeod, «*Fredericton is a long way from Newfoundland*³¹.» La tentation, dans bien des cas, consiste à traiter le Canada atlantique comme une seule et unique entité, mais une telle homogénéisation des quatre provinces sur le plan des représentations résulte souvent en une exclusion *de facto* de l'expérience historique de Terre-Neuve et, plus encore, du Labrador.

Dans son analyse du livre de E.R. Forbes et D.A. Muise intitulé *The Atlantic Provinces in Confederation*, MacLeod remarque plusieurs fautes et carences concernant l'histoire de Terre-Neuve-et-Labrador. Ces omissions peuvent très bien s'appliquer au traitement général de cette province dans le cadre d'une histoire globale des provinces de l'Atlantique. Les

³⁰ Jean DAIGLE. «L'historiographie et l'identité acadienne aux XIX^e et XX^e siècles», dans Simon LANGLOIS, dir. *Identité et cultures nationales – L'Amérique française en mutation*, Colloque de la CEFAN, Ste-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995, p. 101.

³¹ Malcolm MacLEOD, «Another Look at *The Atlantic Provinces in Confederation*», *Acadiensis*, vol. 23, no. 2 (printemps 1994), p. 191.

justifications de l'omission de l'expérience historique de Terre-Neuve-et-Labrador sont nombreuses mais dommageables à la compréhension du passé de la province :

One is the assumption that Newfoundland and Eastern Canada had no "areas of shared interest" before 1949. [...] Secondly, there is the unspecified assertion that Newfoundland's traditions are distinctive. Some are, some are not. [...] From the mid-19th century to the late 20th, developments in Newfoundland and the Maritimes responded for the most part to the same array of forces. [...] Omitting Newfoundland from the account while it remained outside Confederation puts entirely too much weight upon the merely political/constitutional aspects of things³².

MacLeod attire notre attention sur des erreurs d'interprétation de l'histoire de cette province qui auraient pour effet d'exclure celle-ci d'un tout dont elle pourrait pourtant faire partie si l'on adoptait un autre angle d'analyse.

Pour sa part, J.K. Hiller, professeur à l'Université Memorial de St. John's, considère qu'une histoire spécifique à Terre-Neuve est en pleine construction. Il estime que Terre-Neuve doit changer ses cadres de référence pour avoir une histoire pertinente. Plutôt que de se référer constamment à l'Amérique du Nord, cette province devrait plutôt se concentrer sur l'Atlantique-Nord, dans la mesure où un tel angle d'analyse procurerait une meilleure compréhension de l'expérience historique spécifique à Terre-Neuve tout en la liant aux autres provinces de la région.³³ Hiller admet tout de même qu'un effort de synthèse unifiant les quatre provinces n'a pas encore été fait. Cela dit, ce problème d'inclusion est moins criant pour Terre-Neuve que pour le Labrador, qui ne partage pas réellement les caractéristiques géographiques, historiques et économiques des autres provinces de l'Atlantique.

Il est nécessaire d'intégrer totalement l'histoire de Terre-Neuve-et-Labrador dans un récit historique global de l'histoire des provinces de l'Atlantique. Que son histoire et son cheminement soient légèrement différents ne devrait pas empêcher cette intégration. Au contraire, cela permet simplement d'illustrer une autre facette de la diversité canadienne. Les années 1990 n'ont cependant pas encore réussi à compléter ce processus depuis longtemps désiré par plusieurs historiens qui se sont désolés de voir cette province être négligée.

³² MacLEOD, *loc.cit.*, p. 195-196.

³³ James K. HILLER, «Is Atlantic Canadian History Possible?», *Acadiensis*, vol. 30, no. 1 (automne 2000), p. 17.

MacLeod ne croit pas que l'histoire des quatre provinces de l'Atlantique soit réellement incluse dans le récit national global du Canada. Mais encore, il reconnaît la difficulté d'englober les quatre provinces dans un tout régional cohérent. «*One had hoped that the 1990s would be the decade when the Atlantic Region – excluding nobody, promising new insights and observations – would supplant Maritime Provinces as the usual scale for studies east of Quebec. It is not happening*³⁴.» Selon lui, la perspective des «Maritimes» occupe encore beaucoup de place, laissant par conséquent Terre-Neuve-et-Labrador dans l'obscurité. Plus enthousiaste que MacLeod, Hiller insiste lui aussi sur l'importance de parvenir à l'ébauche d'une histoire globale des provinces de l'Atlantique. «*I also believe that a synthesis is needed, not only for our own purposes, but also so that our colleagues and their students elsewhere in Canada can inform themselves conveniently and accurately about this region's history. Otherwise [...] unfortunate myths, half-truths, and stereotypes will be perpetuated*³⁵.»

À la lumière de ces réactions plutôt négatives quant à la place de Terre-Neuve-et-Labrador dans l'histoire des provinces de l'Atlantique, et parallèlement à la place de l'histoire des provinces de l'Atlantique dans un récit général de l'histoire du Canada, nous devons constater que les années 1990 n'ont pas comblé toutes les espérances des historiens de cette région. Bien ancrés dans le paradigme régional, plusieurs croient que les provinces de l'Atlantique méritent une plus grande place dans l'histoire canadienne afin de saisir l'expérience canadienne de façon plus adéquate. Une histoire homogène est certes plus facile à comprendre et à écrire qu'une histoire hétérogène et éclatée, mais elle ne représente pas nécessairement la réalité historique canadienne. «*Far from acting as a divisive force, soutient P.A. Buckner dans cette veine, Atlantic Canadian regionalists have helped to create an imagined Canadian community with which Atlantic Canadians may identify by ensuring that there is at least some recognition of the regional diversity of Canada.*»³⁶

³⁴ MacLEOD, *loc.cit.*, p. 197.

³⁵ HILLER, *loc. cit.*, p. 21.

³⁶ BUCKNER, *loc.cit.*, p. 14.

Maintenant que nous avons dressé l'état de l'historiographie dans les provinces de l'Atlantique, nous pouvons nous questionner sur l'histoire dans les provinces de l'Ouest. Y a-t-il des problèmes propres à ce coin du pays qui soient liés à l'écriture de l'histoire, et si oui, quels sont-ils ? L'exclusion ou les stéréotypes entravent-ils l'évolution de l'historiographie des provinces de l'Ouest ?

2.2 De la ressemblance à l'affirmation de la différence : l'évolution du récit historique des provinces de l'Ouest

La place des provinces de l'Ouest dans le récit historique du Canada est bien différente de celle des provinces de l'Atlantique. Tout d'abord, l'histoire des provinces de l'Ouest s'intègre beaucoup mieux à un récit global canadien que l'histoire des provinces de l'Atlantique. Cependant, comme dans le cas de Terre-Neuve, une province que l'on inclut souvent parmi celles dites « de l'Ouest » se distingue des autres : la Colombie-Britannique. Nous traiterons pour l'instant des provinces qui constituent les Prairies, soit le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta, et nous aborderons la question de la Colombie-Britannique dans une section différente.

En observant le contenu du récit spécifique des Prairies, il est aisé de comprendre pourquoi ce dernier parvient à s'intégrer facilement à celui de l'expérience historique canadienne. Plutôt que d'être le résultat d'une association politique, les Prairies s'incorporent graduellement au paysage historique canadien. En ce sens, on pourrait avancer que leur histoire s'intégrerait aisément dans celle du Canada. De plus, les Prairies se voulant à l'origine une réplique économique et culturelle de l'Ontario, le caractère très britannique de la société ontarienne exerce une grande influence sur les premières générations d'historiens des Prairies. «*The region*, suggère Douglas Francis, *was a mirror-image of Canada as a whole, only less developed because of the "rough edges" as a frontier community*³⁷.» L'histoire des Prairies, pourrait-on dire, est d'abord élevée sur la base du paradigme de la britannité (*White Anglo-Saxon Protestants*, ou WASP).

³⁷ Douglas R. FRANCIS, «In Search of a Prairie Myth : A Survey of the Intellectual and Cultural Historiography of Prairie Canada», *Journal of Canadian Studies*, vol. 24, no. 3 (automne 1989), p. 46.

Épique, l'histoire de la région des Prairies, selon ses premiers narrateurs, est essentiellement celle de la façon d'habiter ces terres neuves. Au XIX^e siècle, «*they saw western history as the struggle of human beings against nature, and as the story of the advancement of "civilization". [...] "Chronicles of heroic men subduing and civilizing the western wilderness."*»³⁸ Bien que périphériques, les thèmes explorés par l'histoire régionale des Prairies, s'inscrivent directement en continuité avec ceux de l'histoire du Canada. Au début du XX^e siècle et jusqu'en 1960, les questions qui préoccupent les historiens concernent l'ouverture de l'Ouest, la traite des fourrures, la Gendarmerie Royale, la construction du chemin de fer, l'établissement d'une économie agricole, les mouvements de protestation des fermiers, les problèmes vécus par les pionniers, l'insurrection de la rivière Rouge, le soulèvement des Métis, l'économie du blé, la contestation politique, et ainsi de suite. Cette période est considérée par Douglas Francis et Howard Palmer comme l'époque romantique de l'histoire des Prairies³⁹, et le mythe qui l'entoure a la vie dure. «*We know a great deal about who came to settle the West, where they settled, which institutions they established, which economic activities they carried on, and which political parties and institutions they established, we know very little about the mental ethos – the intellectual mindset and cultural milieu – of the region*»⁴⁰. Par comparaison, les historiens de l'époque plus récente, sans cesser de s'intéresser à ces questions, se préoccupent néanmoins de les aborder dans une perspective plutôt sociale.

L'approche privilégiée par les premiers historiens des Prairies répond également à quelques exigences de l'École laurentienne et de l'École de la frontière. Pour mémoire, rappelons que les théories de l'École laurentienne, reposant sur la géographie et l'économie du Canada, établissent une relation centre-périphérie très stricte entre les provinces centrales et les Prairies; rappelons aussi que les théories de l'École de la frontière impliquent que la géographie influence les comportements des individus et conséquemment le caractère de la nation et de ses institutions. Dans l'optique de l'École laurentienne, «*the Prairies became a hinterland dominated by the cities of central Canada, which shaped not only its economic*

³⁸ D.R. FRANCIS et H. PALMER, dir. «Interpretations and Historiography» dans *The Prairie West – Historical Readings*, Edmonton, Pica Pica Press – Textbook division of the University of Alberta Press, 1992, p. 1.

³⁹ *Ibid.*, p. 1-4.

⁴⁰ D.R. FRANCIS, *loc.cit.*, p. 44.

activities and political institutions but also its cultural values and intellectual perspectives. Intellectually and culturally the prairie West became an extension of Central Canada – utilizing the same institutions, and guided by the same beliefs, values and norms and only modifying them sufficiently to adjust to the new prairie frontier environment⁴¹.»

Cependant, envisager le construit identitaire dans les provinces de l'Ouest par le paradigme de la britannité nous apparaît inadéquat pour bien comprendre la région dans ses réalités actuelles. Il est vrai que certains considèrent que l'existence d'une expérience historique propre aux Prairies tient de la vue de l'esprit. Cela dit, l'idée voulant que les Prairies constituent une région en soi — d'après l'une ou l'autre des approches définies par Friesen — a des racines profondes. «*Together, over the past two centuries, these approaches [formelle, fonctionnelle et imaginée] have sustained an abiding belief that something marked the prairie place or the prairie experience, or the prairie expression off from other places, experiences and expressions⁴².*» Il ne faut donc pas se surprendre que l'idée de la région des Prairies survive aux poussées du nationalisme canadien, rendant ainsi l'expérience historique du pays à la fois plus complexe et plus intéressante.

Cette situation de bonne entente et d'illusion d'un récit historique uniforme et utopique ne dure toutefois pas. La perspective adoptée jusqu'ici crée en effet, dans les récits de l'histoire des Prairies, une situation d'inégalité. L'interprétation hégémonique du passé des Prairies, à ce moment, est l'œuvre d'hommes pour la plupart issus du Canada central et considérant les Prairies comme une sorte de colonie du centre du pays. Dans les années 1950, W.L. Morton, de l'University of Manitoba sera l'un des premiers historiens à tenter de redresser ce biais historiographique, grandement nuisible selon lui à la conceptualisation de l'Ouest comme région autonome. «*While Morton highlighted some of the distinctive ideas and values of the prairies, he also emphasized that the West was like – and wanted to be like – the rest of Canada⁴³.*» Ainsi Morton commence-t-il à tenter de voir au-delà de la perspective conventionnelle opposant un centre et sa périphérie. Mais il y a quelque chose dans cette entreprise intellectuelle qui nous rappelle Sisyphe : les conventions sont parfois bien

⁴¹ D.R. FRANCIS, *loc. cit.*, p. 46.

⁴² FRIESEN, *op. cit.*, p. 170.

⁴³ D.R. FRANCIS, *loc. cit.*, p. 49.

profondes — et profondément ancrées — au sein de la profession historique pour être aisément modifiées ou abandonnées.

À compter de 1960 environ, dans les Prairies comme ailleurs au Canada, le corps étudiant augmente sensiblement dans les universités tandis que plusieurs revues scientifiques dédiées à l'histoire locale voient le jour.⁴⁴ Ce dynamisme nouveau génère évidemment une plus grande variété d'études sur le Canada et ce, sous toutes ses facettes. L'émergence de l'histoire sociale impose de nouveaux thèmes qui sortent des paradigmes de l'École de la frontière et de l'École laurentienne. De plus, les notions corollaires de bilinguisme, de biculturalisme, de multiculturalisme et de pluralisme permettent à l'histoire des groupes ethniques et à celle des autochtones de connaître une expansion considérable. Conséquemment, une nouvelle perception du passé des Prairies tend à s'imposer. «*Recent interpretations blurred [the] picture, it would seem, and yet promised a new and fascinating consensus. [These] interpretations had in common an emphasis upon the changing cultural perspective of Europeans, Canadians, and those of mixed cultural origin*⁴⁵.»

Alors que l'identité britannique dominait les Prairies pendant les premières années d'établissement, l'immigration de masse du début du XX^e siècle modifie complètement à moyen terme la composition ethnique de ces provinces. En plus de devoir s'adapter au processus de construction identitaire en cours dans les Prairies, les nouveaux arrivants, ukrainiens, polonais et italiens en majorité, y favorisent l'émergence d'une nouvelle réalité démographique. Étant donnée leur présence, le paradigme régional se veut de moins en moins satisfaisant pour expliquer le passé des Prairies. Le modèle uniforme de traditions britanniques n'occupe plus l'avant-scène. Il existe maintenant dans les Prairies un récit bien canadien qui repose sur une acceptation du multiculturalisme et de la différence, c'est-à-dire qui tient compte de ce que les racines des habitants se sont diversifiées avec l'immigration accrue.

⁴⁴ On pense ici à *Prairie Forum* et *Canadian Ethnic Studies*. Cette deuxième revue exprime dans son titre la réalité multiculturelle des Prairies.

⁴⁵ Gerald FRIESEN, «Historical Writing on the Prairie West», dans D.R. FRANCIS, et H. PALMER, éd. *The Prairie West – Historical Readings*, Edmonton, Pica Pica Press – Textbook division of the University of Alberta Press, 1992, p. 7.

Puisque le visage des Prairies est maintenant multiculturel, l'histoire régionale de cette partie du Canada parvient à tenir compte sans trop de difficultés de la mosaïque ethnique du pays. L'interprétation conventionnelle de l'histoire des Prairies ne parviendrait pas à contenir la diversité de la région. Cela fut autrefois possible lorsque l'intérêt portait sur l'implantation des groupes ethniques dans la société d'accueil et les attitudes de celle-ci envers ceux-là. Mais en fait, cette interprétation livrait davantage une description de l'hôte que celle des groupes ethniques.⁴⁶ Il est aujourd'hui nécessaire de considérer les expériences particulières des groupes ethniques à part entière, comme nous le verrons au chapitre 4 dans la section sur l'histoire des minorités et des groupes ethniques. Friesen considère qu'une révision de l'histoire des Prairies est nécessaire puisque cette perspective provient toujours de la société d'accueil. Ce commentaire est applicable à tous les domaines de l'histoire des Prairies, que ce soit l'histoire des femmes ou des autochtones

La diversité ethnique, conventionnellement laissée pour compte par l'historiographie des Prairies malgré son importance factuelle, s'est en quelque sorte vue reléguer dans une histoire des incompris et des marginaux. Alors que les nombreux thèmes conventionnels pouvaient tous s'intégrer à un récit national, ceux, plus novateurs, liés à l'histoire culturelle ou intellectuelle se voyaient négligés des historiens. Cet évitement d'une partie essentielle de l'expérience historique des Prairies a ainsi entretenu l'exclusion du récit (et des mémoires) de gens, de périodes et d'événements dont la connaissance est pourtant nécessaire pour aspirer à une compréhension générale du passé de la région.

Avec le temps, l'histoire des Prairies a tout de même complété une transition et s'est éloigné des paradigmes conventionnels. Elle est devenue celle de la contestation — sociale, politique et économique. «[In] *the typical fashion of a rebellious youth the region soon turned on its parent society to express a strong anti-central Canadian, and especially anti-Ontario, attitude, while at the same time displaying many of the attitudes and characteristics of the parent society*⁴⁷.» Les nouvelles générations d'historiens labourent les champs, entre autres, de l'histoire ethnique, de l'histoire des classes et de l'histoire des Amérindiens, et ce, pour

⁴⁶ FRIESEN, «Historical Writing on the Prairie West», *op. cit.*, p. 15.

⁴⁷ D.R. FRANCIS, *loc. cit.*, p. 50.

montrer autant la nature des différences qui caractérisent les Prairies par rapport au Canada central, que pour justifier la spécificité de leur expérience historique. Cette réaction des historiens régionaux des Prairies — et de tout l'Ouest, en fait — est bien entendu dirigée contre l'interprétation conventionnelle de l'histoire canadienne. L'expansion des identités limitées, de plus en plus palpable dans les récits d'histoire canadienne, s'est toujours produite en opposition à une histoire canadienne élaborée à partir du centre axé sur le politique, l'économique et les hommes de ce pays.

La protestation dans l'historiographie des Prairies se caractérise aussi par son opposition au Québec. Les vagues successives d'immigrants qui ont déferlé sur les provinces de l'Ouest ont notamment eu pour effet de réduire à des portions congrues les phénomènes de biculturalisme et de bilinguisme. En fait, l'histoire telle que racontée du point de vue conventionnel accommode la réalité biculturelle initiale du Canada. David Smith mentionne à cet effet que, «*There is a cultural cleavage between the West and Central Canada that began with the rejection of English-French dualism on the prairies in the last century, a rejection reinforced by immigrants for whom the original cleavage of confederation is meaningless*⁴⁸.» Pour ces historiens, il est ici évident que la création du récit historique autour des «deux solitudes» ne correspond pas nécessairement à la réalité culturelle actuelle. Voilà pourquoi plusieurs historiens cherchent à expliquer l'expérience historique en dehors des paradigmes conventionnels.

Aborder le passé des Prairies par ses aspects intellectuels et culturels est essentiel pour évaluer l'expérience historique globale de cette région au sein du Canada. «*Morton, Rea, Owram, Friesen, Rutherford and Jones have thus all contributed to an understanding of the intellectual and cultural values that formed the roots of late nineteenth-century western Canadian consciousness, but there is still a need for a full-scale study of the subject. [It] would shed further, perhaps more revealing, light on the unique features of the region that set it apart and have given it a strong regional consciousness ever since*⁴⁹.»

⁴⁸ David E. SMITH, «Political Culture in the West», dans D. J. BERCUSSON et P.A. BUCKNER. *Eastern and Western Perspectives*, Toronto, University of Toronto Press, 1981, p. 179.

⁴⁹ D.R. FRANCIS, *loc. cit.*, p. 53.

Loin de n'avoir été qu'une copie du Canada central, le développement des Prairies s'est fait selon des spécificités qui lui sont propres. À force de vouloir faire entrer dans un moule inflexible des provinces en plein développement historique, la majorité des habitants des Prairies ont voulu se distinguer et se différencier de leurs créateurs. *«It was the sense of alienation and protest, fit remarquer Douglas Francis, that differentiated the Prairies from the rest of Canada, setting it apart and giving it a regional identity⁵⁰.»* En exprimant dans leur récit historique les différences régionales, les historiens des Prairies brisent le fil conducteur d'une histoire qui se veut encore et toujours nationale.

La place faite à la pluralité s'accroît sans cesse dans le récit du passé des Prairies. Soucieuse de bien refléter la logique de l'expérience historique de la région, l'historiographie contemporaine prône évidemment l'inclusion de tous les groupes autrefois négligés. *«If the frontier myth of social equality was sometimes applied to the prairie west in earlier decades, the concepts of social hierarchy and social class were more influential in recent scholarship. Aboriginal subjects and concerns were, for the first time, receiving a great deal of attention. [...] The idea of a prairie region, once a static and environmentally-determined approach, was now a flexible descriptive device⁵¹.»* La diversité canadienne impose une non-reconnaissance aux autres minorités qui souhaitent être reconnues et incluses dans l'histoire de leur pays.⁵² *«Attempts to write general histories of any group may be branded as "metanarratives", a term that reflects a continuing battle over power and "voice"⁵³.»* En matière d'inclusion, en grande partie sous l'influence de l'histoire sociale qui a su modifier les anciens paradigmes exclusifs, l'historiographie des Prairies s'est grandement modifiée.

Plusieurs historiens mettent cependant au défi le paradigme régional dans l'étude de l'expérience historique de l'Ouest. Comme le mentionne Steve Hewitt, *«recent works collectively suggest that region, the bulwark variable of so much of what western Canadian historical writing has been about, is becoming repeatedly secondary or potentially irrelevant*

⁵⁰ D.R. FRANCIS, *loc.cit.*, p. 54.

⁵¹ FRIESEN, «Historical Writing on the Prairie West», *op. cit.*, p. 16-17.

⁵² Nous reviendrons sur la question des minorités, des groupes ethniques et des Amérindiens au chapitre 4.

⁵³ G. FRIESEN et R. LOEWEN. «Romantics, Pluralists, Postmodernists : Writing Ethnic History in Prairie Canada», dans *River Road – Essays on Manitoba and Prairie History*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 1996, p. 189.

*with an increased emphasis on class and race, among others, as explanatory tools*⁵⁴.» Hewitt n'est pas le seul à croire que l'histoire régionale soit désuète dans le contexte de l'expansion de l'histoire sociale dans l'interprétation du passé canadien. Bien que la cohérence régionale existe bel et bien, il semble que le paradigme régional soit souvent réducteur de l'expérience historique des Prairies. «*Thus to view the west up close is like looking into a kaleidoscope in which the brightly coloured pieces overwhelm the regional pattern*⁵⁵.» Il faudrait plutôt que les nouvelles interprétations tiennent compte de l'urbanité, de l'ethnicité, de l'expérience des Amérindiens et des femmes, en tenant compte des paradigmes essentiels, sans lesquels l'histoire de l'Ouest perdrait tout son sens.

La recherche d'une définition de la différence intrinsèque des Prairies au sein du grand récit canadien est-elle autre chose que la quête d'un nouveau mythe qui serait propre à l'histoire de cette région ? Friesen répond ainsi : «*So much will depend on the power and ability of Canadians to establish as strong an imagined community as their forebears were able to do*⁵⁶.» Les historiens sont aujourd'hui à la recherche des nouveaux paradigmes qui peuvent expliquer les Prairies. Cela dit, il serait tout aussi essentiel de redéfinir l'interaction et la relation possible entre les différentes régions, puis entre celles-ci et la nation.

2.2.1 Construire l'identité par la géographie : l'histoire de la Colombie-Britannique

Il ne conviendrait pas que nous abordions l'histoire des quatre provinces de l'Ouest dans un même souffle puisque le passé de la Colombie-Britannique se distingue de celui des trois autres provinces. C'est principalement de la géographie que les particularités du récit historique de la Colombie-Britannique émanent. «*A conditioning fact, affirme Douglas Cole, has been the geographic isolation that always pulls the province toward marginality, provincialism, and insignificance*⁵⁷.» Pour comprendre l'histoire de la Colombie-Britannique, il faut absolument commencer par se familiariser avec sa géographie, car celle-ci a façonné son passé et son identité, encore plus que n'importe quelle expérience.

⁵⁴ Steve HEWITT, «Something Old, Something New, Something Borrowed, Something Constructed : Recent Western Canadian Historical Writing», *Journal of Canadian Studies*, vol. 32, no. 3 (automne 1997), p. 162.

⁵⁵ R. GIBBINS et S. ARRISON, *Western Visions – Perspectives on the West in Canada*, Peterborough, Broadview Press, 1995, p. 1.

⁵⁶ FRIESEN, «The Prairies as Region – The Contemporary Meaning of an Old Idea», *loc. cit.*, p. 179.

⁵⁷ Douglas COLE, «The Intellectual and Imaginative Development of British Columbia», *Journal of Canadian Studies*, vol. 24, no. 3 (automne 1989), p. 70.

Il est d'autant plus difficile de décrire l'histoire de la Colombie-Britannique que son étendue et sa diversité complexifie tout essai d'élaboration d'une vision globale de son expérience historique. Mais encore, son expérience historique est différente des Prairies dans ses événements. Le chemin de fer a eu, bien entendu, son importance dans la création et le développement de la Colombie-Britannique, mais on s'attarde plus volontiers à la ruée vers l'or, voire à l'idée de province « *western* ». Le récit historique construit du passé de cette province vise beaucoup à différencier ce passé de celui des États-Unis. Par exemple, certains historiens font valoir que le climat et le mode de vie de plusieurs de ses habitants auraient pu se combiner pour créer un monde aussi instable que le fut l'Ouest américain. Et pourtant, les autorités de la Colombie-Britannique se sont toujours efforcées de faire régner l'ordre.

La région imaginée, pour reprendre la notion de Friesen, s'avère centrale dans le cas de la Colombie-Britannique. Comme l'exprime Jean Barman, « *British Columbia is not so much a place as a state of mind*⁵⁸. » C'est que la diversité des origines au cœur de l'expérience historique de cette province est surprenante. Il est en effet possible de parler d'un héritage provenant des Britanniques, des Américains, des Canadiens, mais surtout des nombreux groupes de Premières Nations. La place des autochtones dans le récit du passé de la Colombie-Britannique a toujours revêtu une grande importance, vu l'espace qu'ils occupent dans le paysage présent et passé. L'intérêt de l'expérience historique de la province ne réside pas dans ses hommes politiques ni dans les grands mythes de l'Ouest (Rébellions, chemin de fer...), mais plutôt dans sa spécificité née de sa géographie particulière et génératrice de ses propres mythes.

Les régions abondent à l'intérieur même de la province pacifique. La Colombie-Britannique en compte dix et chacune d'entre elles abrite ses particularités, ses oubliés et ses idées parfois biaisées sur le passé. Robin Fisher ajoute que « *A good deal of the province's internal history has also been written from a metropolitan point of view as is informed by the idea that influences flowed from the cities in the south to their hinterland*⁵⁹. » Cette façon

⁵⁸ Jean BARMAN, «The British Columbia Identity », dans *The West Beyond the West – A History of British Columbia*, Toronto, University of Toronto Press, 1996, p. 352.

⁵⁹ Robin FISHER, «Matter for Reflection : *BC Studies* and British Columbia History», *BC Studies*, no. 100 (hiver 1993-94), p. 73.

d'interpréter l'histoire de la Colombie-Britannique limite évidemment le potentiel rassembleur du récit historique. Les régions éloignées dont l'expérience historique particulière ne se rapproche pas de celle des zones métropolitaines sont alors soit négligées, soit carrément incomprises. Par ailleurs, aussi essentielle soit-elle à la compréhension de ce qu'est et a été la Colombie-Britannique, la géographie n'est pas le seul élément important. En effet, tout comme dans les Prairies, les questions ethniques et raciales ont acquis de plus en plus d'ampleur et le paradigme régional, parvenant mal à les intégrer, s'avère insuffisant.

D'une multitude de façons, la Colombie-Britannique se distingue non seulement des autres provinces de l'Ouest, mais aussi du reste de tout le Canada. Comme l'Île-du-Prince-Édouard, la Colombie-Britannique s'est jointe à la Confédération quelques années après les quatre provinces fondatrices. Et à compter de son adhésion, en 1871, «*British Columbia was in, but not of, Canada*⁶⁰.» Les thèmes conventionnels qui caractérisent l'histoire canadienne conviennent donc assez peu pour expliquer le passé de cette province. «*Nature is different, heritage is different, character is different*, spécifie Cole. *Perhaps then the mind is also different, as peripheral to "English-Canadian" ideas as the province is to the Laurentian Thesis*⁶¹.» En vérité, le thème qui revient le plus souvent sous la plume des historiens de cette province est presque toujours celui de la marginalité, une marginalité pensée sous tous ses aspects possibles. Contrairement à plusieurs provinces, notamment celles de l'Atlantique qui cherchent à définir et faire accepter leur place dans la trame historique canadienne, la Colombie-Britannique fait preuve d'une grande maturité par rapport à son parcours historique distinct. Ses différences, ouvertement acceptées et affichées, lui fournissent d'ailleurs un tremplin pour s'intégrer au tout dans le contexte de la diversité historique canadienne.

Toutefois, dans la perspective qui est celle de l'histoire régionale, il est difficile pour la Colombie-Britannique de trouver sa place dans l'histoire du Canada. La province se distingue notamment par la culture amérindienne de la côte ouest, titulaire d'un art unique, par le fait qu'elle possède une frontière sur l'océan Pacifique, et ainsi de suite. Ce dernier élément se révèle particulièrement intéressant dans les études comparatives, puisque l'on s'est aperçu que

⁶⁰ COLE, *loc. cit.*, p. 72.

⁶¹ *Ibid.*, p. 74-75.

la Colombie-Britannique, à bien des égards, avait plus de traits communs avec la Nouvelle-Zélande qu'avec les Prairies, ce qui n'est pas sans nous rappeler la situation de Terre-Neuve-Labrador présentée précédemment. L'écriture de l'histoire de la Colombie-Britannique est aussi aux prises avec ses problèmes, selon Robin Fisher. À ce sujet, la revue *BC Studies* a soutenu en plusieurs occasions que l'histoire de la Colombie-Britannique était abordée avec étroitesse d'esprit et qu'elle manquait d'idées originales et de débats. Fisher considère que les historiens de la province ne réfléchissent pas à ce qui lui est fondamental. Le concept de diversité, si essentiel aux yeux de Barman, poserait d'ailleurs problème, selon Fisher. Celui-ci cite Barman à l'effet que « *“British Columbia’s distinctive identity rests in its diversity and ambiguity”* », ce qui l'amène à conclure à regret que « *we have general confusion before there have been any well-considered constructs*⁶². »

Les historiens de la Colombie-Britannique ont beau afficher avec aisance les différences et particularités du parcours de leur province, il n'en demeure pas moins que c'est au sein d'une petite communauté académique qu'ils le font. Le nombre d'historiens (et conséquemment d'idées) s'en trouve forcément restreint, ce qui peut entraîner une certaine fermeture dans l'élaboration de paradigmes historiques dans cette province. Ces historiens sont malgré tout perméables aux influences en provenance du milieu historien de l'Est du pays. « *There remains a sense that the only good ideas are imported ones and that approaches are particularly valid if they come from the east*⁶³. » Mais, vu cette réalité historique si différente en Colombie-Britannique, peut-être que l'utilisation des idées et paradigmes de l'Est serait la cause de ce manque d'ouverture dans la création du récit de leur expérience historique.

Certains historiens se questionnent sur la validité du paradigme régional dans l'étude du passé canadien. En raison de la grande diversité ethnoculturelle dans chacune des régions, plusieurs proposent que la province constitue maintenant l'élément d'analyse principal. D'autres estiment plutôt que le concept d'identités limitées de Careless et Cook a pris trop

⁶² FISHER, *loc. cit.*, p. 66.

⁶³ *Ibid.*, p.71.

d'ascendant dans les schèmes interprétatifs du passé du Canada. Plusieurs historiens en concluent que trop d'attention a été consacrée aux identités limitées et que le cadre régional utilisé de façon presque abusive dans l'écriture de l'histoire encourage le bris du fil conducteur de l'histoire canadienne. Encore aujourd'hui, les récits de l'expérience historique canadienne que nous lisons reposent sur, et perpétuent, les interprétations conventionnelles et les identités limitées...

Le paradigme de la frontière qui se veut unificateur et national a pour effet de marginaliser les régions, rendant leur expérience historique anormale et inadéquate. Le même constat s'applique à plusieurs domaines de l'histoire sociale. L'histoire des classes, celle des minorités et des groupes ethniques et celle des femmes sont des secteurs de l'histoire canadienne qui avaient auparavant été négligés, alors qu'ils font tous dorénavant partie du récit historique canadien actuel. Quels sont les paradigmes adéquats aujourd'hui ? Est-ce que les alternatives proposées par l'histoire sociale sont viables pour enquêter sur le passé canadien ? Comment retrouver le fil conducteur sans exclure un groupe ou une région ? Avant de répondre à ces questions reliées à l'historiographie régionale, nous devons explorer les propositions de participants très importants au débat sur la mise en histoire de l'expérience historique canadienne : les historiens du national. Ces derniers, comme nous l'avons mentionné, considèrent que l'histoire régionale et que l'histoire sociale brisent le fil conducteur de l'histoire canadienne. Alors que l'histoire régionale peut évoluer en retrait de ces querelles, l'histoire sociale reçoit les attaques directes des historiens conventionnels.

CHAPITRE 3
L'HISTOIRE DU CANADA COMME GRANDE SAGA NATIONALITAIRE -
LES TENANTS DE L'HISTOIRE «DE LA NATION CANADIENNE»
OU QUAND LES (DEAD) WHITE MEN PARTENT EN GUERRE

Les changements qu'a connus la profession historique durant les années 1960 et 1970 ont ébranlé, voire marginalisé, la trame conventionnelle de l'histoire du Canada. Depuis, les accusations fusent en provenance du camp des historiens nationalistes. Les partisans d'une histoire régionale sont souvent pointés du doigt pour avoir détruit l'histoire nationale et, par conséquent, l'identité et la nation canadienne. Ces derniers ne sont pas les seuls à subir la critique. Comme nous le verrons dans ce chapitre, les promoteurs de l'histoire sociale n'échappent pas eux non plus à ces accusations.

Nous sommes en présence, dans ce cas-ci, d'un problème d'autorité de voix. Quelle histoire au juste voulons-nous raconter ?, demandait J. M. Bumsted à la conférence *Giving the Future a Past/Donner à l'avenir un passé*.¹ Il faut convenir que la tâche d'écrire une histoire de la nation canadienne n'est pas une sinécure. Les éléments à conjuguer pour réaliser un projet acceptable à tous sont fort nombreux. Comme il est rappelé en préface du livre *Colonies*², de telles œuvres d'histoire globale doivent inclure les «*major issues facing Canada today [which] are : the place of first nations, the role of women, the balance between regionalism and national unity [...] the uniqueness of Québec – all had roots in our colonial history*»³. Plusieurs historiens adhèrent encore à la version très conventionnelle de l'histoire canadienne, laquelle se structure en priorité autour du politique, de l'économique et du militaire. Mais ils subissent néanmoins les pressions de la tendance actuelle en faveur d'une interprétation plus inclusive de l'expérience historique canadienne. Le présent chapitre servira à mieux comprendre ce que proposent les historiens nationalistes. Le retour à l'histoire

¹ Jack M. BUMSTED, «Une histoire nationale ou des histoires nationales/A National History or National Histories», Association d'études canadiennes. *Donner à l'avenir un passé / Giving the Future a Past*, Winnipeg, Manitoba, le samedi 20 octobre 2001.

² D. BERCUSON, K. ABEL, D. AKENSON, P. BASKERVILLE, J. M. BUMSTED et J. REID, *Colonies – Canada to 1867*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1992, 538 p.

³ D. BERCUSON, K. ABEL, D. AKENSON, P. BASKERVILLE, J. M. BUMSTED et J. REID, *Colonies – Canada to 1867*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1992, 538 p. Cité dans J. E. BELLIVEAU, «Canadian History, New Yet Familiar», *Acadiensis*, vol. 22, no. 2 (printemps 1993), p. 166.

nationaliste est-il nécessaire? Que faire, dans un cadre conventionnel, des fragments d'histoire qui ont émergé de l'histoire sociale? Est-il possible de réconcilier ces deux tendances?

Comme on l'a montré dans le chapitre précédent, l'appel lancé par Careless et Cook en faveur d'une démarche orientée vers les identités limitées (régions, classes, groupes ethniques et genre) a été entendu et les résultats s'observent aujourd'hui sur les rayons des bibliothèques et dans les pages des revues scientifiques. Plusieurs historiens ont cependant vu dans cette expansion du discours historique une menace à l'identité canadienne et, surtout, une attaque contre l'histoire canadienne, voire contre la nation canadienne, dans son ensemble. Devant la multitude de nouveaux fragments d'histoire sans cesse créés, ils en ont conclu à l'inévitable bris, à terme, du fil conducteur de l'histoire du Canada.

Careless et Cook eux-mêmes regrettent aujourd'hui les effets qu'a eus leur appel sur l'histoire canadienne. Cook expliquait récemment⁴ qu'il s'était trompé en parlant d'identités limitées, puisque cela avait eu pour effet de mettre ces identités en opposition les unes par rapport aux autres et de les rendre moins englobantes, donc moins importantes que les *unlimited identities* et les identités nationales⁵. Il disait aussi déplorer que les identités limitées soient devenues aussi fermées et rigides que les interprétations conventionnelles, telles que proposées jadis par Creighton ou Innis. Autrefois, comme nous l'avons vu dans la section sur l'historiographie du Canada anglais, les écoles historiques se montraient très attachées à la construction de la nation et à la géographie du pays, et ce malgré le fait que la validité et l'existence même de ces réalités fussent peu questionnées. «*Earlier generations of Canadian historians had written of 'nation', 'nationalism', and 'Canadians' as though they were rigorously defined, essential phenomena. Now a new generation of historians had begun to treat – and expand – 'Limited Identities' until they, too, had become primary, even essential*, déplore Cook. *A new hardening of the categories had begun to set in... [Limited Identities] threatened to become another received truth, a cliché, an atrophied centennial*

⁴ Ramsay COOK, «Identities Are Not Like Hats», *Canadian Historical Review*, vol. 81, no. 2 (juin 2000), p. 260-265.

⁵ *Ibid.*, p. 262.

*cerebration*⁶.» Une telle perception des conséquences des identités limitées sur l'histoire canadienne est monnaie courante chez plusieurs historiens.

Malgré les répercussions qu'a eu le développement de l'histoire sociale sur la trame historique canadienne, peu d'historiens sont montés aux barricades pour demander un retour à l'histoire nationale classique. Dans le Canada d'aujourd'hui, il est devenu presque intellectuellement dangereux de plaider pour un retour à l'histoire politique ou militaire, puisque cela impliquerait de réduire la place des femmes ou encore des minorités dans le tableau global. Comme le souligne John English, «*the troubles for political history began in the 1960s when the traditional came to represent not authority but fustiness or even repression. [...] "Nation-building" formed character and politicians shaped circumstances. The historian, indeed, seemed to be the guardian of national tradition*⁷.» L'histoire nationale apporte pourtant des éléments nécessaires à la compréhension du passé canadien. «*There is good reason for concern about the decline of political history*, écrit à ce propos Reg Whitaker, *for the state has been central to Canadian development*⁸.» Une remarque semblable pourrait s'appliquer à l'histoire militaire, reconnue par d'aucuns comme importante à l'identification de héros et au développement d'une conscience historique.

L'attitude la plus commune consiste à opposer constamment l'histoire nationale à l'histoire sociale, comme nous le verrons dans la section suivante. Il existe cependant des historiens qui croient à la compatibilité des deux domaines :

[...] Jean-Paul Bernard, par exemple, pour qui l'histoire nationale ne s'oppose aucunement à l'histoire sociale. Il faut étudier la formation et l'évolution du cadre national, certes, sans négliger les autres niveaux. «Cela se fera, écrit Bernard, en faisant participer à l'objet d'analyse les régions, les groupes sociaux, les groupes ethniques et la division des genres, de même que le rapport aux ensembles plus vastes. La formation globale d'une société nationale non homogène et socialement diversifiée [...] et la question de l'identité qui s'y rattache, exige qu'on considère à la fois l'État, lieu parmi d'autres du pouvoir

⁶ Ramsay COOK, «Identities Are Not Like Hats», *loc. cit.*, p. 262-263.

⁷ John ENGLISH, «The Second Time Around : Political Scientists Writing History», *The Canadian Historical Review*, vol. 67, no. 1 (mars 1986), p. 1.

⁸ Reg WHITAKER, «Writing About Politics», dans John SCHULTZ, éd., *Writing About Canada – A Handbook for Modern Canadian History*, Scarborough, Prentice-Hall Canada Inc., 1990, p. 1.

politique, le marché national, lieu parmi d'autres du développement de l'économie, et la culture, l'autre dimension des choses»⁹.

L'histoire politique demeure un paradigme possible pour l'étude du Canada, mais encore faut-il qu'elle élargisse ses horizons traditionnels. «Il ressort de ce débat que l'histoire politique avait été négligée à cause de sa définition trop étroite du domaine et de sa relation trop intime avec l'histoire dite "nationale" ; sa reviviscence tient à l'élargissement du domaine "du" politique et à l'extension de la notion de pouvoir, grâce à sa fréquentation des autres domaines et à l'influence des sciences sociales¹⁰.» Alfred Dubuc propose ici une solution qui plaît à plusieurs historiens puisqu'elle permet d'aborder les questions du pouvoir, des rapports exploitants / exploités, etc. L'histoire politique vue par le prisme du social est prometteuse dans la mesure où elle rend envisageable, par l'entremise d'«une fusion éventuellement harmonieuse de [l'histoire sociale et de l'histoire conventionnelle – politique, constitutionnelle et militaire]¹¹», l'ouverture sur une narration globale de l'histoire du Canada.

Deux historiens ont crié plus haut et plus fort que les autres que la disparition d'une histoire conventionnelle allait mener le Canada à sa perte. Dans un article du début des années 1990, Michael Bliss a déploré le scindement et le fractionnement de l'histoire canadienne et, conséquemment, du Canada¹². Six ans plus tard, dans un petit livre très controversé intitulé *Who Killed Canadian History?*, J. L. Granatstein s'est attaqué à tout ce qui, selon lui, avait contribué à tuer l'histoire canadienne¹³.

3.1 Pleurer la mort de l'histoire canadienne dans l'espoir que revive l'histoire nationale

L'article de Bliss a suscité bien peu de réactions en comparaison avec le livre de Granatstein, à l'origine d'une polémique toujours vivante. C'est que *Who Killed Canadian History?* est un livre de colère, un pamphlet. Granatstein, aveuglé par son ire et son

⁹ Bernard DIONNE, «Le nationalisme canadien à la recherche de ses héros», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, no. 2 (automne 1998), p. 246-247.

¹⁰ Alfred DUBUC, «À propos de : *Qui a tué l'histoire du Canada?* – Nous sommes tous des assassins !», *Bulletin d'histoire politique*, vol. 8, no. 1 (automne 1999), p. 204.

¹¹ Félix BOUVIER, «J. L. Granatstein, *Who Killed Canadian History?* – Recension», *Bulletin d'histoire politique*, vol. 7, no. 2 (hiver 1999), p. 158-159.

¹² Michael BLISS, «Privatizing the Mind: The Sundering of Canadian History, The Sundering of Canada», *Journal of Canadian Studies*, vol. 26, no. 4 (hiver 1991-1992), p. 5-17.

¹³ J. L. GRANATSTEIN, *Who Killed Canadian History?*, Toronto, Harper Collins, 1998, 156 p.

découragement face à la disparition de l'histoire national(ist)e, a suscité beaucoup de réactions chez ses collègues. Son livre a été écrit dans le contexte des propositions des National Standards aux États-Unis, mais aussi à la suite d'une enquête qu'il a réalisée à Glendon College en 1995. Il s'en est pris à tout ce qui pouvait entraver un récit historique conventionnel fondé sur l'éloge des grandes réussites nationales. Dans sa mire, on retrouve aussi bien les gouvernements que les universitaires surspécialisés et les écoles qui n'enseigneraient plus l'histoire, etc.

À chacune des conférences sur l'état de l'histoire canadienne auxquelles nous avons eu la chance d'assister¹⁴, d'innombrables conférenciers commençaient invariablement leur exposé en proclamant que l'histoire canadienne n'est pas encore morte, tant s'en faut. Le désir d'une histoire pancanadienne demeure, bien que l'orientation que propose de lui donner Granatstein soit loin de faire l'unanimité. La polémique a toutefois le mérite de soulever d'importantes questions au sujet de l'accessibilité (à un public académique et non-académique) d'une histoire jugée hermétique, en ce moment très prisée. Granatstein a raison sur au moins un point : la surspécialisation a fait en sorte que les professionnels de l'histoire «*have since turned inward*¹⁵» et que les discussions d'un domaine à l'autre se sont faites de plus en plus rares.

Granatstein, malgré certains débordements, propose un bilan intéressant de l'état de l'histoire canadienne. Il remarque à plusieurs reprises le manque de vision globale qu'ont les étudiants lorsque interrogés sur l'histoire canadienne. Considérant que l'histoire sociale a détruit le fil conducteur du récit de l'histoire canadienne, Granatstein voudrait que s'opère un retour à une histoire politique et militaire conventionnelle. L'histoire nationale, croit-il, avait l'avantage d'être rassembleuse. Les exploits des premiers ministres ou encore la construction

¹⁴ Association d'études canadiennes, *Donner à l'avenir un passé / Giving the Future a Past*, Winnipeg, Manitoba, 19 au 21 octobre 2001. Cette conférence est probablement la plus marquante à cet égard. Presque cinq ans après la publication du livre de Granatstein, on s'acharne encore à montrer que l'histoire nationale est vivante. Si Granatstein n'a pas su atteindre ses objectifs au sujet du retour à une histoire nationale, il a par contre amené beaucoup de gens à plancher pour prouver la vivacité de l'histoire du Canada. Précédemment, nous avons aussi assisté à la conférence sur le même thème à l'Université McGill de Montréal. McGill Institute for the Study of Canada, *L'avenir de notre passé : une conférence sur l'innovation de l'enseignement et de l'apprentissage de l'histoire / Giving the Past a Future : A Conference on Innovation in Teaching and Learning History*, Écrits du colloque, présentations préliminaires des orateurs, Montréal, 1999.

¹⁵ GRANATSTEIN, *op. cit.*, p. 67.

du Chemin de fer possédaient la capacité de rassembler les Canadiens. Ce genre de narration nationale misait sur la logique de la chronologie et la force des moments unificateurs, à l'opposé de l'histoire sociale qui se montre surtout soucieuse d'exposer les différences.

Il est essentiel de convenir que, d'une manière ou d'une autre, un fil conducteur doit être identifié. Présentement, les historiens canadiens entretiennent entre eux un dialogue de sourds. Comme le déplorait Granatstein, chacun est isolé dans son domaine, dans ses fragments d'histoire. Ainsi, lorsque se présente le moment d'écrire une histoire pancanadienne (et même une histoire générale, comme par exemple dans le cas des manuels d'histoire), chacun réclame que suffisamment d'espace soit consacré au récit de son expérience, à un tel point que l'histoire canadienne devient parfois cacophonique à cause de toutes les voix distinctes qui s'élèvent. *«There are many histories – far too many for us to teach. Better to offer none at all»*, mentionne Granatstein dans l'avant-propos qui donne le ton à l'ensemble de l'ouvrage, *«but the answer should be that we will teach the history of Canada, of all its people, of their role in developing this nation, and of Canada's place in the world¹⁶.»*

En théorie, nous en convenons, la manière la plus facile de régler le problème revient à la méthode Granatstein : un strict et habile retour à un récit unifiant. En pratique, toutefois, cette proposition n'a aucune chance de se réaliser, notamment à cause de ces voix qui, justement, offrent de nouvelles narrations, mais aussi parce que les trames narratives précédentes (Creighton, Innis) ont montré des failles importantes à l'origine de maintes exclusions du récit. Granatstein semble lire l'histoire sociale exclusivement au premier niveau. *«There was racism and sexism in Canada's past, just as there is today. There are not the only themes in our history, however, though one would be hard-pressed to prove it from the history education offered to Canada's young schoolchildren. [...] Somewhere, somehow, we have completely lost our way¹⁷.»* Dans cette perspective, nous pouvons comprendre son désir de renouer avec une meilleure interprétation du passé, selon lui une histoire jugée plus positive.

¹⁶ GRANATSTEIN, *op.cit.*, p. xi.

¹⁷ *Ibid.*, p. xiii et xiv.

Granatstein semble aussi considérer que la culture canadienne – entendue comme le produit de «*the European civilization on which our nation is founded*¹⁸» – est omise de l’histoire. Il récuse le concept de multiculturalisme dans l’histoire du Canada, estimant que la mosaïque culturelle est un mythe et que celui-ci a fortement contribué à isoler des groupes ethniques qui continuent de pratiquer leurs traditions sans s’intégrer au Canada. Granatstein cite Ken Osborne à cet effet : «*Multiculturalism painted Canada as a community of communities, but its emphasis was on the plural rather than the singular [...]. The final result was usually a series of discrete but mutually isolated heritages, united only by being located in the same political unit*¹⁹.»

Ce que la majorité des historiens considère comme la révision légitime de l’histoire conventionnelle vers une histoire nouvelle et surtout inclusive consiste donc, pour Granatstein, en une destruction progressive du Canada. Granatstein explique cependant que «*ours is a nation where everyone [...] seems to be engaged in an unthinking conspiracy to eliminate Canada's past. [...] There are no heroes in our past to stir the soul, and no myths on which a national spirit can be built.*» Il renchérit en disant que «*indeed, it sometimes seems that Canadians have deliberately deconstructed their past, sacrificing it for the good of a mythical present*²⁰.»

L’histoire politique, militaire et économique sont nécessaires pour comprendre la nation canadienne, estime Granatstein qui voit dans les politiciens et les héros des grandes guerres des éléments de construction et de définition de l’identité et de la nation canadienne. L’exposition du passé militaire canadien, par exemple, pourrait ainsi grandement aider à créer ou renforcer un lien national. Citant à l’appui de ses dires l’historien Patrick Brennan, Granatstein considère que plusieurs Canadiens, en visitant entre autres le monument de guerre canadien de Vimy, pourraient faire «*this surprise discovery of a powerful emotional link to their collective past*²¹.» Que l’histoire nationale ait été reléguée au second plan et que les élèves du primaire et du secondaire en apprennent surtout sur les «petites questions» d’histoire

¹⁸ GRANATSTEIN, *op.cit.*, p. xiv.

¹⁹ Ken OSBORNE, cité dans GRANATSTEIN, *ibid*, p. 103.

²⁰ GRANATSTEIN, *ibid.*, p. 3-4.

²¹ Patrick BRENNAN, cité dans GRANATSTEIN, *ibid*, p. 133-134.

sociale l'inquiète beaucoup. «*The idea that Canada is bigger than the provinces, that national issues and national projects have mattered, is scarcely mentioned. The national context, is provided only incidentally*²².» Il reconnaît néanmoins que plusieurs historiens utilisent encore la nation comme principal paradigme d'étude de l'expérience historique canadienne. «*There are still first-rate historians who produce books of large-scale narrative, on important national themes, that achieve popular appeal. [...] Scholars such as Desmond Morton, Doug Owram, Robert Bothwell, David Bercuson, and Terry Copp have combined sound scholarship and high-quality prose to break out of the academic narrow confines*²³.» L'importance de la chronologie revient aussi très souvent dans le discours de Granatstein. Il s'agit selon lui de la seule logique organisationnelle de l'histoire pour que les gens comprennent les causes et les conséquences des événements. En définitive, l'auteur reste optimiste quant à la possibilité d'un retour à l'histoire nationale. Après tout, la chose s'est vue ailleurs. «*In Britain, the United States and Europe, national history is again starting to take its proper place*», affirme Granatstein. Une telle tendance signifie, selon lui, que «*the pendulum will swing, and the new debate will eventually happen in Canada, too*²⁴.»

Ce livre avance plusieurs arguments plaidant pour la nécessité d'une histoire nationale solide pour que puissent se construire, en prenant appui sur elle, une nation et une identité canadiennes fortes. Il semble toutefois que le discours historique de Granatstein manque à certains moments d'ancrage dans la réalité historiographique présente, qu'il perçoit comme étant «*all dressed up with nowhere specifically to go*²⁵.» Granatstein souhaite une grande saga nationalitaire qui raconte l'histoire des héros, des grands politiciens, des événements majeurs de notre passé commun à tous. Il recherche une combinaison intégrant les Premières Nations et les immigrants, le tout bien enraciné dans la culture canadienne et suivant une chronologie propre à cette dernière.

La destruction de l'histoire canadienne, Michael Bliss l'a expliquée plus sobrement et son propos a suscité des réactions très pertinentes. Étant lui-même issu des changements qu'a

²² GRANATSTEIN, *op.cit.*, p. 37.

²³ *Ibid.*, p. 73.

²⁴ *Ibid.*, p. 77-78.

²⁵ WHITAKER, *loc.cit.*, p. 17.

connus la communauté historienne universitaire, il a autrefois partiellement adhéré aux vertus de l'histoire sociale dans les sujets choisis, plus que dans leur traitement. «*I then had a lot to say about the economics of pork-packing and shell production in World War I, recounted daily, sometimes hourly events in the discovery of insulin, and this season would like to sell you 270 pages about one smallpox epidemic in one Canadian city in one year*²⁶.» Bliss fut donc à la fois témoin et acteur des grandes mutations au chapitre des types d'objets d'étude retenus pour creuser le passé canadien.

Cependant, il critique maintenant la fragmentation de l'histoire canadienne qui va à son avis jusqu'à sa ghettoïisation.²⁷ Tout en reconnaissant que les recherches à la source de cette fragmentation étaient nécessaires, Bliss insiste surtout sur le fait que les historiens, selon lui, sont allés trop loin dans leur quête du particulier. «*By the disintegration of Canadian history*», Bliss «*means the loss of interest in studying the evolution of a national community by many people who consider themselves specialists in the history of Canada*²⁸.» En outre, l'intégration de ces multiples «petites histoires» à la grande trame historique s'avère très ardue et implique une certaine accusation et victimisation face à notre passé. Bliss reconnaît par ailleurs avoir pensé, à une autre époque, que le rôle de sage et de définisseur de la nation s'agençait mal à la tâche première qui incombe à l'historien.

Comme plusieurs de ses collègues, Bliss fait maintenant valoir les changements qui sont survenus dans l'histoire politique. Renouvelé, ce domaine englobe maintenant beaucoup plus que les grands dirigeants, les élections ou encore les affaires gouvernementales. L'analyse de l'auteur le conduit tout droit vers «*a plea that we in part return to the Canadian historians's responsibility to write and talk about Canada, that we return to national history, to public history, to trying to write the history of Canadians as a people who are united – not by myths, not by ephemeral institutions or social programs, but by a rich, common history of achievement and failure, unity and diversity, limited identities and the experience of coping*

²⁶ BLISS, *loc.cit.*, p. 9. Michael Bliss fait ici référence à son livre *Plague : A Story of Small Pox in Montreal*, Toronto, HarperCollins Publishers, 1991, 306 p.

²⁷ *Ibid.*, p. 6.

²⁸ *Ibid.*

*with those limited identities*²⁹.» Il serait donc possible, et souhaitable, de revenir à l'histoire politique, mais à condition de le faire en tenant compte des avancées de l'histoire sociale. Cette nouvelle histoire politique pourrait alors très bien être celle de tous les acteurs, les dirigeants autant que les «dirigés».

Les perceptions et les propositions de Bliss, bien que difficiles à accepter pour les historiens du social qui craignent un retour à l'histoire nationale stricte, sont intéressantes et donnent à réfléchir sur l'orientation actuelle de la trame historique et sur le rôle de l'historien dans la définition d'une identité canadienne solide. Ce débat, utile à la profession historique, s'est cependant gâché avec la publication du livre de Granatstein. En tirant à bout portant, Granatstein s'est heurté à des adversaires particulièrement résistants et articulés. Les historiens régionaux et sociaux «*were no longer prepared to pretend that "a single narrative voice, based on power exercise from above, could tell the one story of Canada's true past [...] for there was no one story.*"³⁰»

3.2 L'épopée médiatique de la série *Le Canada, une histoire populaire/Canada : A People's History*

La série télévisée *Le Canada, une histoire populaire* a sans contredit offert une autre présentation controversée de l'histoire du Canada. Le débat autour de la série fut tout particulièrement vif au Québec, mais il nous paraît plutôt relever d'un questionnement sur l'écriture de l'histoire du Québec en tant qu'histoire nationale, plutôt que d'un questionnement sur l'inscription de la province dans le casse-tête que représente l'écriture d'une histoire pancanadienne. Pour cette raison, nous réservons pour le chapitre 5 nos remarques et nos analyses du débat québécois.

À la suite des articles de Michael Bliss, le but premier et avoué de Mark Starowicz, producteur exécutif, était de créer une série télévisée sur l'histoire du Canada à laquelle toutes et tous, au sein de la société canadienne, sauraient s'identifier soit une histoire consensuelle. Starowicz voulait mettre en images une grande saga historique télévisuelle. Bien informé

²⁹ BLISS, *loc.cit.*, p. 15-16.

³⁰ J.L. GRANATSTEIN cité par Charlotte GRAY, «History Wars», *Saturday Night* (7 octobre 2000).

comme une majorité de citoyens, à l'époque de l'élaboration du projet (1996), que l'intérêt pour l'histoire du Canada était faible et que les Canadiens étaient passablement ignorants de leur passé commun, Starowicz a vu dans la télévision un outil capable de changer cette réalité. «*Starowicz strongly [believed] that it [was] the responsibility of the country's public broadcaster – who else, after all, could possibly take it on – to present Canada to Canadians in such a way as to compel them to watch*³¹», et c'est effectivement à Radio-Canada et CBC qu'incomba la tâche de créer, les premiers, une série historique d'une telle ampleur³². Comme la majorité des historiens et des intellectuels qui s'inquiètent de la disparition de l'histoire nationale, les producteurs de la série établirent rapidement un lien entre la connaissance répandue du passé et l'évolution présente et future du pays. Ce lien est devenu de plus en plus important au lendemain du référendum de 1995. En effet, ces années sont marquées par le *kulturkampf*, soit un affrontement entre les pouvoirs pour une plus grande reconnaissance de la légitimité de leur groupe auprès de la communauté.

La principale notion qui a guidé Starowicz dans les méandres de son projet est celle d'asile (*refuge*, dans la version anglaise). La trame narrative de la série a donc été développée en fonction de l'idée qu'une «aventure collective de l'asile et du salut» se trouve «à la base de notre identité», encore qu'elle ait été «portée par plusieurs courants. [...] Nous sommes tous des *boat people*, bien que nous ne soyons pas arrivés à la même époque.» Précisons que les producteurs ont quand même tenté de mettre en relief que cela «ne tient pas entièrement compte de l'aventure française sur ce continent³³».

Selon les responsables de la série, le thème retenu de l'asile, très vaste, permettait d'englober tous les Canadiens et de parler de leur expérience dans un contexte fondamentalement positif. Starowicz a toutefois gardé en tête, dans l'élaboration de son projet, les nombreux conflits qui opposent les historiens du social et les historiens conventionnels.

³¹ Tod HOFFMAN, «Making History», *McGill News – Alumni Quarterly*, vol. 81, no. 3 (automne 2001), p. 20-21.

³² Patrick WATSON, «A Boy's Own Adventure : The Story of a Surprise Hit», *The Globe and Mail*, section «Books» (8 mars 2003), p. D-10 et D-11.

³³ Mark STAROWICZ «Postface», dans D. GILLMOR, et P. TURGEON, *Le Canada, une histoire populaire – De la Confédération à nos jours*, Saint-Laurent, Fides, 2000, p. 325.

Each of the sixteen episodes of Canada : A People's History will take account of what Starowicz calls "the main tracks – the arcs and dynamics of Canadian history." These will include aboriginal issues, immigration, the continental dialectic, class, gender, region. But ultimately – and this is what Starowicz hopes differentiates his production from the versions of history that came under fire from Bliss and Granatstein – relevant material from these "tracks" is braided into the traditional larger narrative³⁴.

La série se propose aussi de raconter une histoire du peuple canadien³⁵. Les personnages qui occupent l'avant-scène sont les petites gens, ceux que les sagas nationales précédentes avaient oubliés, les négligés. En dépit de ce souci, plusieurs commentateurs anglophones de la série ont néanmoins fait valoir que, sur ce fond d'intégration et d'inclusion des oubliés, c'est la même bonne vieille trame historique conventionnelle qui se perpétuait. «*What is most striking about Rebellion and Reform [l'épisode 4]*», fit par exemple valoir Jonathan Vance dans une critique dont le propos nous semble représentatif de l'ensemble, «*is that its central themes are so resolutely traditional. Despite the producers's insistence that this is a new version of Canada's past [it] is suffused with the venerable old Great Men theory, the notion that a few remarkable individuals shape the course of history. We do hear the voices of the common people, but the episode assumes that the decisive intervention of a handful of titans [...] was the catalyst for momentous events³⁶.*»

Il semble que Starowicz ait tout de même réussi à faire de sa série une grande saga nationale en mettant au premier plan, tant par le titre de l'œuvre que le choix des personnages qui interviennent directement à l'écran, surtout des gens ordinaires. En soi, cela constitue déjà une innovation dans ce genre de travail historique. Starowicz l'a cependant fait sur un fond conventionnel mis à l'épreuve depuis plusieurs années. Vance, dans sa critique pour le

³⁴ Charlotte GRAY, «History Wars», *Saturday Night* (7 octobre 2000).

³⁵ Il est intéressant de souligner ici que le titre anglais et le titre français ne réfèrent pas aux mêmes notions. *Canada : A People's History* renvoie réellement à l'histoire du peuple du Canada. Cette façon de faire de l'histoire des gens du Canada, très populaire au sein de la communauté historienne actuelle, rejoint très bien l'objectif de Starowicz de diffuser une grande saga historique canadienne. *Le Canada, une histoire populaire*, par contre, évoque plutôt le souci de produire une histoire accessible à tous les téléspectateurs... Cette différence initiale dans l'intitulé des deux versions nous permet déjà d'identifier une faille dans le projet de Starowicz. Dans cet esprit, rappelons le projet de manuel d'histoire commun élaboré à la fin des années soixante par des anglophones et des francophones. Il s'appelait *Unité et diversité* en français et *Unity In Diversity* en anglais. La différence est subtile en apparence, mais profonde dans ses implications sur la représentation suggérée du Canada.

³⁶ Jonathan VANCE, «Through a Traditional Lens», *National Post* (15 janvier 2001).

National Post, renchérit d'ailleurs à cet effet : «*By the same token, the episode is almost a primer of the old school of Canadian history. The emphasis on the central role of water routes owes much to Donald Creighton's Laurentian thesis, first expounded nearly 70 years ago [...] Again and again Rebellion and Reform gives us the history of the period through a traditional lens*³⁷.» Que le récit se soit concentré sur le Canada central peut être reçu comme une preuve supplémentaire de l'angle conventionnel adopté par Starowicz. Celui-ci était pourtant conscient de l'importance que son projet pourrait avoir sur la visibilité des provinces souvent mises en périphérie du récit. Ne mentionnait-il d'ailleurs pas en 1999, sur un ton plutôt humoristique, que «*one of the reasons [people can't name the capital of New Brunswick] is that they hardly see New Brunswick in their media unless a snowstorm hits it.*³⁸»?

Dans *The Beaver*, Peter Steven soutient pour sa part, contrairement à Vance, que la trame narrative générale présentée dans *Le Canada, une histoire populaire* est caractéristique de son temps. «*A People's History reflects its time and amply displays many differences from earlier versions of the standard story. Unlike most bygone histories, in this series native peoples are recognized as nations, not merely tribes. [...] The new mainstream provides viewers with more details. The producers assume admirably that Canadians want to delve deeper and are capable of handling greater complexities of history*³⁹.»

Comment évaluer cette série dans le cadre d'un questionnement sur l'histoire canadienne? Il faut bien admettre que Starowicz, bien qu'ayant préconisé une trame passablement conventionnelle de l'histoire canadienne, semble avoir gagné son pari de créer une histoire rassemblant le plus de groupes possibles. Il importe également de tenir compte du fait que cette série ne visait pas seulement à donner une histoire globale aux Canadiens ; elle aspirait parallèlement à raviver la flamme des Canadiens pour l'histoire, une flamme que certains intervenants disaient éteinte depuis plusieurs années. Dans ce contexte, le succès de Starowicz fut encore plus grand. «*The [Beothuk] sequence tells a story, in its best historic-present grammar, for dramatic emphasis. It features a dramatic character. And like the*

³⁷ VANCE, *loc.cit.*

³⁸ Mark STAROWICZ, «A Nation Without Memory», *The Globe and Mail* (6 Février 1999).

³⁹ Peter STEVEN, «Canada's History Unfolds», *The Beaver*, vol. 80, no. 6 (décembre 2000-janvier 2001), p. 46.

*rhythm of a fiction film scene, the sequence starts with a mystery, develops an emotional centre, and carries forward to a sense of completion*⁴⁰.» Si les discussions ont abondé au sujet des nombreuses interprétations possibles que les producteurs ont mises de côté, presque tous les commentateurs de la presse écrite ont en revanche convenu que l'œuvre dans son ensemble constituait une réussite médiatique et qu'elle avait atteint certains de ses objectifs, notamment en ce qui touche à l'intérêt du grand public pour l'histoire, comme le prouve les cotes d'écoute de la série – au Canada anglais tout au moins.

La décision des producteurs de se passer d'interventions directes d'historiens, parfois intimidantes pour un communicateur se confrontant aux contraintes de la vulgarisation, a possiblement contribué à susciter et à maintenir l'intérêt des téléspectateurs. Par contre, elle a pu donner l'impression que la critique des diverses interprétations du passé canadien qu'ont formulées des générations d'historiens était négligée. «*The series lays out for us an apparently undisputed "grand narrative", the end result of a discipline's scholarly work, a consensus of historical thinking*», a ainsi écrit Peter Steven. «*Canada's history, not The Greatest Story Ever Told, represents a never-ending chain of cause-and-effect gliding forward with a relentless and exciting inevitability*⁴¹.» Quoiqu'elle ne fasse pas consensus, la grande trame narrative retenue par Starowicz et son équipe se voulait la moins controversée possible, inscrite dans la continuité d'une trame jadis largement acceptée, ce qui a conduit Jonathan Vance à soutenir que «*perhaps the greatest strength [of the series] is not in telling the story of Canadian history as it's never been told, but in reminding us of the magic of Canadian history as it used to be told*⁴².» En vérité, lorsqu'on se questionne sur la façon de repenser l'histoire canadienne pour qu'elle soit de nouveau porteuse d'une logique nationale, on ne peut s'empêcher de se demander si, en fait, les discours contenus dans les récits de Creighton ou Innis ne constituaient pas des canevas nécessaires pour peindre la grande fresque du passé canadien.

⁴⁰ STEVEN, *loc.cit.*, p. 46. Cette séquence présente Shawnadithit, la dernière représentante du groupe Beothuk.

⁴¹ *Ibid.*, p. 47.

⁴² VANCE, *loc.cit.*

3.3 Parcs Canada, l'histoire publique et les Minutes du patrimoine : l'écriture d'une histoire uniforme et unifiante

Antérieurement à la création du projet *Le Canada, une histoire populaire*, le Dominion Institute et la Fondation CRB se sont lancés dans la démonstration de l'ignorance des Canadiens de leur passé. Alors que le Dominion Institute a surtout fait parler de lui par ses sondages, la Fondation CRB semble au contraire s'être vraiment consacrée à chercher des solutions pour y remédier, et c'est précisément dans cet esprit qu'elle a mise sur pied la fondation Histor!ca (*Historica*) en 2000. La question de la diffusion de l'histoire du Canada s'est imposée au cours de la dernière décennie. D'ailleurs, l'Institut d'études canadiennes de l'Université McGill a innové en 1999 en présentant une conférence intitulée : *L'avenir de notre passé : une conférence sur l'innovation de l'enseignement et de l'apprentissage de l'histoire*.⁴³ Il existait un marché, y a-t-on estimé, un bassin d'intérêt suffisamment vaste pour justifier l'élaboration du projet télévisuel des *Minutes du patrimoine* et une amélioration des nombreux programmes d'histoire publique, notamment à Parcs Canada.

La création des *Minutes du patrimoine*⁴⁴ a amené les historiens à se questionner sur la possibilité que ces histoires (ou pièces d'histoire) ne servent en fait qu'à élaborer de nouveaux mythes (cf. Annexe 1 – *Les Minutes du patrimoine* – Organisation thématique). À mélanger l'intérêt des Canadiens pour leur passé et le désir de créer une histoire patrimoniale, il y avait risque que naisse une histoire mythique figée dans le moment. Or, le problème avec les mythes, c'est qu'ils ne tolèrent pas la remise en question. Ils plongent leurs racines profondément dans un répertoire de croyances partagé par leurs producteurs et défenseurs, et ceux-ci, en s'y référant, trouveront toujours matière à justifier leurs mythes⁴⁵. Le mythe n'est pas toujours fondé. Les critiques de l'histoire corporative redoutent donc l'influence potentiellement néfaste de cette approche sur l'orientation du discours historique.

⁴³ Institut d'études canadiennes de l'Université McGill, *L'avenir de notre passé : une conférence sur l'innovation de l'enseignement et de l'apprentissage de l'histoire / Giving the Past a Future : A Conference on Innovation in Teaching and Learning History*, Actes du colloque, présentations préliminaires des orateurs, Montréal, 1999.

⁴⁴ *Les minutes du patrimoine/The Heritage Minutes*, Toronto, Histor!ca et la Fondation CRB, 2001, 65 minutes et vidéo corporatif.

⁴⁵ Gérard BOUCHARD, *Raison et contradiction. Le mythe au secours de la pensée*, Québec, Nota Bene, 2003, coll. «Conférences publiques de la CÉFAN», 5.

Selon certains, les intérêts corporatifs peuvent aussi surgir lorsqu'il est question du financement des départements universitaires. «*The reason [why universities are underfunded] appears to be that the corporate sector is looking for a traditional history, a coherent, heroes-and-all narrative about Canada that, in [Red] Wilson's words, can inspire "reasonable loyalty" in the young. But professional historians have been moving away from this nation-building mandate*⁴⁶.» On comprend donc, ici, qu'un certain désintérêt envers l'histoire sociale pourrait affecter les campagnes de financement des universités canadiennes, dans la mesure où ceux qui possèdent l'argent, en général, trouveraient plutôt leur intérêt dans la construction d'une histoire nationale forte.

Lors du congrès de Winnipeg sur le thème de l'avenir du passé⁴⁷, nous avons eu l'occasion de parcourir les nombreux kiosques situés près des sites des conférences. Des participants provenant de tous les milieux (éducation, corporations, etc.) présentaient leur matériel d'histoire du Canada, de sorte que nous avons pu mettre la main sur un grand nombre de dépliants, de documents, d'affiches et autres matériels. L'un des dépliants, produit par le ministère du Patrimoine canadien et intitulé *Le Sentier de l'héroïsme* (cf. Annexe 2 – Page principale : *Le Sentier de l'héroïsme*), faisait la promotion d'un trajet touristique à Ottawa. Grâce à cette brochure, y expliquait-on, le visiteur allait pouvoir repérer des statues, des plaques commémoratives et autres éléments de nature et de fonction semblables. Il obtiendrait ainsi beaucoup d'information sur les moments forts du passé et les héros qui l'ont parsemé (cf. Annexe 3 – *Sentier No.1 – Héros 2001 – L'Étoffe de héros*). «Les héros canadiens sont des femmes et des hommes de toutes les provinces et territoires, jeunes et moins jeunes, de toutes les origines, de tous les milieux et de toutes les époques de notre histoire, y compris celle que nous vivons maintenant!⁴⁸»

Afin d'élever ce sentier au rang de réel attrait touristique, le ministère du Patrimoine canadien doit se fonder sur des éléments et des dimensions qui touchent les Canadiens. Dans

⁴⁶ Ray CONLOGUE, «Why Do Canadians Confuse This Man With a Car», *The Globe and Mail* (19 septembre 2000).

⁴⁷ Association d'études canadiennes, *Donner à l'avenir un passé / Giving the Future a Past*, Winnipeg, 19 au 21 octobre 2001.

⁴⁸ Ministère du Patrimoine Canadien, *Le Sentier de l'héroïsme*, Ottawa, Gouvernement du Canada, Édition 2001-2002.

le contexte actuel, marqué par la recherche d'une identité collective et la quête de figures rassembleuses, il est tout à fait approprié de mettre en évidence des héros, fussent-ils des gens bien «ordinaires» tenus pour personnifications des Canadiens et de leurs valeurs. La page principale de la brochure constitue une belle réussite graphique par ses couleurs et ses images, mais aussi grâce aux petits slogans imprimés qui accroissent la portée sémiotique du document : «L'étoffe des héros – Gens d'idées et de vision – Hors des sentiers battus – Souvenirs, culture et honneur – Le Canada dans le monde⁴⁹.» Ces expressions accrocheuses et suggestives, séparées l'une de l'autre par des unifoliés sur le document original, reflètent le type d'histoire dont le ministère du Patrimoine fait la promotion. Il s'agit véritablement d'une histoire fière et à prétention unificatrice.

En tant qu'agence relevant du ministère du Patrimoine canadien, Parcs Canada propose aussi un récit national à grand déploiement, non seulement à travers les lieux historiques nationaux à proprement parler qui sont placés sous sa responsabilité, mais aussi à l'aide de plaques commémoratives. Certains historiens du monde académique questionnent vivement cette situation puisque les sites historiques de Parcs Canada sont en vérité les produits d'une volonté étatique de commémorer par le patrimoine et non pas ceux de l'histoire «pure».

Commemoration is a celebration of a people's moral connection to their forebears, fait valoir Peter Seixas. Remembrance of sacrifice is undertaken as part of a moral obligation to those forbears. The sharing remembrance, in turn, helps to construct a community in the present. A critical, historical approach, in contrast, involved acknowledgment of distance, unfamiliarity, strangeness. Critical history, like commemoration, connects past and present in a moral dimension, but it is more complex and less immediate than the connection established by heritage⁵⁰.

Les lieux historiques de Parcs Canada véhiculent également leur part de mythes. Or, a rappelé Seixas ailleurs, «*myths evoke strong feelings. They reinforce collective identities, social values and moral orientations. But there is no way to challenge them. [...] The whole point*

⁴⁹ Ministère du Patrimoine Canadien, *Le Sentier de l'héroïsme*, Ottawa, Gouvernement du Canada, Édition 2001-2002.

⁵⁰ Peter SEIXAS, «Negotiating Past and Present : A Review of New Materials for Teaching Canadian History in the Schools», *The Canadian Historical Review*, vol. 80, no. 4 (décembre 1999), p. 688-689.

of myths is to pass them unchanged to the next generation. Heritage is similar. It involves myth-like narratives in which people can faithfully believe⁵¹.»

Le mandat confié à Parcs Canada est toutefois très clair :

Les lieux historiques nationaux du Canada représentent une partie de l'héritage de tous les Canadiens. Ensemble, ces endroits spéciaux illustrent des milliers d'années de l'histoire de l'humanité. Pris individuellement, chacun raconte un chapitre unique et important de notre histoire. Notre réseau de lieux historiques nationaux fait revivre le passé militaire dramatique du Canada, nos efforts pour bâtir un pays prospère, ainsi que des récits plus intimistes évoquant la vie et le travail quotidien. C'est là que nous commémorons notre passé et que nous célébrons des éléments de la diversité de notre patrimoine qui nous aident à définir ce qu'est le Canada⁵².

Les lieux historiques à la charge de l'organisme doivent (re)présenter les événements et les acteurs du passé afin d'en favoriser la meilleure compréhension et orientation possible par les visiteurs... surtout s'ils sont canadiens. «Un pays constitué d'éléments très divers et couvrant un territoire immense et extrêmement varié a besoin d'être cimenté à l'aide de plusieurs liants puissants. Les programmes et les projets de la Commission [des lieux et des monuments historiques] au cours des années ont procuré un tel lien. Celle-ci a été et demeure un agent capital de conscientisation des Canadiens à leur pays et à son histoire⁵³.»

L'évolution générale de l'historiographie canadienne a fortement influencé le discours sur le passé de Parcs Canada. Il se trouve de plus en plus de lieux historiques pour commémorer les femmes, les Amérindiens ou encore les minorités ethniques. Un document édité par l'organisme indique d'ailleurs, à cet effet, que «les séances de consultation sur la révision du plan du réseau ont permis d'établir que les Autochtones, les communautés ethnoculturelles et les femmes y sont trop peu représentés. Toutefois, ces trois sujets ne correspondent pas aux priorités thématiques proprement dites, car ils chevauchent ou recoupent tous les thèmes. Parcs Canada désigne ces trois domaines comme des "priorités

⁵¹ Peter SEIXAS, «History's Fractured Mirror», *The Globe and Mail* (26 décembre 2000).

⁵² Parcs Canada, *À tous jamais... Le sens, l'esprit et la signification des endroits historiques nationaux*, Hull, Gouvernement du Canada, 2000.

⁵³ John MEISEL, «Avant-propos», dans Thomas H.B. SYMONS, *The Place of History : Commemorating Canada's Past*, Ottawa, La Société royale du Canada, 1997, p. ix.

stratégiques”⁵⁴.» L’organisme aspire par cette orientation à présenter l’histoire la plus inclusive qui soit. Le matériau est ainsi organisé autour de cinq thèmes généraux inscrits dans un cadre large (cf. Annexe 4 – Cadre thématique des lieux historique nationaux du Canada). L’histoire du Canada se divise comme suit : 1) «Un territoire à peupler», 2) «Gouverner le Canada», 3) «Exprimer la vie intellectuelle et culturelle», 4) «Établir une vie sociale et communautaire», et 5) «Économies en développement».⁵⁵ Plusieurs sous-thèmes ont également été identifiés pour rendre la classification plus précise encore. Fait à noter, certaines voix critiques se sont élevées pour affirmer que la volonté d’inclure tout un chacun dans une trame historique épurée équivaut à placer l’histoire sous l’empire de la rectitude politique.

Contrairement à la série télévisée *Le Canada, une histoire populaire*, les lieux historiques de Parcs Canada présentent rarement des moments difficiles ou honteux pour le pays. C’est qu’en plus de rappeler le passé, d’instruire à son sujet et de créer une identité citoyenne homogène, les lieux historiques doivent également remplir un rôle dont l’histoire académique peut se passer : divertir. Comme le malheur des uns ne fait généralement pas le bonheur des autres, contrairement à ce que veut l’adage populaire, Parcs Canada tente d’orienter son approche vers des aspects positifs. En fait, la question que les responsables des lieux historiques semblent se poser pourrait être formulée ainsi : comment présenter cette expérience pour que les Canadiens s’y reconnaissent sans se culpabiliser et pour que les événements soient perçus comme des accomplissements vers une meilleure situation ? *«National historic sites will always have pressures to sustain whatever ‘myth’ may serve the nation best at any one time. [The] solution [...] is to have a dynamic environment that allows and encourages a number of narratives so that visitors can choose those that resonate with their experiences»*⁵⁶.» L’obligation de susciter un sentiment de bien-être (si on peut dire) face au passé explique d’ailleurs aussi pourquoi presque tous les personnages sont présentés comme des héros, une démarche pratiquement nécessaire en contexte de commémoration. En

⁵⁴ Parcs Canada, *Plan du réseau des Lieux historiques nationaux du Canada*, Ottawa, Ministère du Patrimoine canadien, Gouvernement du Canada, 2000, p. 39.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 10.

⁵⁶ Frits PANNEKOEK, «Who Matters? Public History and the Invention of the Canadian Past», *Acadiensis*, vol. 29, no. 2 (printemps 2000), p. 208-209.

effet, si un individu n'a pas contribué de façon positive à l'évolution de la société canadienne, Parcs Canada ne voit aucune raison de consacrer un lieu à sa mémoire.

L'héroïsation des personnages ramène au premier plan la question du respect des faits en histoire. Les membres de la Commission des lieux et des monuments historiques parlent eux-mêmes de «création», de «fabrication» d'une histoire canadienne. Les historiens recherchent sans cesse les éléments d'une histoire utile à la construction d'une nation canadienne. Il apparaît aussi évident que Parcs Canada et que la Commission, produisant des expositions, des présentations et des interprétations qui célèbrent un ensemble de valeurs dites canadiennes, se considèrent comme des constructeurs d'une identité nationale tout en contribuant à la formation de bons citoyens. C'est du moins ce que laisse entendre le passage suivant :

Parcs Canada administre 145 lieux historiques nationaux et apporte son soutien à de nombreux autres afin de préserver l'intégrité commémorative de ces endroits exceptionnels. En protégeant les lieux historiques nationaux et en aidant les Canadiens à comprendre leur importance et leur valeur, nous travaillons ensemble à réaliser une vision commune de notre pays et de nous-même⁵⁷.

Les *interprétations* historiques présentées dans les lieux sont souvent présentées au public comme des *vérités* historiques. « *“Truth” [...] can be achieved, and when it is achieved there will be a national epiphany. And history is to be used in the public context to justify and bolster what is best about our society – that it is progressive, tolerant, etc*⁵⁸. » Le contexte de divertissement historique recherché par les visiteurs s'avère peu approprié à la multiplication des interprétations et surtout à la présentation des débats en cours sur le sens de tel ou tel fait du passé. La fonction des lieux historiques ne relève pas de ces préoccupations. La Commission, étant donné son mandat d'offrir une histoire vivante et positive, doit nécessairement laisser de côté ce qui ne touche pas les gens œuvrant en dehors de la communauté historique.

⁵⁷ Parcs Canada, *loc.cit.*

⁵⁸ PANNEKOEK, *loc.cit.*, p. 209.

Comme nous avons pu le constater, la création d'une grande saga nationale canadienne est toujours un projet en cours parmi les historiens et les États (tant l'état fédéral que l'«état» provincial). Que ce soit par un retour à l'histoire politique et militaire conventionnelle ou par la création d'une série télévisée qui raconte une histoire pancanadienne (ou par un mélange et une union des deux), plusieurs désirent encore donner forme et consistance à ce grand récit qu'ils croient être un préalable essentiel à l'élaboration d'une identité nationale canadienne forte. La nation canadienne serait ainsi unie par (et dans) son récit. Il faut cependant mettre un important bémol à ces projets nationalitaires : les multiples voix qui s'élèvent pour demander une représentation dans l'histoire canadienne y sont souvent ignorées. À ce jour, c'est encore dans une autre perspective, celle de l'histoire sociale, que les récits des oubliés et des minorités trouvent leur véritable place.

CHAPITRE 4
L'HISTOIRE SOCIALE : CELLE DES PETITS, DES OUBLIÉS
ET DES EXPLOITÉS... CELLE DES GENS BIEN ORDINAIRES...
HIStory, HERstory, OURstory

Les historiens des régions et du social se défendent bien de détruire l'histoire canadienne, comme les en accusent les historiens du national. Plusieurs d'entre eux affirment plutôt simplement proposer une nouvelle trame historique pour raconter l'expérience passée du pays, une trame qui fait plus de place à la diversité. En ce sens, ils estiment que la narration du passé canadien qu'ils proposent correspond beaucoup mieux que les narrations anciennes à la réalité plurielle actuelle. À ce propos, Desmond Morton mentionnait récemment que, d'une version à l'autre, le passé ne change pas ; seule son interprétation se modifie. Il renchérit en affirmant que les nouvelles interprétations «*[don't] change history but it certainly alters the perspective and the "us"*»¹.» Considérant que le «nous» inclut beaucoup plus que les hommes blancs politiciens, les historiens du social dirigent leur attention vers les petits, les oubliés, les exploités, bref vers tous ceux qui n'ont pas eu de voix dans le récit historique pendant bien longtemps.

Comme nous l'avons mentionné en traitant de l'histoire régionale, les développements les plus rapides et pertinents en histoire canadienne se sont produits dans les années 1960 et 1970. L'expansion du monde universitaire et un climat social propice aux changements ont eu comme conséquence la multiplication en très grand nombre des champs d'intérêts. Les nouveaux historiens abordent des problèmes différents ou parfois jettent un regard neuf sur d'anciens thèmes. Ils remettent en question les cadres d'analyse usuels du passé canadien et s'ouvrent de plus en plus aux influences internationales. Avec l'appel en faveur du développement des identités limitées, comme nous l'avons vu précédemment, l'histoire des femmes, celle des classes et celle des minorités sont devenues des domaines de prédilection. Comme le mentionne Carl Berger dans *The Writing of Canadian History*, son ouvrage classique sur la question :

The advocates of social history shared a strong determination to recover the life experiences of ordinary people and reduce the

¹ Desmond MORTON, «History-Teaching in Canada : The Past Does Not Change But its Interpretations Can Alter Radically», *Policy Options Politiques*, vol. 28, no. 3 (novembre 2002), p. 37.

prominence of unrepresentative individuals and elites and past politics. Social history was presented as an all-inclusive approach to the past. [Social historians] possessed a keen appreciation of the importance of class and class conflict. [...] [They were] more sensitive to the persistence of ethnic feeling, and more sympathetic to groups that had been the victims of history².

Avec l'histoire sociale, la recherche laissait enfin s'exprimer les voix, jusqu'ici silencieuses, des autres versions du passé canadien.

En plus de défricher de nouveaux territoires, l'historien du social se sert également de nouvelles méthodes et de nouvelles sources. L'influence d'autres sciences sociales se fait aussi sentir, comme le prouve le grand nombre d'études en histoire sociale menées dans une perspective multidisciplinaire. Les sources écrites traditionnelles sont confrontées aux sources orales, voire à d'autres sources écrites, mais de nature inusitée. Les modes de pensée féministes et marxistes exercent eux aussi beaucoup d'influence sur les démarches des historiens. Entre autres apports du marxisme, on n'a qu'à penser au choix de certains d'entreprendre «*the study of history from the bottom up instead of from the top down*³.» D'autres vont encore plus loin dans cette voie pour désigner leur approche dans l'étude de toutes les classes et de toutes les minorités. Doug Owrām, par exemple, soutient «*that he is writing "history from the middle out"*⁴.» Les perspectives se multiplient donc, créant un espace pour tous dans la trame historique.

D'aussi profondes transformations au sein de la profession historique soulèvent la question de la validité des histoires unificatrices du passé. «*Did we ever have a mythic centre?*», se demande ainsi A.W. Rasporich, et la réponse qu'il avance à sa propre question s'oriente plutôt vers la négative, puisqu'il écrit, plus loin, que «*it seems that this country was and is all about diversity, and that passionate disagreement about varying regional, class, and*

² Carl BERGER, *The Writing of Canadian History : Aspects of English-Canadian Historical Writing since 1900*, Toronto, University of Toronto Press, 1986, p. 297-298.

³ James A. LEITH, «The Future of the Past in Canada on the Eve of the Twenty-First Century», *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la Société historique du Canada*, nouvelle série, vol. 6 (1995), p. 4.

⁴ Doug OWRAM, cité par Alvin FINKEL, «Competing Master Narratives on Post-War Canada», *Acadiensis*, vol. 29, no. 2 (printemps 2000), p. 189.

*ideological agendas has always been a part of its intellectual fabric*⁵.» L'exploration des identités limitées, cela dit, n'en a pas moins résulté en un effilochage du fil conducteur de l'histoire canadienne, comme les historiens du national ne manquent pas de le reprocher aux historiens du social. Avec l'expansion fulgurante des objets d'étude survenue dans la foulée du développement de l'histoire sociale, il est évident que l'unité générale de la trame historique canadienne est devenue plus ardue à conceptualiser. S'il s'avère toujours pertinent d'essayer de bâtir une synthèse de ces nouvelles histoires, Desmond Morton nous met cependant en garde contre toute tentative de créer une histoire homogène. «De fait, si Charles Taylor a raison de dire que les Canadiens ont plusieurs 'identités profondes', parfois conflictuelles, nous avons également différentes histoires. Même si nous risquons d'être toujours tentés de les concilier, la notion d'une histoire commune homogène évoque plutôt la notion d'un «canadianisme sans trait d'union» : bourré de problèmes en théorie ; plein de conflits éprouvants si on les lui impose⁶.» C'est au cœur de cette recherche du passé des oubliés et des victimes que s'inscrit l'histoire des femmes, des classes et des minorités.

Un fort besoin de synthèse existe encore pour permettre de mettre toutes ces versions en perspective. Alvin Finkel relativise les accomplissements de l'histoire sociale en lui reprochant justement la disparition du regard d'ensemble. «*Post-modernists might applaud the patchwork of stories about the post-1945 period as evidence of the willingness of different groups to interpret events in the light of their own experiences rather than submitting to a master narrative. But master narratives are needed to pull these stories together and demonstrate that they are not isolated, unrelated accounts*⁷.» Néanmoins, le travail accompli demeure inestimable à la juste compréhension du passé canadien. Veronica Strong-Boag remarque ainsi que «*if it is to be fully told, our history needs many interwoven narratives where none, as has too often been the case in the past, excludes the other.*» Elle ajoute que dans cette démarche, «*in addressing the reality of Canada's "deep diversity" we [...] are*

⁵ A.W. RASPORICH, «The Center Does Not Hold : A Review Essay of *Canadian History : A Reader's Guide*», *Labour/Le Travail*, 36 (automne 1995), p. 301.

⁶ Desmond MORTON, «L'histoire nationale est-elle possible au Canada ?», dans R. COMEAU et B. DIONNE, dir., *À propos de l'histoire nationale*, Sillery, Septentrion, 1998, p. 81.

⁷ FINKEL, *loc.cit.*, p. 204.

*required to interrogate ourselves and our founding assumptions. This can be painful*⁸.» Il est maintenant temps, par l'entremise de l'histoire des femmes, des minorités et des classes, d'explorer le passé des oubliés et de réviser en conséquence la trame narrative de l'histoire canadienne. Comme le mentionne Gregory Kealey, «*we certainly do not need more national history that ignores twenty years of historical writing simply to reassert the old national verities. [...] We do need, however, new synthetic treatments that incorporate class, gender, and regions as central categories of analysis*»⁹.

Nous l'avons dit, les historiens du national accusent les historiens du social d'avoir brisé le fil conducteur de l'histoire canadienne. Comment les historiens du social réfutent-ils cette accusation ? Où veulent-ils situer leurs travaux dans un contexte plus large d'histoire canadienne ? Se questionnent-ils à ce sujet ou cherchent-ils plutôt à construire un nouveau paradigme, indépendant des vieilles trames conventionnelles ? Telles sont les questions auxquelles nous allons maintenant tenter de répondre.

4.1 L'histoire des femmes, ou l'histoire malestream contestée¹⁰

L'histoire des femmes s'est surtout développée avec la deuxième vague du mouvement féministe. La critique féministe de la domination masculine dans tous les domaines de la vie et du monde académique était alors très virulente. D'ailleurs, nombreuses sont les historiennes des femmes qui se considèrent comme des historiennes féministes.

Ces historiennes travaillent à replacer les femmes, mais aussi d'autres groupes minoritaires dans la trame historique canadienne. Cette démarche a pour conséquence de permettre «*to gain insight into perspective patterns, but also into the experience of women themselves, to recover not only the record of the women's past, but their own "voice", their*

⁸ Veronica STRONG-BOAG, «Contested Space : The Politics of Canadian Memory», *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la Société historique du Canada*, nouvelle série, vol. 5 (1994), p. 6.

⁹ Gregory S. KEALEY, «Class in English-Canadian Historical Writing : Neither Privatizing Nor Sundering», *Journal of Canadian Studies*, vol. 27, no. 2 (été 1992), p. 126.

¹⁰ L'expression *malestream* est empruntée à Veronica STRONG-BOAG. Voir «Writing About Women», John SCHULTZ, éd., *Writing About Canada – A Handbook for Modern Canadian History*, Scarborough, Prentice-Hall, 1990, p. 178.

*perceptions of their lives*¹¹.» Les débuts de l'histoire des femmes coïncident avec ceux de l'histoire des genres, a écrit Nadia Fahmy-Eid en affirmant du même souffle que les rapports hommes/femmes ne sont pas une donnée naturelle, mais bien un construit social.¹² Cette position se trouve à la base d'un grand nombre de travaux en histoire des femmes et en histoire sociale.

Les femmes ne sont pas négligées uniquement dans les récits historiques conventionnels ; elles le sont aussi parmi la profession historienne. Est-il d'ailleurs nécessaire de faire remarquer, dans cette veine, que la majorité des historiens cités jusqu'à présent dans le cadre de ce mémoire sont des hommes blancs anglophones ? *«Only with resistance and reluctance have the majority of "gatekeepers" of knowledge responded to feminist demands for equity and justice. Today, a feminism naturally subversive of traditional thinking and institutions continues [...] to demand a reconsideration of the world that patriarchy has constructed so much in its own image*¹³.» Malgré l'évolution non négligeable vers une inclusion complète des femmes dans les universités et dans les narrations historiennes, beaucoup de travail reste à faire. Cela dit, il faut aussi garder à l'esprit que l'histoire des femmes, pour qu'elle fasse sens, doit être liée à l'histoire des hommes. Des questions et des thèmes permettant de considérer ces éléments dans leur ensemble, et non dans la perspective de la dichotomie des genres, devront donc être identifiés.

Les historiennes des femmes ont placé les concepts de pouvoir et d'autorité au cœur de leur programme de recherche, mais ce ne sont pas les seuls qui servent de fil conducteur. La recherche sur l'expérience des femmes dans le passé du Canada *«is inextricably entwined with other concepts, above all those of 'difference', 'dominance', and 'voice'*¹⁴.» Il va maintenant de soi, dans les récits contemporains, que les femmes ne sont ni des victimes, ni des participantes passives. *«Both in social and historiographical terms we are well beyond*

¹¹ K. OFFEN, R. ROACH PIERSON et J. RENDALL, éd., «Introduction», dans *Writing Women's History – International Perspectives*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1991, p. xxxi.

¹² Nadia FAHMY-EID, «Histoire comparée, histoire plus vraie? Quelques balises et promesses d'avenir», *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la Société historique du Canada*, nouvelle série, vol. 7 (1996), p. 3-18.

¹³ STRONG-BOAG, «Writing About Women», *op.cit.*, p. 177.

¹⁴ Ruth ROACH PIERSON, «Experience, Difference, Dominance and Voice in the Writing of Canadian Women's History», dans K. OFFEN, R. ROACH PIERSON et J. RENDALL, éd., *Writing Women's History – International Perspectives*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1991, p. 81.

accepting as satisfactory the time-worn aphorisms “behind every great man there is a great woman” or “the hand that rocks the cradle rules the world”¹⁵.» Les femmes sont, à plusieurs égards, des instigatrices, des êtres dont l'action a des répercussions sur le cours de leur destin. Parallèlement, un processus de légitimation des thèmes s'est produit en même temps que l'histoire des femmes prenait de l'importance. *«As well as placing individual women at the centre of history, [it is now] suggested that the conventional interests of womanhood, namely domesticity and motherhood, were also areas of legitimate historical concern¹⁶.*» Il est donc possible d'intégrer l'expérience des femmes à plusieurs thèmes majeurs de l'histoire du Canada. Que l'on pense au travail (rémunéré ou non), à l'établissement des pionniers dans l'Ouest ou encore à l'histoire de la famille. Ces éléments nous aident tous à mieux saisir la nature riche et complexe du passé canadien.

Les spécialistes de l'histoire des femmes ne composent pas un groupe parfaitement homogène. Les «empiristes» veulent inclure les femmes dans tout les secteurs de la vie : la politique, les réformes, les mouvements artistiques, etc. D'autres, dans une perspective marxiste, soutiennent plutôt que les femmes participent à la vie de la société en tant que groupe social et que leurs actions sont conséquemment dictées par des intérêts de classe. Un troisième mouvement, plus récent, se veut véritablement centré sur les femmes (*women centered*) et considère le genre comme un facteur structurant la conscience et les actions féminines.¹⁷

Il faut aussi prendre en considération que l'expérience des femmes ne fut pas la même d'une région à l'autre, ni d'une ethnie à l'autre. *«In Canada, women of colour, aboriginal women, immigrant and working-class women, lesbians, women with disabilities and non-English speaking women have challenged the dominance and universalization, within Canadian feminism, of a white, middle-class, heterosexual, abled-bodied and Anglophone point of view. Women who have felt oppressed as “women” are being asked to confront the*

¹⁵ Gail CUTHBERT BRANDT, «National Unity and the Politics of Political History», *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la Société historique du Canada*, nouvelle série, vol. 3 (1994), p. 8.

¹⁶ B. BOUTILIER et A. PRENTICE, «Introduction», dans *Creating Historical Memory – English-Canadian Women and the Work of History*, Vancouver, UBC Press, 1997, p. 8.

¹⁷ STRONG-BOAG, «Writing About Women», *op.cit.*, p. 179.

*fact that other less advantaged than ourselves have experienced us as oppressor*¹⁸.» Cette situation se retrouve fréquemment dans les revendications et dans les trames narratives historiques des femmes. Le concept des «deux solitudes» s'applique lui aussi à l'histoire des femmes, en ce sens que la barrière linguistique réduit l'accessibilité des travaux. Il est donc très aisé de concevoir qu'en histoire des femmes aussi, un défi soit lancé aux narrations qui dominent et structurent les discours.

Pour plusieurs, l'histoire des femmes permet véritablement d'entrevoir l'histoire du Canada dans une nouvelle perspective. «*Canadian history is being reconceptualized by feminist historians who argue that the inclusion of women, in discussions of everything from the labour market to popular culture, does substantially more than enlarge our picture of the past. It changes it, irretrievably, for women as for men*¹⁹.» Selon ce point de vue, il est impératif de réviser les prémisses et les cadres d'analyse. Cette démarche est en bonne partie rendue possible par le recours à des sources non traditionnelles. «*Much of female experience has gone unrecorded in easily recognizable or accessible form. Of necessity, historians of women have had to explore some previously unused, even uncollected sources. A new sensitivity, often feminist in inspiration [...] has led to a search for documents in which historical subjects themselves describe their own experiences*²⁰.» On peut citer à cet effet l'utilisation de recettes ou encore de journaux intimes, par exemple.

Pour d'autres, l'élargissement des questions posées permet aussi de faire la lumière sur des éléments laissés dans l'ombre par les analyses précédentes. «*Yet, while methods and questions of other disciplines are essential, historians of women cannot abandon traditional historical sources which, when reconsidered, are also invaluable. [...] Considered from a new perspective, published sources are full of useful references to women's lives*²¹.» Plusieurs historiennes, notamment V. Strong-Boag, B. Boutilier et A. Prentice, considèrent ainsi que l'analyse de sources traditionnelles combinée à un questionnement issu de l'histoire des femmes peut, dans la mesure où cette opération place «*the details of women's everyday*

¹⁸ ROACH PIERSON, *op.cit.*, p. 87.

¹⁹ STRONG-BOAG, «Writing About Women», *op.cit.*, p. 180.

²⁰ V. STRONG-BOAG et A.C. FELLMAN, «Introduction», dans *Rethinking Canada – The Promise of Women's History*, Toronto, Copp Clark Pitman, 1991, p. 8.

²¹ STRONG-BOAG, «Writing About Women», *op.cit.*, p. 180.

*experience against the bolder canvas of men's statecraft*²²», permettre la réunion des sphères publique et privée, si souvent séparées dans l'écriture de l'histoire.

L'ambition contemporaine des spécialistes de l'histoire des femmes est de sortir des paradigmes érigés par les féministes appartenant au deuxième mouvement, à savoir le travail, la famille et la politique. Bien que ces paradigmes demeurent pertinents à la compréhension de l'expérience historique des femmes, ils limitent la recherche. D'où l'apparition d'une volonté de les dépasser. «*The experiences of women who did not live within family households, the organization of working-class women's leisure pursuits and religious activity, and the work/pleasure of consumption are all relatively new areas for feminist history*²³.» Un désir de pousser plus loin l'analyse féministe (et féminine) du passé canadien est apparu puisque plusieurs estiment usés les paradigmes utilisés jusqu'ici. Il leur faut donc renouveler ces paradigmes pour susciter une réflexion plus intéressante et plus représentative de l'expérience historique des femmes.

De telles approches permettent certes de comprendre le passé souvent ignoré des femmes canadiennes. Cela dit, il importe de rester prudents puisque, on a déjà pu le voir, «*women's history has been isolated as a subdiscipline. Women's history, if it is to have a profound and irrevocable impact, cannot be isolated. [...] For this reason, [women historians] aim at the integration of feminist perspectives into all subdisciplines and even other disciplines*²⁴.» L'intégration de cette frange de l'expérience historique canadienne dans une trame générale s'effectue avec plus ou moins de facilité selon les perspectives d'histoire des femmes. Il est vrai qu'à ce jour, une «*impressive historiography that both parallels the better known canon of male historians and diverges from it in certain significant ways*²⁵» a été produite. À bien des égards, cependant, certaines historiennes rejettent le paradigme actuel puisque celui-ci se veut encore fortement défini par l'expérience masculine. «*We are learning that, despite the teaching of so many texts, a small group of men constitute neither Canada nor*

²² BOUTILIER et PRENTICE, *op.cit.*, p. 8.

²³ F. IACOVETTA et M. VALVERDE, éd., «Introduction», dans *Gender Conflicts – New Essays in Women's History*, Toronto, University of Toronto Press, 1992, p. xvi.

²⁴ *Ibid.*, p. xix.

²⁵ BOUTILIER et PRENTICE, *op.cit.*, p. 8.

*its past*²⁶.» Beaucoup reste à faire pour bien intégrer les thèmes moteurs de l'histoire des femmes à une trame narrative générale, mais les questionnements et les sources non conventionnelles ont mis la recherche sur la bonne voie.

4.2 *L'histoire de la classe ouvrière : d'un récit militant à un récit total*

L'histoire de la classe ouvrière constitue un autre thème d'histoire sociale dont la croissance, depuis les années 1970, a été considérable. Avec la création de la revue scientifique *Labour/Le Travail*²⁷, l'histoire des classes ouvrières a gagné de façon impressionnante une visibilité. Plusieurs historiens sont arrivés à la conclusion que «*Canadian workers have been central to Canadian historical development and that Canadian history cannot be understood without their inclusion. Much previous Canadian historical writing has simply ignored the existence of women, of native people, and of other oppressed groups*²⁸.» Les premières initiatives d'écriture de l'histoire de la classe ouvrière ont résulté en une greffe des nouvelles idées et des nouveaux paradigmes à une trame générale plus grande, comme ce fut généralement le cas dans les autres domaines d'histoire sociale.

Si on suit l'évolution de l'histoire des classes ouvrières (*working-class history*), la première chose qu'on remarque, c'est qu'il était initialement question d'histoire du travail (*labour history*). En deuxième lieu, l'histoire du travail se limitait, pour l'essentiel, à l'histoire institutionnelle des syndicats, faite tout particulièrement dans la perspective d'une histoire de l'activisme politique, du militantisme, des grèves, etc. Les premières initiatives d'histoire des classes ouvrières étaient toutes très engagées politiquement. Ses praticiens privilégiaient alors les thèmes politiques et radicaux, et étudiaient les travailleurs et la classe ouvrière, mais sans avoir de référence passée par rapport à laquelle situer leurs résultats. «*The results of this scholarship were relatively thin. [...] This is of some significance for Canadian scholarship because the feebleness of previous analyses of the working-class experience leaves us little to build on and much room for embracing as new ideas which should have been repudiated long*

²⁶ STRONG-BOAG, «Writing About Women», *op.cit.*, p. 194.

²⁷ Fondée en 1974, la revue portait initialement le nom de *Labour/Le Travailleur*. Étant donnée l'importance de l'histoire des femmes et des implications qu'avait la portion francophone du titre, la revue a changé son nom en 1983 pour celui qu'on connaît aujourd'hui.

²⁸ Gregory S. KEALEY, «The Structure of Canadian Working-Class History», dans *Workers and Canadian History*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1995, p. 329.

ago²⁹.» Les démarches suivantes ont été entreprises sous une forte influence des mouvements marxistes et de la «nouvelle gauche». Comme ceux qui les précédaient, les récits d'histoire du travail érigés dans le paradigme du prolétariat canadien manifestaient (et manifestent toujours, à plusieurs égards) un grand souci d'engagement partisan.

Maints changements sont survenus au fil des années. Les objets d'étude se sont multipliés et raffinés, rendant plus précise la compréhension de la totalité de l'expérience historique de la classe ouvrière.

Thus labour history ceases to be simply a category of political economy, a problem of industrial relations, a canon of saintly working class leaders, a chronicle of union locals or a chronology of militant strike actions. Instead it becomes part of the history of society. Workers are no longer seen as isolated figures engaged only in trade unions, strikes and radical politics ; instead they are studied in a totality that includes their cultural backgrounds and social relations, as well as their institutional membership and economic and political behaviour³⁰.

L'objectif des historiens des classes ouvrières est maintenant d'étudier les travailleurs dans leur totalité, et non pas seulement selon des perspectives particularistes. Les syndicats et la politique demeurent malgré tout des thèmes importants de l'histoire des travailleurs.

Par «totalité» de l'expérience des travailleurs, il faut entendre la vie au travail (activités syndicales, conditions de travail, etc.) autant qu'à l'extérieur du contexte professionnel (vie de famille, vie communautaire, etc.). *«Some scholars have turned to other themes related to working life. The culture of the working-class tavern and agitprop theatre, family survival strategies in tough times, and workers' attitude to religion. [...] State policies with regard to women workers are analysed, and women's work is examined in various settings : on the farm, in factory and office, and within the household³¹.»* La catégorie des «travailleurs» s'est parallèlement élargie jusqu'à inclure, désormais, le travail non rémunéré. Enfin, la cohésion s'est accrue entre l'histoire des classes ouvrières, celle des femmes et celle des minorités. Il

²⁹ Gregory S. KEALEY, «Labour and Working-Class History in Canada : Prospects in the 1980s» dans *Workers and Canadian History*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1995, p. 125.

³⁰ KEALEY, «Labour and Working-Class History in Canada : Prospects in the 1980s», *op.cit.*, p. 104.

³¹ L. SEFTON MacDOWELL et I. RADFORTH, «Preface», dans *Canadian Working Class History – Selected Readings*, Toronto, Canadian Scholars' Press, 2000, p. xiii.

est maintenant possible d'explorer les liens entre ces trois champs de l'histoire sociale, ce qui a pour effet de permettre une connaissance plus exacte de l'expérience historique de la classe ouvrière.

Tous ne sont pas aussi enthousiastes, cela dit. *«For many young historians, the work of Bryan D. Palmer and Gregory S. Kealey [...] provided valuable models and insights for their own studies. For others, mostly those who preferred to view Canadian workers through the lens of social-democratic pluralism rather than the kaleidoscope of class conflict, the emphasis on working-class culture left too many questions unanswered for their liking³².»* Ces divergences intergénérationnelles et ces conflits d'interprétations sont pourtant sains dans la mesure où ils ouvrent un dialogue raffinant les interprétations de l'expérience historique des classes ouvrières.

Un important problème relève de la concentration d'études sur certaines périodes particulières de l'histoire de la classe ouvrière. Trop préoccupés par les mouvements militants, les historiens se sont peu attardés aux travailleurs de l'ère préindustrielle, pourtant au cœur de la construction du Canada et du développement d'une conscience de travailleurs. Desmond Morton souligne que le Canada *«was a country that depended on workers. There were places in the world where European settlers could force others to serve their needs and produce their wealth. [...] Our country was too harsh and demanding to foster such illusions. [...] The workers in the staple industries were the real builders of Canada³³.»* Des problèmes de région et de périodisation se recourent selon plusieurs angles. *«Our understanding of the role of Maritime workers and their struggles within the framework first of industrialization and then of underdevelopment is a recent phenomenon. Western workers and the Western regional economy have received far more attention from historians. Yet the focus of these discussions has been too greatly influenced by regional protest³⁴.»*

³² D.J. BERCUSON et D. BRIGHT, «Introduction» dans, *Canadian Labour History – Selected Readings*, Toronto, Copp Clark Longman, 1994, p. 1.

³³ Desmond MORTON, *Working People*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1998, p. 1.

³⁴ KEALEY, «Labour and Working-Class History in Canada : Prospects in the 1980s», *op.cit.*, p. 111.

Lorsque interrogés sur la pertinence de revenir à une histoire pancanadienne des travailleurs, peu d'historiens du social se montrent enthousiastes. Il est pourtant nécessaire, bien que difficile, de réunir toutes ces perspectives dans une trame nationale qui fasse sens. Bercuson et Bright sont même d'avis que «*recent Canadian labour history textbooks, written from varying ideological view points, have similarly failed to weave together the diverse threads of class experience into a plausible national pattern*³⁵.» Un tel constat d'échec, établi par D. Bercuson, signifie que les historiens doivent continuer de chercher une manière d'inclure la perspective des travailleurs dans une trame narrative globale d'histoire du Canada. Par ailleurs, certains historiens, dont David Frank, voient dans l'histoire des travailleurs une importante source d'unité canadienne qu'il importe de reconnaître comme telle.³⁶ Encore une fois, il nous faut constater qu'aucun domaine historique n'est homogène. Cette pluralité de perspectives est malgré tout très fertile pour la compréhension du passé canadien.

4.3 *L'histoire des minorités, des groupes ethniques, des Canadiens à «trait d'union»... «Will it ever be Canadian?»³⁷*

Relater l'histoire des minorités et des groupes ethniques du Canada est probablement la tâche la plus vaste de toutes vu la nature plurielle du Canada. Pour cette raison, nous expliquerons d'abord la situation générale de l'histoire ethnique et des immigrants, puis nous aborderons le cas des Amérindiens et leur place dans l'expérience historique canadienne. Ces deux éléments, nous en sommes consciente, excluent beaucoup de groupements (comme les minorités francophones du Canada hors-Québec, par exemple), mais nous obtiendrons tout de même un panorama général de la situation de l'histoire ethnique et des minorités, et de leur rapport à une trame historique canadienne plus large.

De façon générale, les premières versions de l'histoire du Canada ont négligé l'histoire particulière des ethnies et des minorités. Les thèses de l'École laurentienne ne s'en préoccupaient pas vraiment. Les Amérindiens étaient réduits à leur rôle de fournisseurs des

³⁵ BERCUSON et BRIGHT, *op.cit.*, p. 2.

³⁶ David FRANK, «Teaching Labour History» *Labour/Le Travail*, 31 (printemps 1993), p. 293-299.

³⁷ En référence au titre de l'article de Natalia APONIUK, « "Ethnic Literature", "Minority Writing", "Literature in Other Languages", "Hyphenated-Canadian Literature" – Will It Ever Be "Canadian"?, *Canadian Ethnic Studies*, vol. 28, no. 1 (1996), p. 1-7.

Européens en fourrures ou autres biens. Quant aux immigrants, ils ont certes ouvert l'Ouest, mais leur identité ethnique devait rapidement être négligée, de sorte qu'on parla bientôt d'eux comme des Canadiens dans la majorité des récits. Leur expérience se voyait cependant ainsi marginalisée et faussée.

On peut établir plusieurs périodes dans l'étude des groupes ethniques. Quand les historiens ont commencé à parler des ethnies et des minorités, ils ont envisagé la chose en termes de «problème». Bien entendu, se situant majoritairement dans un cadre anglo-saxon, ils voyaient les ethnies et les minorités comme des déviants par rapport à la norme anglo-canadienne. C'est en partie avec le développement du multiculturalisme et avec la plus grande diversité des origines des historiens, que ceux-ci ont commencé à s'intéresser aux immigrants et aux groupes minoritaires dans le but de mieux comprendre leurs origines et leur expérience canadienne. *«Here close attention is generally paid to the specificity of the immigrants origins, the motivation or cause of the migration, and finally to the experience of the immigrant in their new home. In all cases a sense of culture is a strong part of that historical analysis³⁸.»* Encore aujourd'hui, il est fréquent de constater que l'analyse du passé ignore l'influence que peut avoir l'ethnicité dans le cheminement d'une communauté. On s'attarde beaucoup à la première génération d'arrivants, mais souvent, là s'arrête pour plusieurs l'expérience ethnique d'un groupe, alors qu'en vérité, cet élément reste essentiel au-delà de la première génération. Les premières versions d'histoire ethnique avaient aussi plusieurs défauts. *«Ethnic individuals, who were their community's first historians, either glossed over [the] anomalies, or worse, whitewashed the immigrant's past³⁹.»* Lorsque certains historiens (les élites définitrices des communautés ethniques) tentaient d'élaborer le récit de leur groupe ethnique de référence, ils cherchaient effectivement à lui donner la meilleure image possible (filiopietisme).

Il faut attendre quelques générations d'historiens pour que cesse la compréhension de l'expérience immigrante à travers le prisme du Canada anglophone. Entre autres effets positifs, le multiculturalisme accroît le degré de fierté qu'un individu peut ressentir envers ses

³⁸ KEALEY, «Labour and Working-Class History in Canada : Prospects in the 1980s», *op.cit.*, p. 113.

³⁹ Roberto PERIN, «Writing About Ethnicity», John SCHULTZ, éd., *Writing About Canada – A Handbook for Modern Canadian History*, Scarborough, Prentice-Hall, 1990, p. 204.

origines ethniques. Mais à l'opposé, «*[it] also breaks down the subtle and not so subtle signs of exclusion that are consciously or unconsciously devised by groups and institutions in the country of adoption*⁴⁰.» Donald Harman Akenson considère ainsi le multiculturalisme comme une importante machine de propagande à la source de deux problèmes sur le plan des représentations collectives :

*The first is the concept, sometimes clearly articulated but usually left implicit, that English-speaking Canada is a congerie of ethnic groups. This elides the central historical fact that in Canadian history a process occurred – “nation-building” to use an old term – that created a central set of political, social, legal, and cultural conventions within which all the allegedly separate multicultural groups operate. The second is the acceptance of a curious sort of historical asymmetry – that the “multicultural groups” [...] have cultural affinities to the world outside Canada, but that somehow those groups [...] are a homogenous lump, lacking ethnic ties and cultural traditions, and having the presumed vices of being both non-indigenous and non-ethnic*⁴¹.

Autrement dit, il y aurait une acceptation des groupes ethniques, d'une part, et, paradoxalement, un rejet de leurs origines qui tiendrait, en réalité, d'un désir d'assimilation.

Roberto Perin se montre sceptique face à la validité de l'identité ethnique perpétuée par les récits historiques. «*Are we to assume that in the process of migration, immigrants carry their ancestral culture with them, that they transplant it in the new soil, and that it survives, largely unaltered, so that successive generations faithfully live what is essentially a local variant of this culture?*⁴²» Il considère que les cultures transplantées ne correspondent pas à celles de la mère patrie et que par conséquent elles ne seraient pas valides pour comprendre le passé des groupes ethniques. Ces derniers (ou les immigrants) sont prisonniers (et/ou exclus) de deux groupes culturels auxquels ils n'appartiennent plus, dans un cas, et pas encore, dans l'autre. «*The immigrants' “American-ness” was immediately apparent to their Old World relatives, but not to North Americans, who dismissed them as aliens while at the same time expecting them to behave like Anglos*⁴³.» Pour cette raison, Perin croit plus pertinent de parler

⁴⁰ PERIN *op.cit.*, p. 201.

⁴¹ Donald Harman AKENSON, «The Historiography of English-Speaking Canada and the Concept of Diaspora : A Sceptical Appreciation» *The Canadian Historical Review*, vol. 76, no. 3 (septembre 1995), p. 391-392.

⁴² PERIN, *op.cit.*, p. 203.

⁴³ *Ibid.*, p. 205.

d’histoire des immigrants que d’histoire ethnique, puisque l’histoire des immigrants inclut, de manière implicite, le concept de disparition éventuelle des particularités trop poussées. Il insiste également sur le fait que l’histoire des groupes ethniques devrait être vue comme un fragment de l’histoire de la culture populaire et de l’histoire nationale.

D’autres historiens croient toutefois que le concept d’ethnie est valide et même producteur de possibilités interprétatives. *«Rather, the plural experiences may be better grasped if ethnicity is understood as an “emergent” and highly contingent historical construction, in which identities and communities are fabricated from threads of a shared heritage, but in widely varying conditions that mould their local institutional forms and meanings⁴⁴.»* Cette façon de faire met l’ethnicité au premier plan et rend possible la création d’une narration positive de leur expérience historique. L’ethnicité étant incluse dans la trame historique canadienne, l’intégration des minorités pourrait se faire de façon plus large dans les analyses du passé.

Dans certains cas, l’inclusion d’un groupe ethnique à la trame historique canadienne s’avère problématique. Par exemple, les Germano-Canadiens, bien qu’ayant joué un rôle important dans le développement du Canada, possèdent malgré tout une identité ambivalente vu la nature de certains événements internationaux qui les influencèrent nécessairement :

That many German Canadians were eager to jettison their ethnic baggage, this simply confirms the need to explore and acknowledge the profound ethnic-cultural impact of the enemy alien experience. While English Canada participated in the world wars with an unprecedented “national” euphoria and emerged from them with a new sense of nationhood, a large segment of the Canadian society, including the population of entire German Canadian mosaic and other minorities, was left with the opposite experience. Its members were ostracized as aliens and penalized for their non-English cultural and ethnic identity⁴⁵.

⁴⁴ Gordon DARROCH, «Half Empty or Half Full? Images and Interpretations in the Historical Analysis of the Catholic Irish in Nineteenth-Century Canada», *Canadian Ethnic Studies*, vol. 25, no. 1 (1993), p. 6.

⁴⁵ Gerhard P. BASSLER, «Silent or Silences Co-Founders of Canada? Reflections on the History of German Canadians», *Canadian Ethnic Studies*, vol. 22, no. 1 (1990), p. 42.

Beaucoup de groupes ethniques demandent que le récit canadien reconnaisse leur importance. Ils demandent que le récit souvent uniquement préoccupé par les «deux solitudes» leur fasse une place. L'espace qui leur est consacré est certes de plus en plus important, mais il demeure tout de même marginalisé. «*Canada's "charter-group ethnics" may indeed have succeeded "in imposing their ethnicity on Canadian institutions" [...] creating in the process another sub-group – the "not-not-quite Canadians."*»⁴⁶

L'approche la plus populaire au cours des années 1990 consiste à mettre en commun les analyses menées dans la perspective de l'ethnicité, la classe et le genre. Ces trois particularités de l'expérience historique canadienne illustrent «*the ways in which experiences and identities and politics and social phenomena can be shaped by a multiplicity of overlapping and even contradictory influences*»⁴⁷.» De telles approches permettent une compréhension globale de la situation des groupes minoritaires ou conventionnellement omis de la grande trame nationale.

4.3.1 Les Amérindiens dans l'histoire canadienne : une inclusion problématique obligatoire

Pour certains historiens, la trame historique canadienne doit absolument inclure l'histoire des Amérindiens. Certains croient que cela devrait être fait parce que les Amérindiens composent l'un des peuples fondateurs, tandis que d'autres, qui rejettent cette notion⁴⁸, parlent plutôt de l'importante contribution des Amérindiens au développement du Canada. De part et d'autre, cela dit, on reconnaît l'importance de la place des Amérindiens dans l'expérience historique canadienne.

Cette situation est plutôt problématique en raison de ses implications politiques.

The growing political emphasis on First Nations' demands, claims, and public statements – a process that began in earnest in the 1970s and that escalated steadily thereafter – gave greater legitimacy to

⁴⁶ APONIUK, *loc.cit.*, p. 4.

⁴⁷ Franca IACOVETTA, «Manly Militants, Cohesive Communities, and Defiant Domestic : Writing About Immigrants in Canadian Historical Scholarship», *Labour/Le Travail*, no. 36 (automne 1995), p. 218.

⁴⁸ Nous pensons ici à Jocelyn Létourneau qui mentionnait dans la *Canadian Historical Review* : «il apparaît inusité de vouloir réintégrer maintenant les Autochtones à la problématique canadienne comme "peuples fondateurs" ou "premières nations" du pays. Il s'agit là de désignations factices qui trouvent leur sens dans les dilemmes du présent bien avant de refléter la réalité du passé.» Voir Jocelyn LÉTOURNEAU, «L'avenir du Canada : par rapport à quelle histoire?», *Canadian Historical Review*, vol. 81, no. 2 (juin 2000), p. 255.

*what once had been a small, marginal fragment of the Canadian historical profession. The field of First Nations' history has grown dramatically in recent years and it would be hard to claim, with any legitimacy, that First Nations' history has been ignored by Canadian historians*⁴⁹.

S'il existe encore des lacunes dans le récit des Amérindiens, ces derniers, contrairement à d'autres groupes, ont néanmoins vu leur passé s'écrire sur bien des pages d'histoire canadienne.

Un des plus importants stéréotypes au sujet des Amérindiens concerne le rôle de figurants qu'ils auraient eu dans le passé de la société canadienne. Les Amérindiens sont trop souvent représentés, dans les récits d'histoire canadienne, comme ayant été à l'écart de l'essentiel, des moments clés et décisifs du passé. Or, ils furent pourtant d'actifs participants aux activités commerciales, entre autres, car leur coopération était essentielle à toute réussite d'établissement du Canada.

La perspective adoptée a trop souvent été celle des Euro-Canadiens. «*“The most striking thing about these accounts is that they are testimonies to the personalities and cultures of their writers and pay little attention to the perspectives of the people they are describing.” [...] The culture described is that derived from those European states that colonized Canada. As a result those groups who fall outside this narrow band of recognition have received superficial treatment*⁵⁰.» L'histoire amérindienne est donc présentée, soit comme une entité séparée, soit comme une incursion (même à titre d'introduction), dans l'histoire canadienne *mainstream*.

Il demeure que l'expérience historique des Amérindiens s'intègre relativement facilement au cadre plus large de l'expérience historique canadienne. «*They are all part of a*

⁴⁹ Ken COATES, «Writing First Nations into Canadian History : A Review on Recent Scholarly Works», *Canadian Historical Review*, vol. 81, no. 1 (mars 2000), p. 99.

⁵⁰ Sheila D. ROSE, et F. McCORMICK. «Locally Developed Inclusive Curriculum Projects – A Field Report From the Yukon», McGill Institute for the Study of Canada. *L'avenir de notre passé : une conférence sur l'innovation de l'enseignement et de l'apprentissage de l'histoire / Giving the Past a Future : A Conference on Innovation in Teaching and Learning History*, Écrits du colloque, présentations préliminaires des orateurs, Montréal, 1999. Voir aussi Sheila D. ROSE, «The Development of Inclusive Curriculum Projects in the Yukon», *Canadian Social Studies*, vol. 31, no. 1 (automne 1996), p.43 à 45.

*common, culturally complex national history that has been shaped by an on going process of cultural interaction and adaptation*⁵¹.» Cependant, à plusieurs égards, leur histoire ne semble pas se prolonger au-delà de la colonisation et de la traite des fourrures. Plusieurs récits «règlent» l'histoire des Amérindiens avec l'arrivée des Européens. Il serait donc essentiel d'étendre la lecture du passé amérindien sur une plus longue durée. «*Perhaps the most obvious feature of a more inclusive and integrated history of Canada would involve reaching back farther than a mere 500 years, perhaps to 10,000 years or more. Clearly, this broader perspective would provide a more balanced and penetrating view of our history than does our current, narrow, Euro-centric view*⁵².» Ainsi, les Amérindiens semblent donc avoir un passé lointain très riche et un passé récent quasi absent.

L'écriture de l'histoire des Amérindiens entraîne des implications politiques potentiellement considérables. La révision de la place des Amérindiens dans les moments cruciaux du passé pourrait éventuellement se traduire par des revendications territoriales, comme plusieurs cas l'ont déjà montré. En fait, aucun récit historique n'est complètement dénué de possibles ramifications politiques. Il est donc particulièrement important pour les Amérindiens d'écrire le récit de leur expérience historique selon leur propre perspective.

Les historiens commencent aussi à sortir du thème conventionnel persistant des rencontres entre les Amérindiens et les Européens. «*Many new studies now explore aspects of Aboriginal historical experience that occurred outside European experiences or outside the gaze of non-Native observers*⁵³.» Ceci est maintenant possible grâce à l'utilisation – comme en histoire des femmes, d'ailleurs – de sources non conventionnelles, tel les récits qui relèvent de la tradition orale, les objets d'art, l'archéologie et les traditions folkloriques (danse, chanson, etc.).

Un effort visible est fait afin que l'expérience historique des Amérindiens prenne la place qui lui revient dans un récit plus large d'histoire canadienne. «*What is being written*

⁵¹ Graham REYNOLDS, «Teaching First Nation History as Canadian History», *Canadian Social Studies*, vol. 34, no. 3 (printemps 2000), p. 44.

⁵² REYNOLDS, *loc. cit.*, p. 44.

⁵³ K.T. CARLSON, M.M. JETTÉ et K. MATSUI, «An Annotated Bibliography of Major Writings in Aboriginal History, 1990-1999», *The Canadian Historical Review*, vol. 82, no. 1 (mars 2001), p. 124.

*about the Aboriginal past is not being ghettoized from the broader Canadian historiography. One need but look at the place dedicated to Aboriginal history in recent issues of standard introductory Canadian history textbooks to realize that an appreciation of the nation's Native past is now considered essential to understanding Canadian history more broadly*⁵⁴.» Les nombreuses perspectives, nous devons en convenir, sont un fait incontournable au Canada. Julie Cruikshank ne croit d'ailleurs pas qu'il soit possible de rassembler toutes les perspectives amérindiennes en une unique perspective cohérente, pas plus qu'il ne serait souhaitable de le faire, du reste, car «*each account is part of the story*»⁵⁵.» Élément essentiel de l'historiographie canadienne, une telle multiplicité de récits et de voix permet une meilleure compréhension du cheminement et de l'évolution dans le passé.

L'histoire sociale prouve que les récits de l'expérience des femmes, des classes et des minorités sont essentiels à la compréhension du passé. Les plaidoyers en leur faveur, de plus en plus nombreux et insistants, sont désormais entendus par tous, y compris les historiens plus nationalistes. L'intégration des différents objets d'étude en histoire sociale doit cependant aller au-delà de la simple greffe à un récit plus large. Le fil conducteur peut maintenant être reconstruit en tenant compte (et peut-être même avec l'aide) des nouvelles interprétations, des nouveaux thèmes et des nouvelles voix.

D'ailleurs, l'une des plus importantes voix dissidentes est celle des historiens francophones du Québec. Au fil des ans et des générations, ces derniers ont cheminé séparément de leurs homologues anglo-canadiens ou issus des groupes minoritaires. Comme nous le verrons dans le prochain chapitre, l'intégration de l'expérience historique du Québec à la trame canadienne est probablement la tâche la plus difficile de toutes. La langue et les traditions historiographiques ne sont que deux éléments qui compliquent les choses.

⁵⁴ K.T. CARLSON, M.M. JETTÉ et K. MATSUI, *loc.cit.*, p. 122-171.

⁵⁵ J.S.H. BROWN et E. VIBERT, «Introduction», dans *Reading Beyond Words : Contexts for Native History*, Peterborough, Broadview Press, 1996, p. xviii.

CHAPITRE 5

LE PARADIGME NATIONAL EN HISTOIRE DU QUÉBEC : LES «DEUX SOLITUDES» OU COMMENT BLOQUER LE DIALOGUE HISTORIOGRAPHIQUE AVEC LE CANADA

Au début de notre mémoire, nous avons fait valoir que les tendances historiographiques des anglo-canadiens et des franco-canadiens avaient toujours divergé les unes des autres. Rapidement, nous avons dû nous rendre à l'évidence que la chose est encore vraie de nos jours, et que les questionnements actuels au Québec sont plutôt éloignés de ceux qui sont en cours dans le reste du Canada. Pour cette raison, intégrer la position des historiens québécois à notre réflexion sur le débat entourant la mise en histoire du passé canadien ne fut pas une mince tâche. L'histoire du Québec, telle qu'elle se pratique dans la province à tout le moins, fait bande à part, tant par ses influences que par ses approches méthodologiques et ses objets d'étude privilégiés¹.

Jusqu'à présent, nous avons constaté que les grands récits d'histoire canadienne écrits au Canada anglophone subissent encore l'influence de l'École laurentienne et de l'École de la frontière, mais qu'avec l'émergence de l'histoire sociale, de plus en plus d'attention est accordée à des groupes jadis négligés par les anciens récits d'histoire du Canada. Au Québec, toutefois, l'École laurentienne et l'École de la frontière n'ont eu que peu d'impact sur l'étude du passé. Le paradigme principal s'est développé autour de la Conquête et ses conséquences, et le thème de la survivance du Canada français est initialement devenu, pour Groulx et l'École de Montréal, la principale matrice de sens pour penser l'expérience de ce dernier.

Il est essentiel de spécifier que le premier souci des historiens du Québec est de relater l'expérience historique du Québec et d'étudier la société québécoise. Très peu parmi eux se consacrent à l'étude du Canada. Il existe donc, au sein du pays, deux historiographies à prétention totalisante presque indépendantes l'une de l'autre.

Le Canada est un très bel exemple de cette construction difficile et incomplète, écrit à ce propos Jean-Marie Fecteau. Cette histoire complexe, matérialisée dans le compromis confédératif de 1867, a fait

¹ Pour un bilan historiographique plus développé concernant les objets d'études au Québec, voir Joanne BURGESS, «L'histoire du Québec : tendances récentes et enjeux», dans Denise LEMIEUX, dir., *Traité de la culture*, Ste-Foy, Les éditions de l'IQRC, 2002, p. 29-45.

qu'il est devenu pensable qu'il puisse exister *deux* historiographies nationales dans un même espace politique. [...] En somme, l'historiographie québécoise, depuis Garneau au moins, s'est toujours construite en référence à une communauté qui n'était *pas* le Canada, ou du moins pas *tout* le Canada².

Au mieux, au Québec, une majorité d'historiens considère le Canada comme un élément de contexte nécessaire, et non comme un sujet d'étude principal. Simultanément, les historiens du Canada anglophone se préoccupent peu des francophones du Québec dans la trame historique canadienne, et ce, même si le Québec, au cœur géographique du Canada, s'intègre très bien aux théories de l'École laurentienne. C'est surtout dans la perspective économique, lorsqu'il est question de la traite des fourrures ou du développement de la vallée du Saint-Laurent, que le Québec se voit parfaitement incorporé.

En fait, s'il est plutôt aisé de parler du fait francophone canadien lorsqu'il est question de la Nouvelle France, le propos n'en reste pas moins souvent superficiel. «*New France began as a "staple" fur trading colony*», a par exemple écrit Ian Drummond. «*The trade dominated the colony's life and work until the British conquest and, indeed, for forty years thereafter*»³. Un tel commentaire illustre bien cette place que peut avoir le Canada francophone dans l'explication du passé canadien : celui-ci fut bel et bien partie prenante de l'expérience historique canadienne, mais cette reconnaissance vaut presque exclusivement pour la période précédant la Confédération. Avec l'ouverture de l'Ouest et l'implantation massive d'immigrants, autrement dit avec la multiplication des groupes et des références, l'intégration de la minorité francophone et du fait canadien-français et québécois devient de plus en plus ardue.

La polémique déclenchée par Granatstein a fait très peu de cas du Québec et du Canada francophone. Comme son livre *Who Killed Canadian History?* ne mentionne le Québec que très rarement, la discussion qui a suivi la parution de l'ouvrage n'a pas porté dans cette direction. Bernard Dionne constate à regret que, «lorsqu'il aborde le Québec, monsieur

² Jean-Marie FECTEAU, «Entre la quête de la nation et les découvertes de la science. L'historiographie québécoise vue par Ronald Rudin», *The Canadian Historical Review*, vol. 80, no. 3 (septembre 1999), p. 449.

³ Ian DRUMMOND, «Writing About Economics», dans John SCHULTZ, éd., *Writing About Canada – A Handbook for Modern Canadian History*, Scarborough, Prentice-Hall, 1990, p. 33.

Granatstein fait la preuve de son ignorance de la réalité francophone du Canada. Cela s'explique en premier lieu par son absence quasi totale de références francophones. Mais, en second lieu, les préjugés qui lui tiennent lieu de pensée politique sur le Québec l'empêchent d'approfondir sa réflexion.»⁴ À vrai dire, l'absence d'efforts pour intégrer le Québec qui caractérise le débat entourant les thèses de Granatstein se décèle dans bien des interprétations générales d'histoire du Canada. Écartant le sujet du Québec, celles-ci peuvent ainsi prétendre avoir réglé le «problème» qu'il constitue.

La conciliation entre les deux parties n'est certainement pas chose facile en raison de la grande ignorance de l'*autre* qui règne des deux côtés. Comme nous le verrons, les historiens explorent surtout le passé du territoire québécois, faisant du Canada un élément de contexte éloigné, tandis que les historiens anglophones hors Québec n'ont parfois qu'une conception embrouillée de ce dernier. Assurément, les interprétations conventionnelles sont partiellement responsables de cette incompréhension mutuelle. Dans son livre *National Dreams*, Daniel Francis raconte comment, du temps de son passage à l'école secondaire, dans les années soixante, la vision du Québec qu'on lui avait transmise était stéréotypée⁵. «*Drawing on [his] knowledge, [Francis] expected to encounter [in Quebec] a quaint, rustic society, less sophisticated than [his] own but much more fun-loving and emotional*»⁶. Ce genre de méconnaissance, faut-il le préciser, trouvait son équivalent au Québec. Francis cite à cet effet l'ancien Premier ministre Lucien Bouchard qui rappelait que, du temps de sa jeunesse, «*the rest of Canada was portrayed as only a blur. It was another country, a country we didn't know*»⁷.» De telles perceptions, possiblement monnaie courante d'un côté comme de l'autre, persistent encore vu la présence dans les milieux intellectuels de gens à qui ce type d'histoire a été servi. On peut même craindre que les nouvelles interprétations renforcent l'ignorance, car les nationalismes québécois et canadien continuent de teinter le programme scolaire. Monique Nemni, dans une intervention au colloque *L'enseignement de l'histoire du Québec et du*

⁴ Bernard DIONNE, «Le nationalisme canadien à la recherche de ses héros», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, no. 2 (automne 1998), p. 249.

⁵ Daniel FRANCIS, *National Dreams : Myth, Memory and Canadian History*, Vancouver, Arsenal Pulp Press, 1997, 215 p.

⁶ *Ibid.*, p. 88.

⁷ Lucien BOUCHARD, *ibid.*, p. 90.

*Canada au secondaire*⁸, en 1996, constatait à ce propos la présence d'un discours nationaliste tant dans les manuels scolaires d'histoire du Québec que dans le programme obligatoire du ministère de l'Éducation du Québec. Ce programme se réfère constamment à la société québécoise et non pas aux sociétés canadienne et québécoise. Peu contestée⁹, cette réalité contribue grandement à l'incompréhension mutuelle des Québécois et des autres Canadiens.

Nous le mentionnions au premier chapitre, la Conquête, pour nombre d'historiens, constitue le principal paradigme central de la mise en narration de l'expérience historique québécoise. Or, sur cet événement capital, les interprétations divergent grandement au Québec et dans le reste du Canada, avec comme conséquence que la compréhension de ses significations aujourd'hui sont différentes de part et d'autre. «*According to the Quebec nationalist reading of Canadian history, the grand humiliation of the Conquest was followed by a series of other humiliations, each designed to thwart the aspirations of French-speaking Canadians. [...] If most of the Quebecers consider the Conquest to be a wound that will not heal, most English-speaking Canadians consider it a scab which the French should stop picking. "Get over it", has long been the collective response in English Canada [...]*¹⁰.» À la lumière de lectures aussi opposées d'un même événement, on saisit bien que l'état de l'histoire au Canada et au Québec ne suscite pas les mêmes questionnements.

Il est possible de remarquer une spécificité fondamentale à la trame historique québécoise : la perspective «nationale» concerne le Québec et non le Canada. Bien que François-Xavier Garneau et ses successeurs immédiats aient parlé à l'origine du Canada français, les études qu'ils menèrent se sont concentrées sur le territoire du Québec étant donné que c'est là que vivait la grande majorité des francophones. Plus tard, le chanoine Groulx et

⁸ Monique NEMNI, «Le nationalisme dans l'enseignement de l'histoire au Québec», texte d'une conférence prononcée au 64e CONGRÈS DE L'AFCS. *L'enseignement de l'histoire du Québec et du Canada au secondaire*, Montréal, Université McGill, 15 mai 1996. Cette présentation a été aussi publiée, dans une version plus étoffée, plus complète et surtout plus (trop) poussée dans *Cité Libre*. Monique NEMNI, «Quand le Canada se perd à l'école québécoise», *Cité Libre*, vol. 26, no. 3 (juin – juillet 1998), p. 63-74.

⁹ Jocelyn LÉTOURNEAU, «Nous autres les Québécois – La voix des manuels d'histoire», dans K. FALL, J. LÉTOURNEAU et L. TURGEON, dir. *Les espaces de l'identité*, Ste-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997, p. 99-119.

¹⁰ D. FRANCIS, *op.cit.*, p. 93.

ses contemporains continuèrent de privilégier cet angle d'approche¹¹. Toutefois, vu la présence et l'émigration passablement importante en nombre des francophones vers les autres parties du Canada, ils dirigèrent aussi une part de leur attention à l'étude des communautés acadiennes et franco-ontarienne. De cela, conclut Ronald Rudin, il résulte que les historiens «avaient tendance à s'attacher exclusivement au sort malheureux d'une minorité linguistique¹².» Une nouvelle mutation s'est produite vers la fin des années soixante, selon Rudin, alors que «les historiens se tournaient vers le territoire québécois, lieu d'une majorité francophone et de phénomènes d'urbanisation, d'industrialisation et de laïcisation en tous points semblables à ceux que l'on vivait ailleurs en Occident¹³.» C'est là que nous en sommes encore aujourd'hui, alors que le Québec demeure le principal territoire d'enquête des historiens¹⁴.

La perspective très québécoise dans laquelle s'oriente l'étude du passé de la province se veut parfois ouvertement nationaliste, et parfois un simple reflet de différences profondes perçues entre le Québec et le reste du Canada. Cela pourrait d'ailleurs expliquer qu'il n'y ait pas eu, au Québec, un grand débat semblable à celui initié par J.L. Granatstein dans le Canada anglophone. L'histoire semble y témoigner d'une grande «confiance» en soi, c'est-à-dire que l'on s'interroge peu sur la nature de ce qui devrait en constituer le cadre interprétatif par excellence. Peu d'historiens, au Québec, remettent en question la validité du paradigme national.

Une fois établi le lieu québécois de l'histoire nationale, comment mettre en continuité dans le temps ce *nous* qui la sous-tend, du côté à la fois de l'écriture et de la lecture. Le Québec d'aujourd'hui, qui sert de cadre à l'entreprise mémorielle, n'a pas cessé de bouger depuis trois siècles. En fait, il est le fruit d'une double évolution. L'objet lui-même a changé (les structures sociales, économiques démographiques, les assises spatiales, et le reste), mais aussi le *regard* même porté sur l'objet : les Canadiens de la Nouvelle-France, les Canadiens français du Canada ou du Québec, les Québécois, voilà autant de références

¹¹ Serge GAGNON, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920 – La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1978, 474 p.

¹² Ronald RUDIN, *Faire de l'histoire au Québec*, Sillery, Septentrion, 1998, p. 211-212.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Sur le rejet de la «canadianité», voir la brève note de lecture de Damien-Claude BÉLANGER, «Les historiens révisionnistes et le rejet de la «canadianité» du Québec : réflexions en marge de la *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde* de Gérard Bouchard», *Mens*, vol. 2, no. 1 (automne 2001), p. 105-112.

culturelles, sociales et spatiales, autant de regards successifs qui semblent défier la mise en continuité¹⁵.

Malgré un éclatement des thèmes consécutifs à l'émergence de l'histoire sociale, les historiens québécois ne semblent avoir jamais essayé de dépasser, ou de remiser, le cadre de la nation québécoise, ce qui a pour effet de conférer une logique et une cohérence appréciables à leur production considérée dans son ensemble. «Contrairement au Canada anglais, affirme Jocelyn Létourneau, les débats historiographiques les plus virulents n'opposent pas, au Québec, les tenants de l'histoire pluraliste à ceux de l'histoire nationale. Ils portent, entre les membres de la confrérie historienne élargie, sur la façon la plus appropriée de faire de l'histoire nationale québécoise – *soft* ou *hard*, stricte ou lâche, à partir d'un point de vue endogène ou exogène, focalisé ou comparatiste, cela dépend finalement de la position politique et/ou scientifique des intéressés¹⁶.» Létourneau croit que de sortir du paradigme national pour rendre compte de l'aventure québécoise pourrait ouvrir de nouveaux horizons interprétatifs à l'historiographie portant sur le Québec.

La suggestion de délaisser le paradigme national (que ce soit pour aborder l'aventure québécoise ou canadienne) est entre autres promue par Jocelyn Létourneau. Depuis quelques années déjà, celui-ci réfléchit aux conditions d'émergence et de développement d'une vision renouvelée du passé canadien dans son ensemble, vision capable de résoudre les querelles et les blocages qui, dans les mots mêmes de Létourneau, empêchent la collectivité de «passer à l'avenir sur un mode heureux¹⁷». C'est en ces termes qu'il pose le problème :

Pourquoi les œuvres de synthèse portant sur l'histoire du Québec n'ont-elles pas suivi la piste du récit pluraliste et de la narration éclectique? Pourquoi, tout en intégrant à leurs fonds de nouvelles données, ces œuvres de synthèse ont-elles conservé une forme, ont-elle continué d'être structurées, comme autant de variantes sur un même thème, dans une trame narrative assez classique ou conventionnelle? [...] À cause probablement de la question nationale qui reste l'énigme

¹⁵ Gérard BOUCHARD, «La réécriture de l'histoire nationale au Québec. Quelle histoire ? Quelle nation ?», dans R. COMEAU et B. DIONNE, dir., *À propos de l'histoire nationale*, Sillery, Septentrion, 1998, p. 120.

¹⁶ Jocelyn LÉTOURNEAU, «Pour une autre vision et histoire de l'aventure québécoise», dans D.-C. BÉLANGER et M. DUCHARME, dir., *Nouvelles orientations en histoire intellectuelle du Canada/New Directions in Canadian Intellectual History*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004 (À paraître).

¹⁷ Jocelyn LÉTOURNEAU, *Passer à l'avenir – Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2000, 194 p.

et le défi non résolu de tous les Québécois, intellectuels comme manœuvres, francophones comme non francophones, libéraux comme marxistes. J'estime en effet que les Québécois évaluent sous l'angle du risque politique, académique ou scientifique la possibilité de mettre en scène l'aventure québécoise autrement qu'à l'aune d'un récit national¹⁸.

Une telle proposition ne va pas sans créer sa part de remous. Peu sont prêts, en effet, à substituer à la nation quelque référence de remplacement. On en est là pour le moment.

5.1 Le Canada, une histoire populaire : la controverse québécoise

Comme nous l'avons montré au chapitre 3, la série *Le Canada, une histoire populaire* a fait couler beaucoup d'encre au Canada anglais. Les commentateurs s'interrogeaient surtout sur les réussites et les implications de la série. Si beaucoup d'historiens reconnaissaient le caractère innovateur du projet, plusieurs, en revanche, estimaient que, malgré les efforts louables de Starowicz et son équipe, la seule chose qui avait été réellement accomplie tenait à l'inclusion d'une poignée de «gens ordinaires» au sein d'une trame historique ayant certes fait ses preuves, mais s'étant aussi vu contestée à plusieurs reprises.

Au Québec, les journaux francophones ont faiblement donné écho à des questionnements de cet ordre. Les discussions y ont plutôt porté sur les interprétations proposées des événements historiques. Des accusations d'avoir sciemment omis des faits ont également été déposées. Le plus virulent de tous les intervenants fut très certainement Christian Dufour qui, en plus d'intervenir maintes fois dans *Le Devoir*, a également fait paraître un article dans la revue *Argument*.

Le premier élément qui a profondément dérangé Dufour est l'omission de la Proclamation royale dans le récit télévisé. Dufour procède en donnant son interprétation aux lecteurs du *Devoir* ce qu'était le «Serment du test» et quelles étaient ses implications sur la population francophone catholique du Canada. «Ne [cherchez pourtant pas la Proclamation royale] dans le quatrième épisode de *Le Canada, une histoire populaire*», écrit-il. «On y fait référence une seule fois, de façon positive, pour rappeler que la Proclamation royale

¹⁸ LÉTOURNEAU, «Pour une autre vision et histoire de l'aventure québécoise», *loc.cit.*, p. 5.

reconnaissait aux Indiens des droits territoriaux qui subsistent encore aujourd'hui¹⁹.» Dufour n'allait pas s'arrêter là.

Toujours au sujet de la Proclamation royale, Dufour accuse la série «de désinformation et de déformation de l'histoire²⁰», et même de «fraude intellectuelle²¹». Il ajoute que «les producteurs de cette [série] ont lamentablement failli à leurs responsabilités à l'égard du Québec et du Canada», puis renchérit : «quelle tristesse qu'on ne soit pas capable de produire une histoire unifiée du pays sans escamoter la vision québécoise²².» De tels commentaires, il est clair, sont d'un tout autre genre que ceux retrouvés dans les journaux anglophones. Nous devons nous reporter de nouveau aux différences initiales d'interprétation qui perdurent en dépit de l'évolution engendrée par l'histoire sociale et les remises en question des trames historiques traditionnelles.

Derrière l'interprétation du passé canadien proposée par la série, Dufour décèle un projet mené par des considérations politiques. Dans un article publié dans *Options politiques*, il revient d'ailleurs sur la Proclamation royale :

Immédiatement après la chute de Québec, le téléspectateur se voyait raconter que «pour les Français et les Anglais, le désarroi est le même», que «très vite les Britanniques sont aussi affamés que la population», que «conquérants et conquis sont otages les uns des autres» que, «Canadiens et Anglais font maintenant face à un ennemi commun : l'hiver». Parce que pour des motifs politiques, on tentait de présenter une seule histoire du Canada, on oubliait le bon sens le plus élémentaire : le fait qu'on ne peut voir la Conquête de la même façon si on est francophone que si on est anglophone²³.

L'argumentaire de Dufour revient constamment sur le sens à donner à la Conquête britannique et les impacts possibles de celle-ci sur l'identité et la conscience historique québécoises. Sans complètement nier l'apport des Anglais au passé et à l'identité des

¹⁹ Christian DUFOUR, «Où est passée la Proclamation royale de 1763 ?», *Le Devoir* (11-12 novembre 2000), p. A-9.

²⁰ Christian DUFOUR, «La manipulation de notre histoire : suite et fin», *Le Devoir* (31 août 2001), p. A-9.

²¹ DUFOUR, «Où est passée la Proclamation royale de 1763 ?», *loc.cit.*, p. A-9.

²² *Ibid.*, p. A-9.

²³ Christian DUFOUR, «Les leçons de la controverse sur la série télévisée *Le Canada : une histoire populaire*», *Policy Options / Options politiques*, vol. 24, no. 2 (février 2003), p. 91.

Québécois, Dufour en nuance l'importance. «*L'Anglais* est une partie de notre identité que l'on ne saurait nier sans s'affaiblir ; c'est en même temps le «conquérant» qui veut notre peau. Pas étonnant que cette dualité soit difficile à gérer. On craint trop l'anglais et on le nie ; ou on a trop confiance et on s'ouvre à lui de façon naïve : c'est le juste milieu qui est difficile à trouver²⁴.»

Dufour ramène son public aux conflits d'interprétation centrés sur la Conquête, ce que Jacques Godbout avait également fait dans son documentaire intitulé *Le sort de l'Amérique*²⁵. Il expose longuement les incompréhensions entre Canadiens-français et Canadiens-anglais tout en spécifiant les torts que de telles mésententes peuvent causer à l'identité ou à la destinée québécoise. Son propos nous permet de souligner, une fois de plus, les différences dans le débat sur la mise en histoire du passé canadien, au Québec et au Canada. L'angle d'approche de la critique n'est tout simplement pas le même, ce qui met rapidement un terme au dialogue entre les historiens francophones et anglophones.

5.2 *L'histoire sociale, une trame intégrative?*

De toute évidence, l'histoire sociale n'a pas eu le même impact sur l'historiographie québécoise que sur l'historiographie hors Québec. Dans son article sur l'histoire de la classe ouvrière, Joanne Burgess spécifie que, «*although both groups of labour historians spoke of their desire to write a social history of the working class, they had very different conceptions of what constituted social history and how it should be practised*²⁶.» L'histoire sociale n'a pas vraiment contesté, et encore moins brisé, la trame historique québécoise ; elle a simplement bonifié d'un angle «social» le paradigme de nation, sans toutefois ne jamais perdre celle-ci de vue.

Plusieurs champs de l'histoire sociale ont fleuri dans le sillon de la Révolution tranquille. On pense immédiatement à l'histoire des femmes et à celle des travailleurs et de la condition ouvrière. Ces deux domaines ont grandement profité du contexte particulier des

²⁴ Christian DUFOUR, «Contre la réécriture de l'histoire. Pour ne pas bâtir l'avenir du Québec sur le sable», *Argument*, vol. 4, no. 1 (automne-hiver 2001), p. 6.

²⁵ Jacques GODBOUT, *Le sort de l'Amérique*, Montréal, Office national du film du Canada, 1996, 90 minutes.

²⁶ Joanne BURGESS, «Exploring the Limited Identities of Canadian Labour : Recent Trends in English-Canada and in Québec», *Revue internationale d'études canadiennes*, vol. 1-2 (printemps-automne 1990), p. 152.

années 1970, une période de développement intense à la fois pour le nationalisme québécois, et, à plus petite échelle, pour l'Université du Québec à Montréal, symbole par excellence de la Révolution tranquille et de la plus grande accessibilité à l'université qu'elle a permise. C'est donc en parallèle avec le nationalisme québécois que se sont développés plusieurs champs d'histoire sociale, permettant ainsi une double perspective critique (nationalisme et féminisme, nationalisme et marxisme/socialisme, etc.).

De tels rapprochements, au Québec se sont avérés sont plutôt féconds fournissant de nouvelles pistes de recherche. Le rapprochement entre le Québec et le Canada qu'on aurait pu entrevoir ne s'est toutefois pas produit. Andrée Lévesque livre une partie de la réponse :

Dans un premier temps, selon [l'historienne américaine Gerda Lerner], les historiennes féministes ont cherché à compenser l'absence des femmes dans l'histoire en débusquant les oubliées [...], pour enfin inclure dans leur pratique historique des thèmes rarement abordés auparavant. C'est ainsi qu'il fut possible d'inclure légitimement la maternité et la contraception, et tout ce qui se rattache à ce qu'il est convenu d'appeler la sphère privée. L'historiographie québécoise a suivi une trajectoire quelque peu différente. Peut-être à cause de l'influence de l'Église catholique depuis les débuts de la colonie et du rôle, subordonné mais essentiel, des femmes dans l'Église²⁷.»

La condition particulière du Québec aurait donc contribué à imposer une trajectoire différente à l'histoire des femmes.

Mais ce n'est pas tout. La notion de «deux solitudes» demeure au cœur de la recherche sur le passé des femmes. La différence au chapitre de la langue d'expression a entraîné une certaine séparation des récits et non leur convergence dans une histoire globale de l'expérience des femmes. «*Evidence of this is to be found in a tendency on the part of both Anglophone and Francophone women's historians to set linguistic cultural boundaries to the scope of their work*²⁸.» Andrée Lévesque ajoute à ce sujet :

²⁷ Andrée LÉVESQUE, «Réflexions sur l'histoire des femmes dans l'histoire du Québec», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no. 2 (automne 1997), p. 273.

²⁸ Ruth ROACH PIERSON, «Experience, Difference, Dominance and Voice in the Writing of Canadian Women's History», dans K. OFFEN, R. ROACH PIERSON et J. RENDALL, *Writing Women's History – International Perspectives*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1991, p. 88.

Pour des raisons particulières au Québec, on devait s'attendre à ce que l'histoire nationale accueille, puis offre une perspective incluant la moitié de la population. En effet, les groupes à statut minoritaire partagent souvent des traits communs ; on les trouve ici à l'intersection de l'histoire du Québec et de l'histoire des femmes. La société québécoise est doublement minoritaire en Amérique et au Canada ; de leur côté, les femmes, quoique statistiquement majoritaires, possèdent, par leur statut civil et économique, les caractéristiques d'un groupe minoritaire²⁹.

Une telle situation de «compréhension mutuelle» d'un groupe minoritaire à l'intérieur d'un groupe minoritaire ne pouvait que faire diverger les perspectives canadienne et québécoise.

Un peu de la même manière, il pouvait paraître plausible de croire que les historiens québécois des classes ouvrières se seraient rapprochés de leurs homologues anglo-canadiens. Or, ils furent en fait sujets d'influences très différentes. «*Following Thompson, Gutman and others, English-Canadian historians were intent upon rescuing labouring men and women from the neglect of history, listening to their voices and recovering their vision of the world in which they had lived and struggled*³⁰.» Dominante au Canada anglophone, cette perspective n'eut que peu d'impact au Québec où deux autres approches se sont imposées. «*[Laval historians were] concerned with the "condition" of working people and the rediscovery of their lost past. Somewhat surprisingly, this approach emphasized the immiseration and powerlessness of wage earners, as well as the poverty of their culture. While the [UQAM labour historians] presented the vision of a more militant working class, it was one which emphasized the moments of sharpest class conflict and excluded many dimensions of labour's experience*³¹.» Dans le domaine de l'histoire des classes ouvrières, on doit donc admettre des divisions à plusieurs niveaux : entre les Québécois et les Canadiens anglophones, bien sûr, mais aussi à même le Québec, par l'existence d'écoles de pensée différentes.

Le nationalisme est présent d'un côté comme de l'autre, mais les allégeances, faut-il le préciser, ne sont pas les mêmes. «*Nationalism, as is perhaps to be expected, continues to influence labour historians in English-Canada and in Quebec very differently. Quebec*

²⁹ LÉVESQUE, *loc. cit.*, p. 279.

³⁰ BURGESS, *loc. cit.*, p. 152.

³¹ *Ibid.*, p. 152.

*historians, regardless of their preference for the radical/institutional or social history of working people, have been constantly aware of the national question. And within this context, they have attempted to understand Quebec's unique labour past*³².» Cette réalité éloigne nécessairement les historiens québécois de la classe ouvrière des historiens canadiens.

Ainsi, là où l'histoire sociale aurait pu fournir des points rassembleurs entre les historiographies québécoises et canadiennes, nous ne pouvons remarquer, une fois de plus, que des différences. Commentant les analyses commises par Ronald Rudin, Jean-Marie Fecteau mentionne à cet effet : «[Rudin] déplore [...] que la perspective "nationale" adoptée au Québec induit une unification abusive des problématiques, ce qui empêcherait les historiens québécois de participer aux grands débats de leur domaine particulier³³.» Les points d'ancrage ne sont pas les mêmes de part et d'autre, et aucune démarche n'a été entreprise pour les unifier, ou à tout le moins les rapprocher. Ce besoin ne se fait pas vraiment sentir chez les historiens. Ruth Roach Pierson fait même valoir des limites que le constant retour aux différences entre francophones et anglophones risque de finir par imposer. «*Beyond the English/French difference and differences of class, the possibilities for obscuring other "differences" behind the face of a dominant Anglophone or Francophone, middle-class or working-class norm are manifold in Canada, given the enormous ethnic diversity of the Canadian population*³⁴.» On remarque alors que la question des «deux solitudes» est plutôt perçue comme une limite à l'exploration de l'histoire des femmes au Canada anglais. De plus, les deux grandes communautés linguistiques travaillent surtout dans l'ignorance l'une de l'autre, et ce, dans une grande majorité des domaines de l'histoire sociale.

Comme nous avons pu le constater, le débat au Québec a une toute autre saveur qu'au Canada. On ne s'intéresse pas vraiment à la place du Québec dans une trame historique canadienne puisque l'expérience historique québécoise en soi s'explique tout à fait logiquement à l'aide d'une brève «mise en contexte» canadienne. Il est essentiel de noter

³² BURGESS, *loc.cit.*, p. 162.

³³ FECTEAU, *loc.cit.*, p. 460.

³⁴ ROACH PIERSON, *op.cit.*, p. 88.

qu'une telle démarche, très éloignée de ce qui se fait ailleurs au pays, n'encourage aucunement le dialogue entre les deux groupes. Les historiens québécois écrivent l'histoire du Québec et les historiens canadiens, celle du Canada. Cette situation du «chacun pour soi» entraîne nécessairement des interprétations très différentes d'événements capitaux du passé du Canada³⁵. La Conquête, on l'a vu, en est un exemple persistant, comme l'ont montré les termes du débat sur la série *Le Canada, une histoire populaire*. Nous sommes, de part et d'autre, en présence d'interprétations dites nationales qui se heurtent et s'entrechoquent. De la même manière, l'histoire sociale, invitant par ses propres paradigmes à sortir du paradigme de la nation, n'a pas su élaborer un questionnement et des orientations nécessaires à la réunion des deux historiographies. Le débat sur la mise en histoire de l'expérience historique canadienne est donc presque absent au sein de la communauté historique du Québec. Le récit hégémonique du Québec ne cherche pas une façon de mieux s'inclure dans la trame historique canadienne. Il possède sa propre trame historique et celle-ci est franchement québécoise.

³⁵ MEISEL, J, G. ROCHER et A. SILVER, *Si je me souviens bien/As I Recall*, Montréal Institut de recherche en politiques publiques, 1999, 491 p.

CONCLUSION

Tout bien considéré, répondre à la question *Quelle histoire pour quel avenir du Canada ?* n'est pas une mince affaire. Au terme de notre entreprise, nous sommes forcée de constater que nos efforts de recherche, de lecture et d'analyse n'ont pas pu faire naître une réponse exacte. Notre exploration des termes du débat sur la mise en histoire du passé canadien au cours des années 1990 nous a cependant permis d'identifier les principaux participants à ce débat et leurs manières respectives de se positionner.

Le débat des dernières années se caractérise au premier chef par un grand tiraillement entre les tenants des histoires sociale et régionale, d'une part, et les tenants de l'histoire nationale, de l'autre. En effet, insatisfaits de la trame historique conventionnelle centrée sur le politique et le militaire, plusieurs jeunes historiens des années soixante ont cru trouver dans le concept d'identités limitées de Cook et Careless – un concept appelant à l'intégration de facteurs comme la région, la classe le genre ou l'ethnie – une voie optionnelle pour explorer le passé canadien. Or, plusieurs décennies après l'introduction de cette notion dans l'horizon de la recherche, les historiens d'aujourd'hui débattent encore des conséquences qu'ont eu son émergence et son développement sur l'évolution de l'historiographie.

L'histoire est bien plus qu'un domaine de recherche universitaire parmi plusieurs, bien plus qu'une matière scolaire parmi d'autres. À l'école, l'histoire est un prétexte à un enseignement de valeurs civiques par l'entremise des éléments clés de notre passé commun. Nous tentons par l'histoire de dégager une image globale du passé et d'établir des liens avec le présent et même l'avenir. Nombreux sont ceux qui se préoccupent des conséquences des interprétations en histoire, et cela est ainsi parce que l'histoire remplit une fonction identitaire primordiale. Une interprétation a en effet le pouvoir de donner de l'*autre* une perspective particulière qui peut influencer sur les choix, les actions et l'identité des citoyens.

Nous devons convenir que l'histoire régionale est très importante au Canada. Vu les particularités géographiques du pays, il n'est pas surprenant de retrouver plusieurs histoires circonscrites dans les différentes régions. Comme nous avons pu le constater, il existe des versions particulières du passé des provinces de l'Atlantique et de l'Ouest, et même au sein de

ces deux grandes régions, des groupes ou des provinces se distinguent par leur expérience historique particulière, comme les Acadiens, Terre-Neuve-et-Labrador et la Colombie-Britannique.

Traditionnellement, la narration historique a mis l'accent sur le Canada central et grandement négligé, voire marginalisé, les provinces de l'Atlantique. En même temps, la restitution de leur passé s'est beaucoup attardée à des aspects plutôt négatifs. Les stéréotypes au sujet du conservatisme des provinces de l'Atlantique se sont ainsi vus perpétuer à travers un récit insistant sur l'infériorité de ces dernières¹. Les interprétations conventionnelles suggérées par l'École laurentienne ou l'École de la frontière handicapaient très sérieusement les provinces de l'Atlantique, dans la mesure où celles-ci ne cadraient pas dans ces thèses sur le développement et les produits générateurs (*Staples Theory*). Le développement des universités dans la région et la fondation de la revue *Acadiensis*, présidant à un accroissement de la recherche, ont fait naître l'espoir qu'émerge une meilleure compréhension du passé de cette région de même qu'une représentation plus juste de son expérience historique au sein d'une grande trame canadienne.

Dans les provinces atlantiques, les Acadiens ont suivi un parcours orienté par l'interprétation historique hégémonique qui leur attribue cette «douleur», qui les amène à s'inscrire dans la trame régionale sous le signe de la différence. Comme c'est parfois le cas chez les groupes minoritaires, il semble que le passé se soit arrêté avec le moment crucial de rupture, c'est-à-dire, dans le cas des Acadiens, avec la Déportation. Dans les ouvrages d'histoire du Canada, il arrive de constater l'absence de description du passé des Acadiens au-delà de 1755, comme si ceux-ci avaient cessé d'exister avec cet événement marquant. C'est donc dans cette perspective dominante que les historiens de l'Acadie revoient leur passé. Ils œuvrent à l'insérer dans le présent et dans la modernité pour que continue l'expérience acadienne et qu'elle apparaisse pertinente dans un cadre plus grand d'histoire aussi bien régionale que canadienne.

¹ Voir à ce sujet, Margaret CONRAD, «To Have and To Have Not», *The Globe and Mail* (7 mars 2001), «Canadian Mythology» Series.

Une situation semblable peut s'appliquer à Terre-Neuve-et-Labrador. Son inclusion tardive dans la Confédération canadienne (1949) implique que cette province a longtemps suivi un cheminement historique différent, et c'est pourquoi les historiens ont tendance à l'aborder comme un cas à part. On estime même, parfois, que jusqu'en 1949, les provinces maritimes et Terre-Neuve-et-Labrador n'avaient pas d'intérêts communs et qu'une majorité de traditions propres à cette province divergent des traditions des autres provinces de la région atlantique. Ces généralisations compliquent toute compréhension réelle de l'expérience historique de Terre-Neuve-et-Labrador dans le contexte régional et canadien. En isolant les conventions et en les rendant exclusives, la communication est gênée et les possibilités de solidifier les liens entre ces provinces sont limitées. Au lieu de poser les différences comme un problème ou un obstacle à la compréhension régionale, il faudrait utiliser cette incontournable réalité pour obtenir un portrait plus juste de la diversité historique canadienne.

Les provinces de l'Ouest sont dans une situation quelque peu différente. Leur existence au sein du Canada a commencé plus tard que celle des provinces de l'Atlantique. Leur développement se voit donc plus aisément intégré à la grande trame canadienne. Initialement, faut-il le rappeler, les provinces de l'Ouest se voulaient une réplique de l'Ontario, la province mère. De même, les thèses avancées par l'École laurentienne et l'École de la frontière facilitaient leur incorporation au grand récit. Les historiens se concentrant sur les démarches d'occupation des terres nouvellement exploitées, il est normal de voir se créer une trame historique entourant ces démarches d'occupation des terres et leurs conséquences sur l'aventure canadienne. Le récit ne tardera cependant pas à se modifier, notamment à cause de la forte immigration. Les provinces de l'Ouest possèdent par ailleurs un passé mouvementé, très marqué par la contestation de tous genres (sociale, politique et économique). En ce sens, pour plusieurs, les problématiques d'histoire sociale semblent aller de soi dans l'étude des particularités historiques de l'Ouest. Elles apparaissent assurément beaucoup plus porteuses que le paradigme des «deux solitudes», très limitatif en rapport avec le passé de ces provinces.

Au sein même des interprétations régionales du passé de l'Ouest, le particularisme de la Colombie-Britannique s'impose comme une différence majeure. Que ce soit à cause de sa

géographie unique, ou de la forte influence des Premières Nations dans son parcours historique, cette province du Pacifique ressort constamment du lot régional. La marginalité est ainsi presque devenue un paradigme d'étude commun au sein de la petite communauté académique provinciale.

Il est essentiel de remarquer que nous n'avons pas vraiment parlé de l'Ontario. La raison en est simple : à plusieurs égards, l'Ontario *était* le Canada, bien que certains considèrent la province comme une région à part entière. Les historiens, tout le temps qu'ils furent en majorité basés à Toronto, prirent l'Ontario comme société de référence (présumant au passage de son homogénéité et de sa représentativité du reste du Canada) et calquèrent son expérience historique sur celle des autres régions et provinces, à l'exception du Québec. Sans surprise, comme nous l'avons vu, les trames historiques conventionnelles nées de ce regard venant du Canada central ont été grandement contestées ailleurs au pays.

Issue des identités limitées, l'histoire régionale occupe une position enviable au sein de la pratique historique en raison de la géographie complexe du Canada, et bien que plus d'un historien conventionnel la remette en question, sa pertinence demeure étant donnée l'importance du concept de région dans la compréhension des expériences des Canadiens. L'histoire régionale est même un paradigme d'étude dans certaines recherches particulières qui ont été menées en histoire sociale.

Cela dit, tout ce qui précède ne doit pas nous faire perdre de vue que le principal débat est celui qui oppose les tenants de l'histoire sociale, d'un côté, et, les partisans de l'histoire nationale, de l'autre. Ces derniers, J.L. Granatstein en tête, blâment les historiens des régions et du social (surtout) d'avoir brisé le fil conducteur de l'histoire canadienne en forgeant de nombreux fragments d'histoire ayant peu de liens les uns avec les autres. Selon eux, l'histoire sociale est responsable de l'incohérence, du manque de pertinence et de la perte d'intérêt envers l'histoire canadienne en général. Bien qu'avançant un certain nombre d'arguments tout à fait recevables, Granatstein a, comme le veut l'expression populaire, en quelque sorte jeté le bébé avec l'eau du bain en privilégiant le ton polémique à souhait et l'exagération dans

plusieurs de ses critiques, de sorte que les répercussions positives que sa prise de position auraient pu avoir s'en sont trouvées minimisées.

À la suite du constat de décès de l'histoire canadienne établi par Granatstein (et par Michael Bliss, avant lui), plusieurs observateurs ont redouté les conséquences à terme d'un manque d'intérêt des jeunes (et des moins jeunes) envers l'histoire de leur pays. L'une des plus importantes initiatives entreprises pour prévenir un possible oubli collectif est venue de la télévision d'État qui a créé la série *Le Canada, une histoire populaire*. Mark Starowicz, son producteur exécutif, caressait l'ambitieux projet de faire une histoire pancanadienne qui inclurait vraiment tous les Canadiens. Le thème rassembleur retenu pour sa série fut celui de l'asile. Voyant les Canadiens comme un peuple composé de multiples «*boat peoples*» à leur manière, Starowicz a cru trouver dans ce thème une façon de rassembler ses compatriotes. Le projet, si ambitieux fût-il, n'a toutefois pas su plaire à tous. Malgré ses efforts au chapitre de l'inclusion des humbles, cette grande saga nationale avait trop de ressemblances avec la trame conventionnelle des Creighton et des Innis pour faire l'unanimité.

Dans un esprit semblable, plusieurs groupes travaillent à la création d'une trame historique canadienne unifiante. Les *Minutes du patrimoine* et Parcs Canada en sont deux exemples très pertinents. Créatrices de mythes unificateurs, les *Minutes du Patrimoine* se veulent également très accessibles au public. Ces micro récits d'histoire cherchent alors à (re)construire certains moments clés d'une grande saga nationale. Les lieux historiques nationaux de Parcs Canada et les diverses autres initiatives de Patrimoine Canada remplissent une fonction identique. Les lieux historiques présentent uniquement des récits positifs, inclusifs et unificateurs. Les interprétations présentées comme des faits (des interprétations au demeurant valides, quoique rarement nuancées) peuvent effectivement favoriser la création d'une trame historique canadienne unique, mais elles entravent en même temps la possibilité de saisir le Canada dans un récit global de son passé. Par récit global, nous entendons une histoire faisant place au négatif comme au positif, aux minorités comme aux majorités et aux conflits comme à l'harmonie.

Le projet de grande saga nationale demeure très important aux yeux des historiens conventionnels et des groupes comme Patrimoine Canada. Leurs ambitions heurtent toutefois de front celles des historiens du social qui, au lieu de les éliminer, cherchent à mettre en évidence tous les éléments séparant ou rassemblant les Canadiens. Par leur entremise, l'histoire des femmes, celle des classes et celle des minorités deviennent des fragments majeurs d'une trame historique soulignant l'apport des petits, des oubliés et des exploités.

Fortement influencées par la deuxième vague de féminisme, des historiennes ont commencé à tenter de placer les femmes dans la trame historique canadienne. Dans cette perspective, les concepts de pouvoir et d'autorité ont acquis une importance névralgique pour comprendre le passé. Parallèlement, les historiennes des femmes travaillent à intégrer la sphère privée au discours historique, en plus de réévaluer la réalité passée de la sphère publique. L'histoire conventionnelle – traditionnellement masculine – s'étant surtout attardée à restituer l'apport des hommes au domaine public, les historiennes poursuivent le double objectif de déterminer la place que les femmes y ont occupé et dégager les liens entre les sphères publique et privée.

L'exploration de l'histoire des femmes a légitimé des sujets comme la domesticité, mais aussi les sources non conventionnelles, voire inusitées, aussi bien écrites qu'orales. Les historiennes des femmes désirent placer les femmes à l'intérieur d'une trame qui les a longtemps négligées. Il s'agit d'une « correction » qui rendrait le récit du passé beaucoup plus complet.

Durant cette même période d'expansion de l'histoire sociale, l'histoire des classes ouvrières s'est élevée au rang de thème primordial pour expliquer le passé des Canadiens. Leur apport ayant été indispensable au développement du Canada, il était logique que les travailleurs soient reconnus dans le discours et la pratique des historiens canadiens. Initialement, les spécialistes de l'histoire de la classe ouvrière s'intéressaient surtout à l'activisme politique, au militantisme et aux grèves. Ces sujets restent étudiés de nos jours, mais il est maintenant possible d'envisager l'expérience des travailleurs canadiens dans sa totalité, c'est-à-dire à la fois *dans* le cadre du travail et *hors* de ce cadre. Les historiens de la

classe ouvrière veulent aujourd'hui connaître et faire connaître la culture de la classe ouvrière. Comme les historiennes des femmes, les historiens de la classe ouvrière établissent facilement le lien entre leurs sujets d'étude, tout comme avec les nombreux groupes minoritaires qui participent à l'expérience historique canadienne.

Les réalités vécues par les minorités ethniques ou linguistiques au sein du Canada ont longtemps été négligées, voire ignorées, dans les récits du passé. Les premières études de ces groupes, menées selon le point de vue des groupes d'accueil et recourant à certains stéréotypes, ne permettaient pas bien de saisir la perspective des minorités. Cependant, les élites des groupes ethniques minoritaires entreprirent d'écrire leur propre expérience. Il en ressort que les récits se sont grandement embellis. Avec l'avènement du multiculturalisme et l'accessibilité pour tous à l'université, un intérêt grandissant envers les groupes ethniques est apparu. Les groupes ethniques demandent aujourd'hui une plus grande place dans un récit qui s'en tient trop souvent aux «deux solitudes», minimisant du coup la participation des autres au passé canadien, en tant que groupes ethniques particuliers. La mise en commun des récits d'ethnicité, de classe et de genre permet donc de comprendre dans sa globalité l'essence des expériences oubliées de la trame historique traditionnelle.

Le dernier groupe minoritaire dont il est question dans notre mémoire englobe les Premières Nations. Les Amérindiens ont la particularité de ne jamais avoir été complètement ignorés par le grand récit canadien. Ils ont certes été représentés de façon souvent erronée et stéréotypée, ils ont fréquemment été négligés, mais ils étaient néanmoins toujours présents. Une des plus importantes tâches des années 1990 fut d'actualiser la présence des Amérindiens dans la trame canadienne. Il est encore possible de voir l'expérience historique amérindienne s'arrêter avec l'arrivée des Européens en sol canadien. Plusieurs historiens croient que l'histoire des Amérindiens doit non seulement remonter à plus de 500 ans avant l'arrivée des Européens, mais aussi se prolonger à l'époque moderne. Il faut aller au-delà de la traite des fourrures et expliquer la réalité contemporaine des Amérindiens. Cela est essentiel pour une meilleure compréhension du passé des Amérindiens par les autres groupes canadiens, mais aussi pour que les Amérindiens puissent se reconnaître et s'identifier à un récit d'histoire canadienne.

La pleine inclusion dans la trame historique canadienne des groupes minoritaires, ethniques ou autres, est un processus en voie de réalisation. Il n'est en effet plus possible aujourd'hui d'ignorer la multiplicité des voix du passé canadien qui résonnent à nos oreilles. L'intérêt grandissant pour l'histoire sociale va de pair avec une insertion plus achevée des expériences particulières dans une trame rassembleuse, ce qui, à terme, ne peut que contribuer à faire naître une meilleure compréhension entre les groupes et une vision plus juste du passé du pays. Les historiens du social tentent d'élargir la compréhension du passé du Canada en exposant l'apport des petits, des oubliés et des exploités. Certains ne se préoccupent pas vraiment de les placer dans un grand récit canadien, quoique plusieurs conviennent que le besoin de synthèse devient de plus en plus urgent. S'il est hors de question, pour eux, de retourner à l'histoire conventionnelle, ils admettent parfois, cependant, que l'éclatement des thèmes entrave la pleine compréhension de l'expérience historique canadienne.

L'histoire du Québec s'inscrit dans un tout autre registre d'argumentation. À proprement parler, les historiens du Québec ne participent pas au débat sur la mise en histoire de l'expérience historique canadienne. Ils travaillent plutôt à l'écriture d'une trame historique québécoise. L'écriture de l'histoire au Québec ne suit donc pas les mêmes voies qu'au Canada anglais, elle ne tente pas de solutionner les mêmes difficultés ni de relever les mêmes défis. Les principaux paradigmes d'étude qui orientent la recherche et la réflexion au Québec ne correspondent pas davantage à ceux qui dominent le Canada anglophone. La Conquête fut et demeure, à plusieurs égards, un thème au cœur des approches du passé québécois, alors qu'on estime, au Canada anglophone, que cet événement devrait être délaissé au profit d'autres objets d'études.

Mais encore, alors qu'au Canada anglophone le débat se structure surtout autour de l'opposition entre histoire sociale et histoire nationale, au Québec les choses se passent différemment puisque l'histoire sociale n'a pas vraiment émergée en opposition à une autre conception. Nous tenons en effet le paradigme national (la nation étant ici le Québec) pour crucial à une intégration facile de l'histoire sociale à la trame historique québécoise. Comme nous l'avons déjà mentionné, les historiens du Québec manifestent une grande «confiance» face à l'idée de nation québécoise. Les nouveaux paradigmes d'histoire sociale étant apparus

alors même que le Québec s'imposait de façon quasi hégémonique en tant qu'objet d'étude, il fut facile de greffer ces éléments à une nouvelle trame en voie de se structurer. Cet ajout s'est avéré particulièrement enrichissant, et surtout très logique en rapport avec l'affirmation de l'espace national. D'autres idéologies – le nationalisme et le féminisme, notamment – ont simultanément influencé le développement de nouveaux questionnements. Une telle vague de nouveauté a englobé aussi bien les nouvelles interprétations que les anciennes pour les constituer en trame interprétative nationale typiquement québécoise.

Cette particularité québécoise peut très certainement faire l'envie des historiens canadiens. Une telle assurance face à la validité de la nation comme paradigme d'étude leur permet d'explorer d'autres sujets sans crainte de démolir – ni même simplement d'affaiblir – la conception d'ensemble. Nous devons toutefois nous rendre à l'évidence que le concept de «deux solitudes», orientant l'approche de plusieurs aspects du passé, bloque complètement tout dialogue entre les deux communautés d'historiens. Il est exact qu'un facteur objectif comme la langue explique en partie le peu de communication, mais il n'en demeure pas moins que les deux groupes s'intéressent souvent à des choses différentes, sans compter que les bases à partir desquelles ils étudient le passé ne sont pas les mêmes. Le dialogue devient alors inutile, sinon impossible. Le débat sur la mise en histoire de l'expérience historique canadienne a donc peu d'écho au Québec, où la grande majorité des historiens s'adonne à une histoire strictement québécoise.

Nous avons réussi à dégager une bonne vue d'ensemble du débat entourant la mise en histoire du passé au Canada, et cela en dépit de quelques carences. Il s'avère que les deux principaux opposants sont nettement les historiens du social et les historiens du national. Ces derniers plaident en faveur d'un retour à des thèmes à plus fort potentiel unificateur, tel le politique et le militaire. Prétextant de l'importance de l'histoire pour la construction de l'identité, ou pour l'unité canadienne, les historiens du national insistent vigoureusement sur la nécessité de retisser une grande trame d'histoire canadienne, une trame dont le un fil conducteur aurait autrefois été cassé par les historiens du social. Ceux-ci, à l'opposé, refusent

de retourner à une histoire nationale conventionnelle. L'histoire des femmes, des groupes minoritaires ou de la classe ouvrière font maintenant partie de l'expérience historique et ces domaines apportent une meilleure compréhension du passé canadien. Ces thèmes devront donc être insérés dans une trame plus large afin d'offrir une réelle perspective globale de l'expérience historique canadienne.

Les historiens régionaux évoluent sur un plan quelque peu à part. La réalité géographique canadienne a, jusqu'à un certain point, *imposé* un paradigme régional à l'étude de l'expérience historique du passé. Ce paradigme ne va toutefois pas sans problème, puisque, en mettant en valeur les particularités propres à chacune des régions du Canada, il se trouve aussi en à en souligner les différences. Cela dit, il est maintenant difficile d'ignorer l'importance et la pertinence du concept de région dans l'étude du passé canadien. Dans cet ordre d'idées, on remarquera que les historiens du Québec ne se questionnent pas, ou alors si peu, sur la place de l'histoire du Québec dans une trame historique canadienne. Ils s'intéressent surtout à l'histoire du Québec en tant que région autonome, usant dans leur travail du Canada comme élément de contexte.

À la question *Quelle histoire pour quel avenir du Canada ?*, nous répondons, à l'issue de l'étude du débat entourant la mise en histoire du passé du Canada : une histoire plurielle pour un Canada pluriel. Nous croyons que les expériences particulières doivent être expliquées, mais nous convenons en même temps qu'un retour à la synthèse pourrait s'avérer profitable à la compréhension globale du passé canadien. Il semble y avoir eu plusieurs débordements parmi les historiens du national en raison de leur crainte que le bris du fil conducteur de l'histoire canadienne ne s'accompagne d'un bris de l'unité canadienne. De leur côté, les historiens du social paraissent s'être fermés au dialogue avec les tenants d'une perspective nationale, ce qui nuit à des changements possibles (méthodologique et épistémologique) de la pratique de l'histoire au Canada.

Nous croyons avoir identifié les principales positions défendues par les uns et les autres dans le débat en cours. Ce faisant, nous avons su offrir une bonne vue d'ensemble de la situation dans les années 1990. Les plus importants débatteurs ont été présentés, comme l'ont

été les termes du dialogue entre eux ou, dans certains cas, les raisons pour lesquelles il y a absence de dialogue. Considérant que le passé du Canada se voit constamment remis en question et réinterprété, nous pouvons nous attendre à ce que de nouvelles lectures de ce passé émergent au cours des dix prochaines années. L'importance d'un tel débat est évidente. La variété des interprétations historiques est un ingrédient essentiel pour comprendre avec la plus grande justesse possible la réalité du passé canadien. Il faut toujours garder à l'esprit la place névralgique de l'histoire dans la conception du passé, du présent, mais aussi de l'avenir.

ANNEXE 1 – LES MINUTES DU PATRIMOINE ORGANISATION THÉMATIQUE



Giving our past a future

THE HERITAGE MINUTES A Thematic Organization

These headings present just one way to organize themes from Canadian history that are dramatized in the *Heritage Minutes*.

WOMEN

Stories of how women have helped to build Canada.

Laura Secord (8)
Jennie Trout (18)
Rural Teacher (25)
Soddie (26)
Midwife (27)
Nellie McClung (35)
Emily Murphy (38)
La Bolduc (43)
Agnes Macphail (46)
Emily Carr (48)
Marion Orr (50)
Pauline Vanier (49)
Lucille Teasdale (60)

COMMERCE

Canadians who made a mark in business and industry.

Joseph Casavant (15)
Joseph-Armand Bombardier (37)
Auro Arrow (54)
Le Réseau (57)
Not Taylor (64)

FIRST NATIONS

The trials and triumphs of Canada's aboriginal and Métis peoples.

Peacemaker (1)
Jacques Cartier (4)
Syrup (6)
Sitting Bull (19)
Louis Riel (23)
Inukshuk (44)

EXPLORATION

The Europeans' arrival and their exploration of the vast Canadian landscape.

Vikings (2)
John Cabot (3)
Jacques Cartier (4)
Jean Nicolle (5)
Joseph Tyrrell (22)

CANADIAN SYMBOLS

Glimpses into our national identity.

Syrup (6)
Les Voltigeurs de Québec (20)
Rural Teacher (25)
Sam Steele (29)
John McCrae (34)
Winnie (33)
La Bolduc (43)
Bluenose (47)
Emily Carr (48)
Jacques Plante (59)
Flags (62)

BUILDING DEMOCRACY

Minutes dramatizing important milestones in the development of our democratic institutions.

Peacemaker (1)
Hart & Popincau (9)
Étienne Parent (10)
Baldwin & LaFontaine (11)
Responsible Government (12)
Frontier College (30)
Nellie McClung (35)
Emily Murphy (38)
J.S. Woodsworth (40)
Agnes Macphail (46)
John Humphrey (53)

CANADA AND THE WORLD

Canada has a history of valour, peacekeeping, commitment, and humanitarian generosity.

Valour Road (32)
John McCrae (34)
Marion Orr (50)
Pauline Vanier (49)
John Humphrey (53)
Lucille Teasdale (60)
Expo '67 (63)
Water Pump (65)

INNOVATORS

The creative spirit in Canadian Arts, Sports, Sciences, and Industry.

Joseph Casavant (15)
Sir Sandford Fleming (24)
Joseph-Armand Bombardier (37)
Joseph Tyrrell (22)
Basketball (28)
Marconi (31)
Frontier College (30)
Grey Owl (39)
Superman (41)
Myram Hospital (42)
Wildcat Penfield (45)
Emily Carr (48)
Paul-Émile Borduas (56)
Auro Arrow (54)
Le Réseau (57)
Jacques Plante (59)
Marshall McLuhan (61)
Expo '67 (63)
Not Taylor (64)

THE ARTS

Artists illuminate the spirit of the nation.

Joseph Casavant (15)
Les Voltigeurs de Québec (20)
Rural Teacher (25)
John McCrae (34)
Superman (41)
La Bolduc (43)
Inukshuk (44)
Emily Carr (48)
Stratford (55)
Paul-Émile Borduas (56)
Marshall McLuhan (61)

MULTICULTURALISM

Canada has become home to people from around the globe.

Peacemaker (1)
Jacques Cartier (4)
Syrup (6)
Orphans (13)
The Underground Railroad (14)
Sitting Bull (19)
Nitro (21)
Soddie (26)
Myram Hospital (42)
Inukshuk (44)
Jackie Robinson (52)
Maurice Ruddick (58)

SETTLING CANADA

Making a home in Canada has always involved hard work and overcoming obstacles.

Vikings (2)
John Cabot (3)
Jacques Cartier (4)
Jean Nicolle (5)
Syrup (6)
Orphans (13)
The Underground Railroad (14)
Saguenay Fire (17)
Nitro (21)
Louis Riel (23)
Sir Sandford Fleming (24)
Soddie (26)
Midwife (27)
Sam Steele (29)

HEROES

What is a hero? *Heritage Minutes* present heroism in many forms, from comic book superheroes to courageous individuals who have risked their lives to save others. You might say that every *Heritage Minute* portrays Canadian heroes.

Peacemaker (1)
Governor Frontenac (7)
Laura Secord (8)
Étienne Parent (10)
Underground Railroad (14)
Saguenay Fire (17)
Jennie Trout (18)
Nitro (21)
Louis Riel (23)
Rural Teacher (25)
Valour Road (32)
John McCrae (34)
Halifax Explosion (36)
Grey Owl (39)
J.S. Woodsworth (40)
Superman (41)
Marion Orr (50)
Maurice "Rocket" Richard (51)
Jackie Robinson (52)
Maurice Ruddick (58)
Jacques Plante (59)

SPORTS

Canadians have made an impact on the world of sports.

The Paris Crew (16)
Basketball (28)
Bluenose (47)
Maurice "Rocket" Richard (51)
Jackie Robinson (52)
Jacques Plante (59)

ANNEXE 2 - PAGE PRINCIPALE : *LE SENTIER DE L'HÉROÏSME*

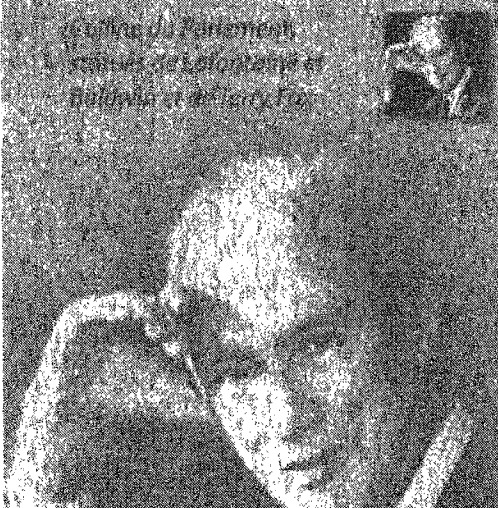
Le sentier de l'héroïsme - Héros 2001, Ministère du Patrimoine canadien, Gouvernement du Canada, document touristique, Ottawa, Édition 2001-2002.

ANNEXE 3
 SENTIER NO.1 – HÉROS 2001 – L'ÉTOFFE DE HÉROS

SENTIER N° 1
Héros 2001

L'étoffe de héros

Le chemin du Patriote
 Le chemin de Lafontaine et
 Baldwin et de la Loi




Culte et esprit de dévouement pour les
 grandes causes et les nobles idéaux :

- bâtisseurs du pays
- idéalistes inébranlables
- jeunes remplis de courage
- championnes des droits de la femme
- infatigables au front


Le Sentier de l'héroïsme

CONTENU DES ÉTOIFFES




Aimé, dit le Bossu 24

Après avoir reçu une formation en France et en anglais chez les jésuites et auprès des socialistes, le jeune bossu, épris d'aventure, se lance dans une quête impossible souvent perdue avant de recevoir sa part, où il défend les droits des travailleurs québécois et enseigne le droit. Reconnu par le Premier ministre Pearson en 1965, Trudeau dirige le Parti libéral de 1968 jusqu'à sa retraite en 1984. Le loi sur les langues officielles, la loi sur les mesures d'urgence, la création des prix et des médailles ainsi que le traitement plus équitable des femmes et des minorités sont au nombre des éléments marquants de l'époque marquée de brillant et érudite. Commencement de sa carrière, la Charte constitutionnelle des droits et libertés de 1982 et la canadienisation de notre constitution témoignent de la lutte passionnée de cet homme au faveur de l'unité et de la tolérance des Canadiens.



Louis-Hippolyte Lafontaine et Robert Baldwin 24

Artisans de la réforme qui illustrent admirablement l'esprit de compromis au Canada, Lafontaine et Baldwin forment un « couple dépareillé » sans pareil au pays. Imposant et vaillant, Lafontaine est l'exact opposé du timide et introverti Baldwin. Une profonde conviction unit toutefois les deux hommes : celle que le peuple du nouveau Canada-Ouest a voix au sein de son propre gouvernement. Lorsque des voyous armés empêchent les partisans de Lafontaine de se réunir avec confiance de scrutin en 1841, provoquant ainsi sa défaite, Baldwin lui offre la chance de remporter les élections de York (Toronto) et se garde que son siège à Toronto, au Québec. Les électeurs anglophones réservent un accueil chaleureux à Lafontaine, dont la plate-forme électorale est axée sur la coopération entre les francophones et anglophones. En moins de 18 ans, les deux hommes introduisent d'importantes réformes, catalysant la Grande-Bretagne qui le peuple britannique doit relever d'une assemblée électorale locale. Pas étonnant qu'ils se retrouvent sur un même piédestal sur le colline du Parlement. Cette statue honore leur partenariat.



Irene Farby 23

Deux femmes en 1897. Affiche contre le meurtre de leur lutte de terre, à des milliers de kilomètres de sa jeunesse arizonaise, une jeune mariée anglaise regarde à l'horizon son mari diplômé d'Oxford parcourir leur terre familiale. Contemplant ses vides encore stériles, cette femme énergique reconstruit ses rêves pour habiter en faveur de millions sans de santé et services adéquats dans les milieux ruraux de l'Alberta. Personne sans Irene n'est surpris lorsque elle est la première femme à assumer la présidence des femmes laïques de l'Alberta en 1916, à être nommée à un poste au Cabinet de la province en 1921 et à recevoir un doctorat honorifique de l'université de l'Alberta en 1931. Représentante du Canada auprès de la Société des Nations pendant quatre ans, cette conférencière enchanter et inspire de nombreux visiteurs jusqu'à sa mort à l'âge de 97 ans. Aujourd'hui, représentée par une statue en bronze sur le colline du Parlement, elle prend le thé avec les autres membres des « cinq femmes célèbres » de l'Alberta, qui ont milité pour la cause dans l'affaire « personne » en 1928.

Le sentier de l'héroïsme - Héros 2001, Ministère du Patrimoine canadien, Gouvernement du Canada, document touristique, Ottawa, Édition 2001-2002.

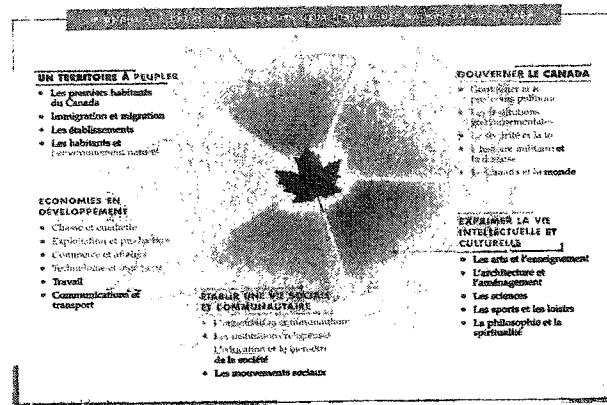
ANNEXE 4

CADRE THÉMATIQUE DES LIEUX HISTORIQUES NATIONAUX DU CANADA

Le cadre thématique

LE CADRE THÉMATIQUE

Le cadre thématique divise maintenant l'histoire du Canada en cinq thèmes généraux, liés entre eux, chacun comportant un certain nombre de sous-thèmes.



Plan du réseau des LIEUX HISTORIQUES NATIONAUX DU CANADA

BIBLIOGRAPHIE

1. Livres

BARMAN, Jean. *The West Beyond the West – A History of British Columbia*. Toronto, University of Toronto Press, 1996, 449 p.

BEAULIEU, André, Jean HAMELIN et Benoît BERNIER. *Guide d'histoire du Canada*. Québec, Les presses de l'Université Laval, 1969, 540 p.

BERCUSON, David J., Kerry ABEL, Donald Harman AKENSON, Peter A. BASKERVILLE, Jack M. BUMSTED et John G. REID, *Colonies – Canada to 1867*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1992, 538 p.

BERCUSON, David J., et David BRIGHT, éd. *Canadian Labour History – Selected Readings*. Toronto, Copp Clark Longman, 1994, 276 p.

BERCUSSON David J., et Phillip A. BUCKNER, éd. *Eastern and Western Perspectives*. Toronto, University of Toronto Press, 1981, 226 p.

BERGER, Carl. *The Writing of Canadian History : Aspects of English-Canadian Historical Writing since 1900*. Toronto, University of Toronto Press, 1986, 364 p.

BERGER, Carl, éd. *Contemporary Approaches to Canadian History*. Toronto, Copp Clark Pitman Ltd., 1987, 259 p.

BOUCHARD, Gérard. *Les deux chanoines – Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*. Montréal, Boréal, 2003, 316 p.

BOUCHARD, Gérard. *Raison et contradiction. Le mythe au secours de la pensée*. Québec, Nota Bene, 2003, collection «Conférences publiques de la CÉFAN», 5.

BOUTILIER, Beverly, et Allison PRENTICE, éd. *Creating Historical Memory – English-Canadian Women and the Work of History*. Vancouver, UBC Press, 1997, 308 p.

BROWN, Jennifer S.H., et Elizabeth VIBERT, éd. *Reading Beyond Words : Contexts for Native History*. Peterborough, Broadview Press, 1996, 519 p.

BUCKNER, Philip A., Gail G. CAMPBELL et David FRANK, éd. *Atlantic Canada Before Confederation, the Acadiensis Reader*. Fredericton, Acadiensis Press, 1998, 385 p.

CAMERON, Elspeth, éd. *Canadian Culture – An Introductory Reader*. Toronto, Canadian Scholars' Press, 1997, 399 p.

CARTER, Sarah. *Capturing Women – The Manipulation of Cultural Imagery in Canada's Prairie West*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1997, 247 p.

CHARLAND, Jean-Pierre. *Le rapport à l'histoire et à la citoyenneté des élèves des régions de Montréal et de Toronto*. Doctorat en didactique, Faculté des sciences de l'éducation, Université Laval, septembre 2002.

CLARK, Joe. *Plaidoyer pour un pays mal aimé*. Montréal, Libre expression 1994, 295 p.

COMEAU, Robert, et Bernard DIONNE, dir. *À propos de l'histoire nationale*. Sillery, Septentrion, 1998, 160 p.

CONRAD, Margaret R. et James K. HILLER. *Atlantic Canada – A Region in the Making*. Don Mills, Oxford University Press, 2001, 236 p.

COOK, Eleanor, éd. *The Craft of History*. Toronto, Canadian Broadcasting Corporation, 1973, 145 p.

CROS, Laurence. *La représentation du Canada dans les écrits des historiens anglophones canadiens*. Paris, Collection des thèses du centre d'études canadiennes de Paris III/Sorbonne Nouvelle, No.4, 2000, 508 p.

DAIGLE, Jean, dir. *L'Acadie des Maritimes*. Moncton, Chaire d'études acadiennes, Université de Moncton, 1993, 908 p.

DICKASON, Patricia Olive. *Canada's First Nations – A History of Founding Peoples from Earliest Times*. Don Mills, Oxford University Press, 2002, 560 p.

FAUCHER, Albert, dir. *Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval : l'histoire de la Faculté des sciences sociales (1938-1988)*. Ste-Foy, Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, 1988, 390 p.

FRANCIS, Daniel. *National Dreams : Myth, Memory and Canadian History*. Vancouver, Arsenal Pulp Press, 1997, 215 p.

FRANCIS, R. Douglas et Howard PALMER, éd. *The Prairie West – Historical Readings*. Edmonton, Pica Pica Press – Textbook division of the University of Alberta Press, 1992, 748p.

FRANCIS. R. Douglas, Richard JONES et Donald B. SMITH. *Destinies – Canadian History Since Confederation*. Hartcourt Canada, 2000, 597 p.

FRIESEN, Gerald. *Citizens and Nation – An Essay on History, Communication and Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 2000, 307 p.

FRIESEN, Gerald. *River Road – Essays on Manitoba and Prairie History*. Winnipeg, University of Manitoba Press, 1996, 246 p.

GAGNON, Serge. *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920 – La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*. Québec, Les presses de l'Université Laval, 1978, 474 p.

- GAGNON, Serge. *Le passé composé – De Ouellet à Rudin*. Montréal, VLB Éditeur, 1999, 190 p.
- GIBBINS, Roger et Sonia ARRISON. *Western Visions – Perspectives on the West in Canada*. Peterborough, Broadview Press, 1995, 153 p.
- GILLMOR, Don, et Pierre TURGEON. *Le Canada, une histoire populaire – Des origines à la Confédération*. St-Laurent, Éditions Fides, 2000, 305 p.
- GILLMOR, Don, et Pierre TURGEON. *Le Canada, une histoire populaire – De la Confédération à nos jours*. St-Laurent, Éditions Fides, 2000, 341 p.
- GRANATSTEIN, Jack L. *Who Killed Canadian History?*, Toronto, Harper Collins, 1998, 156p.
- HIMMELFARB, Gertrude. *The New History and the Old*. Cambridge, Massachusetts, The Belknap Press of Harvard University, 1987, 209 p.
- IACOVETTA, Franca, et Wendy MITCHINSON. *On the Case – Explorations in Social History*. Toronto, University of Toronto Press, 1998, 369 p.
- IACOVETTA Franca, et Mariana VALVERDE, éd. *Gender Conflicts – New Essays in Women's History*. Toronto, University of Toronto Press, 1992, 303 p.
- JOHNSTON, Hugh J.M. *The Pacific Province – A History of British Columbia*. Vancouver/Toronto, Douglas & McIntyre, 1996, 398 p.
- KEALEY, Gregory S. *Workers and Canadian History*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1995, 458 p.
- LAMARRE, Jean. *Le devenir de la nation québécoise*. Sillery, Septentrion, 1993, 560 p.
- LAMONDE, Yvan. *Trajectoires de l'histoire du Québec*. Montréal, Éditions Fides, décembre 2000, 44 p.
- LANGLOIS, Simon, dir. *Identité et cultures nationales – L'Amérique française en mutation*. Colloque de la CEFAN, Ste-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1995, 377 p.
- LEMIEUX, Denise, dir. *Traité de la culture*. Ste-Foy, Les éditions de l'IQRC, 2002, 1089 p.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn, dir., avec la collaboration de Roger BERNARD. *La question identitaire au Canada francophone – Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*. Colloque de la CEFAN, Ste-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1994, 292 p.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn. *Passer à l'avenir – Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*. Montréal, Boréal, 2000, 194 p.

- MacLENNAN, Hugh. *Two Solitudes*. Toronto, Collins, New York, Duell, Sloan and Pearce, 1945, 370 p.
- MEISEL, John, Guy ROCHER et Arthur SILVER. *Si je me souviens bien/As I Recall*. Montréal Institut de recherche en politiques publiques, 1999, 491 p.
- MORTON, Desmond. *Working People*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1998, 408 p.
- OFFEN, Karen, Ruth ROACH PIERSON et Jane RENDALL, éd. *Writing Women's History – International Perspectives*. Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1991, 552 p.
- OSBORNE, Ken. *In Defence of History – Teaching the Past and the Meaning of Democratic Citizenship*. Toronto, Our Schools / Our Selves Education Foundation, 1995, 188 p.
- OUELLET, Fernand. *The Socialization of Quebec Historiography Since 1960*. North York, Université York University, 1988, 66 p.
- PALMER, Bryan D. *Working –Class Experience : Rethinking the History of Canadian Labour, 1800-1991*. Toronto, McClelland & Stewart Inc., 1992, 455 p.
- PORTES, Jacques, dir. *Le fait français et l'histoire du Canada*. Paris, Société française d'histoire d'Outre-mer, 1990, 187 p.
- ROMNEY, Paul. *Getting it Wrong : How Canadians Forgot Their Past and Imperilled Confederation*. Toronto, University of Toronto Press, 1999, 332 p.
- RUDIN, Ronald. *Faire de l'histoire au Québec*. Sillery, Septentrion, 1998, 278 p.
- SANGSTER, Joan. *Earning Respect – The Lives of Working Women in Small-Town Ontario, 1920-1960*. Toronto, University of Toronto Press, 1995, 333 p.
- SCHULTZ, John, éd. *Writing About Canada – A Handbook for Modern Canadian History*. Scarborough, Prentice-Hall Canada Inc., 1990, 282 p.
- SEFTON MacDOWELL Laurel et Ian RADFORTH. *Canadian Working Class History – Selected Readings*. Toronto, Canadian Scholars' Press Inc., 2000, 763 p.
- SIOUI, Georges E. *Pour une histoire amérindienne de l'Amérique*. Ste-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999, 157 p.
- SOUTHGATE, Beverly. *History What & Why? – Ancient, Modern, and Postmodern Perspectives*. London, Routledge, 2001, 200 p.
- STRONG-BOAG, Veronica, et Anita Clair FELLMAN, éd. *Rethinking Canada – The Promise of Women's History*. Toronto, Copp Clark Pitman, 1991, 454 p.

SYMONS, Thomas H.B. *The Place of History : Commemorating Canada's Past*. Ottawa, La société royale du Canada, 1997, 439 p.

TAYLOR, Christopher James. *Negotiating the Past – The Making of Canada's National Historic Parks and Sites*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, 246p.

THÉRIAULT, Joseph-Yvon, dir. *Francophonies minoritaires au Canada – L'état des lieux*. Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1999, 576 p.

WADDELL, Eric, dir., *Le dialogue avec les cultures minoritaires*. Colloque de la CEFAN, Ste-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1999, p.244 p.

WARREN Jean-Philippe et E. Martin MEUNIER. *Sortir de la grande noirceur : l'horizon personnaliste de la Révolution tranquille*. Sillery, Septentrion, 2002, 207 p.

2. Articles de périodiques

EN COLLABORATION. «New Wine or Just New Bottles ? A Round Table on Recent Texts in Canadian History». *Journal of Canadian Studies*, vol. 30, no. 4 (hiver 1995-96), p.175-187.

ABEL, K. et E.J. ERRINGTON. «Visual History Reviews – Canada : A People's History». *The Canadian Historical Review*, vol. 82, no. 4 (décembre 2001), p. 746-750.

AKENSON, Donald Harman. «The Historiography of English-Speaking Canada and the Concept of Diaspora : A Sceptical Appreciation». *The Canadian Historical Review*, vol. 76, no. 3 (septembre 1995), p. 377-409.

ANGENOT, Marc. «Questions à Jocelyn Létourneau : quel avenir?». *Spirale*, no. 180 (septembre-octobre 2001), p.14-15.

APONIUK, Natalia. « "Ethnic Literature", "Minority Writing", "Literature in Other Languages", "Hyphenated-Canadian Literature" – Will It Ever Be "Canadian"? ». *Canadian Ethnic Studies*, vol. 28, no. 1 (1996), p.1-7.

AXWORTHY, Thomas S. «Confessions of a History Major». *Thèmes Canadiens/Canadian Issues*, octobre-novembre 2001, p.34-35.

BAGLOLE, M., D. BENNETT, T.A. BRENNAN, D. GRAHAM, L. MARR, H. MOLYNEAUX, S.M.H. MACDONALD. «The Canadian Story». *Acadiensis*, vol. 30, no. 2 (printemps 2001), p.164-168.

BASSLER, Gerhard P. «Silent or Silences Co-Founders of Canada? Reflections on the History of German Canadians». *Canadian Ethnic Studies*, vol. 22, no. 1 (1990), p.38-46.

BEHIELS, M.D. et J. KESHEN. «Introduction : Quebec's Election and the Conundrum of National Unity». *National History*, Special Issue, (avril 2000), p.5-12.

BEHIELS, Micheal D. «Miconstruing Canada's Eternal Struggle Over National Unity». *National History*, vol. 1, no. 4 (été 2000), p.354-360.

BEHIELS, Micheal D. «Quand l'histoire nationaliste devient mythe et propagande». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, no. 1 (automne 1994), p.115-123.

BEHIELS, Micheal D. «Recent Contributions to the History of Twentieth-Century Quebec», *The Canadian Historical Review*, vol. 68, no. 3 (septembre 1987), p.393-413.

BÉLANGER, Damien-Claude. «Les historiens révisionnistes et le rejet de la «canadianité» du Québec : réflexions en marge de la *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde* de Gérard Bouchard». *Mens*, vol. 2, no. 1(automne 2001), p.105-112.

BÉLANGER, Réal. «Pour un retour à l'histoire politique». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no. 2 (automne 1997), p.223-241.

BELLIVEAU, J.E. «Canadian History, New Yet Familiar». *Acadiensis*, vol. 22, no. 2 (printemps 1993), p.161-168.

BENDER, Thomas. «“Venturesome and Cautious” : American History in the 1990's». *The Journal of American History*, vol. 81, no. 3 (Décembre 1994), p. 992-1003.

BENDER, Thomas. «Whole and Parts : The Need for Synthesis in American History». *The Journal of American History*, vol. 73, no. 1 (juin 1986), p.120-136.

BERNARD, Jean-Paul. «Histoire nouvelle et révisionnisme». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 4, no. 2 (automne 1995), p.53-55.

BERNARD, Jean-Paul. « L'historiographie canadienne récente (1964-94) et l'histoire des peuples du Canada ». *The Canadian Historical Review*, vol. 76, no. 3 (septembre 1995), p.321-353.

BETHUNE, Brian. «Not the Same Old Story». *Macleans Magazine*, (23) octobre 2000.

BLISS, J.Michael. «Searching for Canadian History». *Queen's Quarterly*, vol. 70, no. 3 (automne 1969), p.497-510.

BLISS, Michael. « Privatizing the Mind : The Sundering of Canadian History, the Sundering of Canada ». *Journal of Canadian Studies*, vol. 26, no. 4 (hiver 1991-1992), p.5-17.

BOUCHARD, Gérard. «Le social et l'actuel : deux clés pour la réécriture de l'histoire nationale ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 7, no. 3 (printemps 1999), p.93-96.

BOUCHARD, Gérard. «A Quebec-Canada Partnership : The Role of the Historian». *National History*, Special Issue (avril 2000), p.76-83.

BOUCHARD, Gérard. «L'histoire sociale au Québec – réflexion sur quelques paradoxes». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no. 2 (automne 1997), p.243-269.

BOURQUE, Gilles. «Du révisionnisme en histoire au Québec». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 4, no. 2 (automne 1995), p.45-51.

BOUVIER, Félix. «J.L. Granatstein, Who Killed Canadian History ? – Recension». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 7, no. 2 (hiver 1999), p.156-158.

BRADBURY, Bettina. «Women and the History of Their Work in Canada : Some Recent Books». *Journal of Canadian Studies*, vol. 28, no. 3 (automne 1993), p.159-178.

BROWNLIE, R. et M.-E. KELM. «Desperately Seeking Absolution : Native Agency as Colonialist Alibi ?». *The Canadian Historical Review*, vol. 75, no. 4 (1994), p.543-556.

BUCKNER, Phillip. «How Canadian Historians Stopped Worrying and Learned to Love the Americans». *Acadiensis*, vol. 25, no. 2 (printemps 1996), p.117-140.

BUCKNER, P.A. «“Limited Identities” Revisited : Regionalism and Nationalism in Canadian History». *Acadiensis*, vol. 30, no. 1 (automne 2000), p.4-15.

BURGESS, Joanne. «Exploring the Limited Identities of Canadian Labour : Recent Trends in English-Canada and in Québec». *Revue internationale d'études canadiennes*, vol. 1-2, (printemps-automne 1990), p.149-173.

CARELESS, J.M.S. «‘Limited Identities’ in Canada», *The Canadian Historical Review*, vol. 50, no. 1 (mars 1969), p.1 à 10.

CARELESS, J.M.S. «Limited Identities – Ten Years Later». *Manitoba History*, no. 1 (printemps 1976), p.3-9.

CARLSON, K.T., M.M. JETTÉ et K. MATSUI. «An Annotated Bibliography of Major Writings in Aboriginal History, 1990-1999». *The Canadian Historical Review*, vol. 82, no. 1 (mars 2001), p.122-171.

CHIASSON, G. et J.Y. THÉRIAULT. «La construction d'un sujet acadien : résistance et marginalité». *International Journal of Canadian Studies/ Revue internationale d'études canadiennes*, 20 (1999), p.81-99.

COLE, Douglas. «The Intellectual and Imaginative Development of British Columbia». *Journal of Canadian Studies*, vol. 24, no. 3 (automne 1989), p.70-79.

COMEAU, Robert et Gordon LEFEBVRE. «Mémoire et histoire». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 5, no. 3 (été 1997), p.5-8.

COOK, Ramsay. «Canadian Centennial Celebrations». *International Journal*, vol. 22, no. 4 (automne 1967), p.659-663.

COOK, Ramsay. «Identities Are Not Like Hats». *The Canadian Historical Review*, vol. 81, no. 2 (juin 2000), p.260-265.

COOK, Ramsay. «Nation, Identity, Rights : Reflections on W.L. Morton's Canadian Identity». *Journal of Canadian Studies*, vol. 29, no. 2 (été 1994), p.5-18.

COOK, Ramsay. «The Golden Age of Canadian Historical Writing». *Historical Reflections/Réflexions historiques*, vol. 6, no. 1 (Été 1977), p.137-148.

COOK, Ramsay. «The New History of Atlantic Canada». *Acadiensis*, vol. 23, no. 1 (automne 1993), p.146-152.

COOK, Ramsay. «Regionalism Unmasked». *Acadiensis*, vol. 13, no. 1 (automne 1983), p.137-142.

COULOMBE, Pierre. «Enjeux de la coexistence». *Globe*, vol. 2, no. 2 (1999), p.9-12.

COUTURE, C. et J.-F. CARDIN. «L'histoire du Canada et le problème de la narration». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no. 4 (printemps 1998), p.566-570.

COUTURIER, Jacques Paul. ««L'Acadie, c'est un détail» : Les représentations de l'Acadie dans le récit national canadien». *Acadiensis*, vol. 29, no. 2 (printemps 2000), p. 102-119.

COUTURIER, J.P. et P.E. LEBLANC. «L'historiographie acadienne». dans *Le Congrès mondial acadien – L'Acadie en 2004*, Actes des conférences et des tables rondes, Moncton, Éditions de l'Acadie, 1996, p.231-233.

COUTURIER, J.-P., et W. JOHNSTON. «Les caractéristiques d'un bon manuel d'histoire du Canada». *Revue d'histoire de l'Amérique Française*, vol. 51, no. 4 (printemps 1998), p.571-577.

CROWLEY, Terry. «*Ontario History* : Open, Inclusive, but Politically Correct ?». *Ontario History*, vol. 88, no. 1 (mars 1996), p.1-2.

CRUIKSHANK, K. et N.B. BOUCHIER. «'The Pictures Are Great But the Text is a Bit of a Downer...' Ways of Seeing and the Challenge of Exhibiting Critical History». *The Canadian Historical Review*, vol. 80, no. 1 (mars 1999), p.96-113.

CUTHBERT BRANDT, Gail. «National Unity and the Politics of Political History». *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la Société historique du Canada*, nouvelle série, vol. 3 (1994), p.3-10.

DAGENAIS, Michèle. «S'interroger sur la 'nation' : une autre manière d'enseigner l'histoire du Canada». *Thèmes Canadiens/Canadian Issues*, Octobre-Novembre 2001, p.23-25.

DARROCH, Gordon. «Half Empty or Half Full? Images and Interpretations in the Historical Analysis of the Catholic Irish in Nineteenth-Century Canada». *Canadian Ethnic Studies*, vol. 25, no. 1 (1993), p.1-8.

DICKINSON, John A. «Canadian Historians - Agents of Unity or Disunity?». *Journal of Canadian Studies*, vol. 31, no. 2 (été 1996), p.148-153.

DICKINSON, John A. «Commentaire sur la critique de Ronald Rudin». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 4, no. 2 (automne 1995), p.21-24.

DIONNE, Bernard. «Le nationalisme canadien à la recherche de ses héros». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, no. 2 (automne 1998), p.243-250.

DUBINSKY, Karen. «Who is Listening ? Teaching Labour History to People Who Don't Want to Learn It (or, Cry me a River, White Boy)». *Labour/Le Travail*, 31 (printemps 1993), p. 287-292.

DUBUC, Alfred. «À propos de : Qui a tué l'histoire du Canada ? – Nous sommes tous des assassins ! ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 8, no. 1 (automne 1999), p. 195-209.

DUFOUR, Christian. «Contre la réécriture de l'histoire. Pour ne pas bâtir l'avenir du Québec sur le sable». *Argument*, vol. 4, no. 1 (automne-hiver 2001), p.3-8.

DUFOUR, Christian. «Les leçons de la controverse sur la série télévisée *Le Canada : une histoire populaire*». *Policy Options Politiques*, vol. 24, no. 2 (février 2003), p.91.

DUMONT, Micheline. «Can History Include a Feminist Reflection on History ?». *Journal of Canadian Studies*, vol. 35, no. 2 (été 2000), p.80-94

DUMONT, Micheline. «Histoire et société : quel a été le rôle de l'Institut d'histoire de l'Amérique française ?». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 6, no. 2 (hiver 1998), p.90-114.

ENGLISH, John. «The Second Time Around : Political Scientists Writing History». *The Canadian Historical Review*, vol. 67, no. 1 (mars 1986), p.1-16.

FAHMY-EID, Nadia. «Granatstein, J.L., Who Killed Canadian History? – Débats». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 7, no. 3 (printemps 1999), p.145-149.

FAHMY-EID, Nadia. «Histoire comparée, histoire plus vraie? Quelques balises et promesses d'avenir ». *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la Société historique du Canada*, nouvelle série, vol. 7 (1996), p.3-18.

FECTEAU, Jean-Marie. «Entre la quête de la nation et les découvertes de la science. L'historiographie québécoise vue par Ronald Rudin». *The Canadian Historical Review*, vol. 80, no. 3 (septembre 1999), p.440-463.

FECTEAU, Jean-Marie. «La quête d'une histoire normale : réflexion sur les limites épistémologiques du « révisionnisme » au Québec». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 4, no. 2 (automne 1995), p.31-38.

FINKEL, Alvin. «Competing Master Narratives on Post-War Canada». *Acadiensis*, vol. 24, no. 2 (printemps 2000), p.188-204.

FISHER, Robin. «Matter for Reflection : BC Studies and British Columbia History». *BC Studies*, no. 100 (hiver 1993-94), p.59-75.

FLANAGAN, Tom. «Accommodating the New West». *National History*, Special Issue (avril 2000), p. 19-23.

FLEMING, R.B. «The Unbearable Lightness of Being Canadian». *Journal of Canadian Studies*, vol. 27, no. 2 (été 1992), p. 131-135.

FORBES, E.R. «Dalhousie University and the Flowering of Atlantic Provinces Historiography 1960-1980». *Acadiensis*, vol. 30, no. 1 (automne 2000), p. 45-49.

FORBES, E.R. «In Search of a Post-Confederation Maritime Historiography, 1900-1967». *Acadiensis*, vol. 8, no. 1 (automne 1978), p. 3-21.

FRANCIS, R. Douglas. «In Search of a Prairie Myth : A Survey of the Intellectual and Cultural Historiography of Prairie Canada». *Journal of Canadian Studies*, vol. 24, no. 3 (automne 1989), p. 44-69.

FRANK, David. «Teaching Labour History». *Labour/Le Travail*, 31 (printemps 1993), p. 293-299.

FRANKLIN McGEE Jr., Harold. «No Longer Neglected : A Decade of Writing Concerning the Native People of the Maritimes». *Acadiensis*, vol. 10, no. 1 (automne 1980), p. 135-142.

FRIESEN, Gerald. «Atlantic Canada's Historical Writing Today : No Howe?». *Acadiensis*, vol. 30, no. 1 (automne 2000), p. 64-72.

FRIESEN, Gerald. «The Evolving Meaning of Region in Canada». *The Canadian Historical Review*, vol. 82, no. 3 (septembre 2001), p. 530-545.

FRINGARD, Judith. «Focusing on their Roots : University of New Brunswick Historians and Regional History». *Acadiensis*, vol. 30, no. 1 (automne 2000), p. 38-44.

FRINGARD, Judith. «Ideas on the Periphery or Peripheral Ideas? The Intellectual and Cultural History of Atlantic Canada». *Acadiensis*, vol. 24, no. 3 (automne 1989), p. 32-43.

GAGAN, David. «Writing the History of Ontario in the 1980's : Defining a Distinctive Society». *Acadiensis*, vol. 21, no. 1 (automne 1991), p. 166-179.

GINGRAS, Yves. « À propos de *Faire de l'histoire au Québec* (R.Rudin) – La fabrication de l'histoire ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 8, no. 2-3 (hiver-printemps 2000), p. 318-329.

GINGRAS, Yves. «Une sociologie spontanée de la connaissance historique». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 4, no. 2 (automne 1995), p. 39-43.

GODFREY, W.G. « “A New Golden Age” : Recent Historical Writing on the Maritimes». *Queen's Quarterly*, vol. 91, no. 2 (été 1984), p. 350-382.

GODFREY, W.G. «Canadian History Textbooks and the Maritimes». *Acadiensis*, vol. 10, no. 1 (automne 1980), p. 131-135.

GRAY, Charlotte. «History Wars». *Saturday Night*, 7 (octobre 2000).

GREER Allan. «Canadian History : Ancient and Modern». *The Canadian Historical Review*, vol. 77, no. 4 (décembre 1996), p. 575-587.

GREGG, Allan R. «A Shifting Landscape». *Maclean's*, 25 décembre 2000/1er janvier 2001, p.34-35.

GUILDFORD, J. et M. EARLE, «On Choosing a Textbook : Recent Canadian History Surveys and Readers». *Acadiensis*, vol. 27, no. 1 (automne 1997), p. 133-144.

HANHAM, H.J. «Canadian History in the 1970s». *The Canadian Historical Review*, vol. 58, no. 1 (mars 1977), p. 2-22.

HEWITT, Steve. «Something Old, Something New, Something Borrowed, Something Constructed : Recent Western Canadian Historical Writing». *Journal of Canadian Studies*, vol. 32, no. 3 (automne 1997), p. 162-172.

HILLER, James K. «Is Atlantic Canadian History Possible?». *Acadiensis*, vol. 30, no. 1 (automne 2000), p. 16-22.

HOERDER, Dirk. «Ethnic Studies in Canada From the 1880s to 1962 : A Historiographical Perspective and Critique». *Canadian Ethnic Studies*, vol. 26, no. 1 (1994), p. 1-19.

HOFFMAN, Tod. «Making History». *McGill News – Alumni Quarterly*, vol. 81, no. 3 (automne 2001), p. 20-23.

HOWELL, Colin D. «Two Outs ; Or, Yogi Berra and Maritime Historiography». *Acadiensis*, vol. 24, no. 1 (automne 1999), p. 106-121.

IACOVETTA, Franca. «Manly Militants, Cohesive Communities, and Defiant Domestics : Writing About Immigrants in Canadian Historical Scholarship». *Labour/Le Travail*, no. 36 (automne 1995), p. 217-252.

IMBEAU, Louis M. et G. LAFOREST. «Quebec's Distinct Society and the Sensed of Nationhood in Canada». *Quebec Studies*, no. 13 (1991-92), p. 13-26.

JEDWAB, Jack. «History, Citizenship and Identity in Canada». *Thèmes Canadiens/Canadian Issues*, octobre-novembre 2001, p. 26-29.

JEDWAB, J. et G. SLOGAR. «J.L. Granatstein, Who Killed Canadian History». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 7, no. 3 (printemps 1999), p. 150-153.

KEALEY, Gregory S. «Class in English-Canadian Historical Writing : Neither Privatizing, Nor Sundering». *Journal of Canadian Studies*, vol. 27, no. 2 (été 1992), p. 123-129.

KEALEY, G.S. et R.E. OMMER. «The Practical Historian». *The Canadian Historical Review*, vol. 68, no. 3 (septembre 1987), p. 431-434.

KEALEY, L., R. PIERSON, J. SANGSTER et V. STRONG-BOAG. «Teaching Canadian History in the 1990's : Whose «National» History Are we Lamenting?». *Journal of Canadian Studies*, vol. 27, no. 2 (été 1992), p. 129-131.

KILGOUR, David. «The West and National Unity». *Canadian Social Studies*, vol. 30, no. 4 (été 1996), p. 158 et 162.

KOBAYASHI, Audrey. « 'People Like Us Can't Go Into a Place Like That' : The Need for a Multicultural Diversity in Canadian History». *Thèmes Canadiens/Canadian Issues*, octobre-novembre 2001, p. 15-17.

KORNBLITH G. et C. LASSER, «Teaching the American History Survey at the Opening of the Twenty-First Century : A Round Table Discussion». *The Journal of American History*, vol. 87, no. 4 (mars 2001), p. 1409-1441.

LACOMBE, Michèle. «Le Canada ? Connais Pas...». *Journal of Canadian Studies*, vol. 25, no. 4 (hiver 1990-1991), p. 3-5 et p. 174-176.

LAMONDE, Yvan. «Introduction». *Acadiensis*, vol. 24, no. 3 (automne 1989), p. 3-5.

LAMONDE, Yvan. «L'histoire culturelle comme domaine historiographique au Québec». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no. 2 (automne 1997), p. 285-299.

LÉGER, Jean-Marc. «L'histoire nationale révisée à l'aune du multiculturalisme ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 5, no. 1 (automne 1996), p. 59-63.

LEIER, Mark. «Response to Professors Palmer, Strong-Boag, and McDonald». *BC Studies*, no. 3 (automne 1996), p. 93-98.

LEIER, Mark. «W[h]ither Labour History – Regionalism, Class, and the Writing of Canadian History». *BC Studies*, no. 3 (automne 1996), p. 61-75.

LEITH, James A. «The Future of the Past in Canada on the Eve of the Twenty-First Century». *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la Société historique du Canada*, nouvelle série, vol. 6 (1995), p. 3-17.

LEMIEUX, François. «La connaissance de l'histoire est indissociable de la culture et de la citoyenneté». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 5, no. 1 (automne 1996), p. 55-58.

LÉTOURNEAU, Jocelyn. «Des récits d'histoire». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 4, no. 3 (printemps 1996), p. 69-75.

LÉTOURNEAU, Jocelyn. «L'avenir du Canada : par rapport à quelle histoire?». *The Canadian Historical Review*, vol. 81, no. 2 (juin 2000), p. 229-259.

LÉTOURNEAU, Jocelyn. «La production historique courante portant sur le Québec et ses rapports avec la construction des figures identitaires d'une communauté communicationnelle». *Recherches Sociographiques*, vol. 36, no. 1 (1995), p. 9-45.

LÉTOURNEAU, Jocelyn. «L'intellectuel comme penseur et passeur». *Spirale*, no. 180 (septembre-octobre 2001), p. 16-17.

LÉTOURNEAU, Jocelyn. «Pour une autre vision et histoire de l'aventure québécoise», dans D.-C. BÉLANGER et M. DUCHARME, dir., *Nouvelles orientations en histoire intellectuelle du Canada/New Directions in Canadian Intellectual History*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004 (À paraître).

LÉTOURNEAU, Jocelyn. «Pour une nouvelle métaphore de l'expérience historique canadienne». *Thèmes Canadiens/Canadian Issues*, octobre-novembre 2001, p. 8-11.

LÉVESQUE, Andrée. «Réflexions sur l'histoire des femmes dans l'histoire du Québec». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, no. 2 (automne 1997), p. 271-284.

LINTEAU, Paul-André. «De l'équilibre et de la nuance dans l'interprétation de l'histoire du Québec». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 4, no. 2 (automne 1995), p. 13-19.

MACLURE, Jocelyn. «Authenticités québécoises. Le Québec et la fragmentation contemporaine de l'identité». *Globe*, vol. 1, no. 1 (1998), p. 9-35.

MacLEOD, Malcom. «Another Look at *The Atlantic Provinces in Confederation*». *Acadiensis*, vol. 23, no. 2 (printemps 1994), p. 191-197.

MacNEIL, Robert. «Looking for my Country». *American Review of Canadian Studies*, (hiver 1991), p. 409-421.

MATTHEWS, David Ralph. «Ways of Understanding : Canada and the Concept of Canadian Studies». *Journal of Canadian Studies*, vol. 32, no. 1 (printemps 1997), p. 28-43.

McDONALD, Robert A.J. «The West is a Messy Place». *BC Studies*, no. 3 (automne 1996), p. 88-92.

McKAY, Ian. «After Canada : On Amnesia and Apocalypse in the Contemporary Crisis». *Acadiensis*, vol. 28, no. 1 (automne 1998), p. 76-97.

McKAY, Ian. «A Note on «Region» in Writing the History of Atlantic Canada». *Acadiensis*, vol. 24, no. 2 (printemps 2000), p. 89-101.

McKAY, Ian. «For a New Kind of History : A Reconnaissance of 100 Years of Canadian Socialism». *Labour/Le Travail*, 46 (automne 2000), p. 69-125.

McKAY, Ian. «The Liberal Order Framework : A Prospectus for a Reconnaissance of Canadian History». *The Canadian Historical Review*, vol. 81, no. 4 (décembre 2000), p. 616-645.

McKAY, Ian. «Unidentified National Objects». *Labour/Le Travail*, 28 (automne 1991), p. 285-294.

McKILLOP, A.B. «Who Killed Canadian History? A View from the Trenches». *The Canadian Historical Review*, vol. 80, no. 2 (juin 1999), p. 269-299.

McROBERTS, Kenneth. «Separate Agendas : English Canada and Quebec». *Quebec Studies*, no. 13 (1991-92), p. 1-12.

MEALING, S.R. «The Concept of Social Class and the Interpretation of Canadian History». *The Canadian Historical Review*, vol. 46, no. 3 (septembre 1965), p. 201-218.

MOORE, Christopher. «John Ralston Saul : Reforming Canada's History». *The Beaver*, vol. 78, no. 3 (juin-juillet 1998), p. 51-52.

MOORE, Christopher. «Interpreting History». *The Beaver*, vol. 80, no. 1 (février-mars 2000), p. 82-88.

MOORE, Christopher. «Living History, History Dying». *The Beaver*, vol. 78, no. 4 (août-septembre 1998), p. 54-55.

MORTON, Desmond. «History and Nationality on Canada : Variations on an Old Theme». *Historical papers presented at the annual meeting / Communications historiques présentées à l'assemblée annuelle / Société historique du Canada*, Saskatoon, (1979), p. 1-10.

MORTON, Desmond. «History-Teaching in Canada : The Past Does Not Change But its Interpretations Can Alter Radically». *Policy Options Politiques*, vol. 28, no. 3 (novembre 2002), p. 37-40.

MORTON, Desmond. «Hyphenated Canadians : Is a Shared History Possible?». *National History*, Special Issue (avril 2000), p. 13-17.

MUISE, D.A. «Organizing Historical Memory in the Maritimes : A Reconnaissance». *Acadiensis*, vol. 30, no. 1 (automne 2000), p. 50-60.

MUISE, D.A. «The Atlantic Region in Recent Canadian National Histories». *Acadiensis*, vol. 4, no. 2 (printemps 1975), p. 119-125.

MUISE, D.A. «Who Owns History Anyway? Reinventing Atlantic Canada for Pleasure and Profit». *Acadiensis*, vol. 27, no. 2 (printemps 1998), p. 124-134.

MYCAK, Sonia. «Simple Sentimentality or Specific Narrative Strategy? The Functions and Use of Nostalgia in the Ukrainian-Canadian Text». *Canadian Ethnic Studies*, vol. 30, no. 1 (1998), p. 50-63.

OSBORNE, Ken. «'Our History Has Us Gasping' : History in Canadian Schools - Past, Present and Future». *The Canadian Historical Review*, vol. 81, no. 3 (septembre 2000), p. 404-435.

OSBORNE, Ken. «The Changing Status of Canadian History in Manitoba». *Canadian Social Studies*, vol. 31, no. 1 (automne 1996), p. 28-30.

OUELLET, Fernand. «La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale». *Recherches sociographiques*, vol. 26, no. 1-2 (1985), p. 11-84.

OUELLET, Fernand. «L'historiographie canadienne anglophone en 1982/3». *The Canadian Historical Review*, vol. 66, no. 4 (décembre 1985), p. 495-510.

OWRAM, Doug. «Intellectual History in the Land of Limited Identities». *Journal of Canadian Studies*, vol. 24, no. 3 (automne 1989), p. 114-128.

OWRAM, Doug. «Narrow Circles : The Historiography of Recent Canadian Historiography». *National History*, vol. 1, no. 1 (hiver 1997), p. 5-21.

PALMER, Bryan D. «Class and the Writing of History : Beyond BC». *BC Studies*, no. 3 (automne 1996), p. 76-84.

PALMER, Brian D. «Of Silences and Trenches : A Dissident View of Granatstein's Meaning». *The Canadian Historical Review*, vol. 80, no. 4 (décembre 1999), p. 676-686.

PANNEKOEK, Frits. «Who Matters? Public History and the Invention of the Canadian Past». *Acadiensis*, vol. 29, no. 2 (printemps 2000), p. 205-217.

PRANG, Margaret. «National Unity and the Uses of History». *Historical papers presented at the annual meeting / Communications historiques présentées à l'assemblée annuelle / Société historique du Canada*, Fredericton (1977), p. 3-12.

PRATT, L. et M. KARVELLAS. «Nature and Nation : Herder, Myth and Cultural Nationalism in English Canada». *National History*, vol. 1 no. 1 (1997), p. 59-77.

PRITCHARD, Allan. «The Shapes of History in British Columbia Writing». *BC Studies*, no. 93 (printemps 1992), p. 48-69.

RASPORICH, A.W. «The Center Does Not Hold : A Review Essay of *Canadian History : A Reader's Guide*». *Labour/Le Travail*, 36 (automne 1995), p. 299-307.

REGIMBALD, Patrice. «Recension – Ronald Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec...*». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 6, no. 3 (printemps-été 1998), p. 147-155.

REID, John G. «Towards the Elusive Synthesis : The Atlantic Provinces in Recent General Treatments of Canadian History». *Acadiensis*, vol. 16, no. 2 (printemps 1987), p. 107-121.

REYNOLDS, Graham. «Teaching First Nation History as Canadian History». *Canadian Social Studies*, vol. 34, no. 3 (printemps 2000), p. 44-47.

RICHARD, Béatrice. «Oublier et disparaître ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 5, no. 1 (automne 1996), p. 64-72.

ROBERT, Jean-Claude. «La recherche en histoire du Canada». *Revue internationale d'études canadiennes*, vol. 1-2 (printemps-automne 1990), p. 11-33.

ROBERT, Jean-Claude. «Perspectives régionales». *Acadiensis*, vol. 13, no. 1 (automne 1983), p. 133-136.

ROCHER, François. «Repenser le Québec dans un Canada multinational. Pour un modèle fonctionnel de la citoyenneté» *Globe*, vol. 1, no. 1 (1998), p. 77-109.

ROSE, Sheila D. «The Development of Inclusive Curriculum Projects in the Yukon». *Canadian Social Studies*, vol. 31, no. 1 (automne 1996), p. 43-45.

RUDIN, Ronald. «Au-delà du révisionnisme». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 4, no. 2 (automne 1995), p. 57-74.

RUDIN, Ronald. «On Difference and National Identity in Québec Historical Writing : A Response to Jean-Marie Fecteau». *The Canadian Historical Review*, vol. 80, no. 4 (décembre 1999), p. 666-676.

RUDIN, Ronald. «Revisionism and the Search for a Normal Society : A Critique of Recent Quebec Historical Writing». *The Canadian Historical Review*, vol. 73, no. 2 (1992), p. 30-61.

SARRA-BOURNET, Michel. «Contributions récentes à l'historiographie des intellectuels québécois». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, no. 1 (automne 1994), p. 131-138.

SARRA-BOURNET, Michel. «L'Ascension de nouvelles élites et l'histoire du Québec». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, no. 2 (hiver 1995), p. 43-73.

SARRA-BOURNET, Michel. «Pour une histoire politique». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, no. 2 (hiver 1995), p. 5-7.

SARRA-BOURNET, Michel. «Pour une histoire post-révisionniste». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 4, no. 2 (automne 1995), p. 25-29.

SAVOIE, Donald J. «All Things Canadian Are Now Regional». *Journal of Canadian Studies*, vol. 35, no. 1 (printemps 2000), p. 203-217.

SÉGAL, André. «L'éducation par l'histoire». *Éducation et francophonie – L'enseignement de l'histoire au Canada français*, vol. 19, no. 2 (août 1991), p. 16-25.

SEIXAS, Peter. «Negociating Past and Present : A Review of New Materials for Teaching Canadian History in the Schools». *The Canadian Historical Review*, vol. 80, no. 4 (décembre 1999), p. 687-698.

SHEPPARD, Robert. «We Are Canadian». *Maclean's*, 25 décembre 2000/1er janvier 2001, p. 26-32.

SHORE, Marlene. «'Remember the Future' : *The Canadian Historical Review* and the Discipline of History, 1920-1995». *The Canadian Historical Review*, vol. 76, no. 3 (septembre 1995) p. 410-463.

STEVEN, Peter. «Canada's History Unfolds». *The Beaver*, vol. 80, no. 6 (décembre 2000-janvier 2001), p. 46-47.

STRONG-BOAG, Veronica. «Contested Space : The Politics of Canadian Memory». *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la Société historique du Canada*, nouvelle série, vol. 5 (1994), p. 3-17.

STRONG-BOAG, Veronica. «Moving Beyond Tired "Truths" : Or, Let's Not Fight the Old Battles». *BC Studies*, no. 3 (automne 1996), p. 84-87.

SWAINSON, Donald. «Regionalism and the Social Scientists». *Acadiensis*, vol. 10, no. 1 (automne 1980), p. 143-153.

THELEN, David. «The Practice of American History». *The Journal of American History*, vol. 81, no. 3 (décembre 1994), p. 933-960.

THÉRIAULT, Joseph Yvon. «Le triangle de l'acadianité». *Égalité*, no. 35, (printemps 1994), p. 83 à 97.

THÉRIAULT, Joseph Yvon. «L'Acadie politique et la politique en Acadie : Essai de synthèse sur la question nationale». *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 27, no. 2, (1994), p. 9 à 30.

THOMPSON, John Herd. «Integrating Regional Patterns into a National Canadian History». *Acadiensis*, vol. 20, no. 1 (automne 1990), p. 174-184.

TRÉPANIÉ, Pierre. «Faire de l'histoire à la manière de Ronald Rudin». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 7, no. 1 (automne 1998), p. 106-118.

VIAU, R., A.-M. ROBICHAUD et R. BOUDREAU. «L'Acadie et le Québec : Discours littéraire et histoire contemporaine». *Acadiensis*, vol. 21, no. 2 (printemps 1992), p. 132-145.

WICKWIRE, Wendy C. «To See Ourselves as the Other's Other : Nlaka'pamux Contact Narratives». *The Canadian Historical Review*, vol. 75, no. 1 (1994), p. 1-20.

WRIGHT, Donald. «Discourse, Power and Tradition : Approach and Method in Recent English-Canadian Intellectual History». *Acadiensis*, vol. 24, no. 2 (printemps 1995), p. 122-134.

WRIGHT, Donald J. «The New Diversity in Canadian Educational History». *Acadiensis*, vol. 19, no. 2 (printemps 1990), p. 148-169.

WRIGHT, Robert. «Historical Underdosing : Pop Demography and the Crisis in Canadian History». *The Canadian Historical Review*, vol. 81, no. 4 (décembre 2000), p. 646-667.

YOUNG, Brian. «Y a-t-il une nouvelle histoire du Québec?». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 4, no. 2 (automne 1995), p. 7-11.

3. *Articles de journaux*

BAUCH, Hubert. «History's Failing Grade». *The Gazette* (3 mai 1998), p. C-1 et C-2.

BECKER, Darren. «Not Guilty, Educators Say». *The Gazette* (3 mai 1998), p. C-2.

BERCUSON, David J. «A Nation's Fate in the Balance». *National Post* (6 novembre 2000).

BERCUSON, David J. «A Superficial Look at Confederation». *National Post* (22 janvier 2001).

BLISS, Michael. «Canada's History Multiplies». *National Post* (8 janvier 2001).

BLISS, Michael. «No Blood, No Screams». *National Post* (1er novembre 2000).

BOUCHARD, Gérard. «Le Québec et la diversité – Des réaménagements symboliques». *Le Devoir* (26 mars 1997), p. A-7.

BOUCHARD, Gérard. «Le Québec et la diversité – Vers l'ethnicité-zéro». *Le Devoir* (27 mars 1997), p. A-9.

BOURQUE, Gilles. «Pour un nationalisme ouvert à la citoyenneté pluraliste». *Le Devoir* (4 juillet 1999), p. A-11.

- BROWN, Dan. «Canadian History for History Buff». *National Post* (19 octobre 2000).
- CANTIN, Serge. «Pour sortir de la survivance». *Le Devoir* (14 août 1999), p. A-9.
- CARDINAL, Mario. «Où se trouve la manipulation de notre histoire?». *Le Devoir* (7 septembre 2001), p. A-9.
- CARDINAL, Mario. «Quand l'histoire n'est pas une arme». *Le Devoir* (29 novembre 2001), p. A-7.
- CARDINAL, Mario. «Radio-Canada défend son histoire». *Le Devoir* (16 novembre 2000), p. A-9.
- CAUCHON, Paul. «La bataille de la mémoire». *Le Devoir* (21 et 22 décembre 1996), p. A-1 et A-14.
- CAUCHON, Paul. «Tout le Canada en deux ans». *Le Devoir* (5 mai 1998), p. B-7.
- COBB, Chis. «CBC's Greatest Story Ever Told». *The Ottawa Citizen* (8 octobre 2000).
- CONLOGUE, Ray. «Our Pick of Canada's Best». *The Globe and Mail* (28 décembre 2000).
- CONLOGUE, Ray. «The Great War For Our Past». *The Globe and Mail* (21 septembre 2000).
- CONLOGUE, Ray. «The Greatest Story Ever Told». *The Globe and Mail* (19 octobre 2000).
- CONLOGUE, Ray. «Why Do Canadians Confuse This Man With a Car». *The Globe and Mail* (19 septembre 2000).
- CONRAD, Margaret. «To Have and To Have Not». *The Globe and Mail* (7 mars 2001), «Canadian Mythology» Series.
- CORNELLIER, Louis. «L'histoire du Canada sur la sellette». *Le Devoir* (8 et 9 décembre 2001), p. D-4.
- DELÂGE, Denis. «Les trois peuples fondateurs du Québec». *Le Devoir* (24 et 25 juillet 1999), p. A-9.
- DUFOUR, Christian. «La manipulation de notre histoire : suite et fin.». *Le Devoir* (31 août 2001), p. A-9.
- DUFOUR, Christian. «Où est passée la Proclamation royale de 1763 ?». *Le Devoir* (11 et 12 novembre 2000), p. A-9.
- DUTRISAC, Robert. «Dérapages racistes au Canada anglais». *Le Devoir* (25 novembre 2001), p. A-1 et A-14.

- FRASER, Graham. «La dualité au programme». *Le Devoir* (30 septembre 1999), p. A-7.
- FRASER, Graham. «La quête de symboles nationaux». *Le Devoir* (12 mars 1998), p. A-6.
- FRASER, Graham. «Schools Blur the Identity Being Sought at National Unity Conference». *The Globe and Mail* (6 février 1992), p. A-1 et A-6.
- FULFORD, Robert. «To the Losers Go the Spoils». *National Post* (16 janvier 2001).
- GAUDETTE, Michel. «Notre histoire falsifiée». *Le Devoir* (9 novembre 2000), p. A-8.
- GRANATSTEIN, J.L. «A Nation Born in Battle». *National Post* (13 novembre 2000).
- GRANATSTEIN, J.L. «History Without the People». *National Post* (29 janvier 2001).
- GRANATSTEIN, J.L. «Slow and Stately». *National Post* (30 octobre 2000).
- GRIFFITHS, Rudyard. «Dive Back into History». *The Globe and Mail* (vendredi 19 octobre 2001), p. A-15.
- GRIFFITHS, Rudyard. «Mistakes of the Past». *The Globe and Mail* (18 septembre 2000).
- JACQUES, Daniel. «La fin des deux solitudes passe par une fondation réussie». *Le Devoir* (26 juin 1999), p. A-9.
- JENSON, Jane. «De la nation à la citoyenneté». *Le Devoir* (31 juillet 1999), p. A-9.
- LAUCIUS, Joanne. «How History is Told». *The Gazette* (3 mai 1998), p. C-2.
- LEBLANC, Gérald. «Depuis 66 ans, Couchiching défie le temps et les modes». *La Presse* (15 août 1998), p. B-4.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn. «Assumons l'identité québécoise dans sa complexité». *Le Devoir* (7 août 1999), p. A-9.
- LEWINGTON, Jennifer. «History Teachers Want Federal Help». *The Globe and Mail* (vendredi, 19 octobre 2001), p. A-11.
- MARTIN, Nick. «History 'Shortchanged'». *Winnipeg Free Press* (vendredi 19 octobre 2001), p. A-10.
- MONTPETIT, Caroline. «L'art à l'avant-garde de l'histoire». *Le Devoir* (6 novembre 2001), p. A-1 et A-8.
- MORTON, Desmond. «Canadian History Alive and Well». *The Gazette* (24 mai 1998), p. A-8.

ROBERT, Jean-Claude. «La Proclamation royale de 1763, mythe et réalité». *Le Devoir* (16 novembre 2000), p. A-9.

ROBERT, Jean-Claude. «Une vision historique néfaste?». *Le Devoir* (7 septembre 2001), p. A-9.

SALUTIN, Rick. «The Cleanest History Ever Told ?». *The Globe and Mail* (19 janvier 2001).
SEIXAS, Peter. «History's Fractured Mirror». *The Globe and Mail* (26 décembre 2000).

SMITH, Foster. «History Series Premieres Tomorrow : \$25-Million». *National Post* (21 octobre 2000).

STAROWICZ, Mark. «A Nation Without Memory». *The Globe and Mail* (6 Février 1999).

STAROWICZ, Mark. «Ignore the Past at Your Peril». *The Globe and Mail* (20 septembre 2000).

TAYLOR, Charles. «De la nation culturelle à la nation politique». *Le Devoir* (19 juin 1999), p. A-13.

VALPY, Micheal. «Sailing Through History in Different Boats». *The Globe and Mail*, (1er avril), p. A-2.

VANCE, Jonathan. «A Land of Poor Visibility». *National Post* (23 octobre 2000).

VANCE, Jonathan. «Through a Traditional Lens». *National Post* (15 janvier 2001).

WATSON, Patrick. «A Boy's Own Adventure : The Story of a Surprise Hit». *The Globe and Mail* (8 mars 2003), p. D-10 et D-11.

WATSON, Patrick. «The Death of History is Bunk». *The Globe and Mail* (22 septembre 2000).

WIWA, Ken. «Passages to Canada – How I Found my Voice Without Losing my Identity». *The Globe and Mail* (22 octobre 2001), p. R-1 et R-7.

4. Colloques

Association d'études canadiennes. *Donner à l'avenir un passé / Giving the Future a Past*. Winnipeg, Manitoba (19 au 21 octobre 2001).

CONGRÈS DE L'AFCS. *L'enseignement de l'histoire du Québec et du Canada au secondaire*. Montréal, Université McGill (15 mai 1996), 35p.

L'institut d'histoire de l'Amérique française. *Identités et mémoire*. 55^{ème} congrès de l'IHAF, Sherbrooke (17 au 19 octobre 2002).

McGill Institute for the Study of Canada. *L'avenir de notre passé : une conférence sur l'innovation de l'enseignement et de l'apprentissage de l'histoire / Giving the Past a Future : A Conference on Innovation in Teaching and Learning History*. Écrits du colloque, présentations préliminaires des orateurs, Montréal (1999).

5. Rapport de groupe de travail

Rapport du groupe de travail sur l'enseignement de l'histoire (Rapport Lacoursière), *Se souvenir et devenir*. Québec, Présenté à la Ministre de l'Éducation le 10 mai 1996, 77p.

6. Site internet

Université Carleton, Séminaire d'études graduées en Public History : *Reaction To Canada : A People's History* : www.carleton.ca/historycollaborative

7. Brochures et documents promotionnels

Ministère du Patrimoine Canadien. *Le Sentier de l'héroïsme*. Ottawa, Gouvernement du Canada, Édition 2001-2002.

Parcs Canada. *Plan du réseau des Lieux historiques nationaux du Canada*. Ottawa, Ministère du Patrimoine canadien, Gouvernement du Canada, 2000, 118p.

Parcs Canada. *À tous jamais... Le sens, l'esprit et la signification des endroits historiques nationaux*, Hull, Gouvernement du Canada.

8. Documents vidéo

GODBOUT, Jacques. *Le sort de l'Amérique*, documentaire, Montréal, Office national du film du Canada, 1996, 90 minutes.

Les minutes du patrimoine/The Heritage Minutes, Toronto, Histor!ca et la Fondation CRB, 2001, 65 minutes et vidéo corporatif.